

## Du genre dans la littérature d'Ancien Régime. Vers une relecture de Rétif de la Bretonne

**Auteur :** Lebrun, Julien

**Promoteur(s) :** Vanden Berghe, Kristine

**Faculté :** Faculté de Philosophie et Lettres

**Diplôme :** Master en langues et lettres françaises et romanes, orientation générale, à finalité didactique

**Année académique :** 2021-2022

**URI/URL :** <http://hdl.handle.net/2268.2/15834>

---

### *Avertissement à l'attention des usagers :*

*Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.*

*Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.*

---

Département de Langues et Littératures françaises et romanes

**DU GENRE DANS LA LITTÉRATURE D'ANCIEN RÉGIME  
VERS UNE RELECTURE DE RÉTIF DE LA BRETONNE**

Mémoire présenté par **Julien LEBRUN**

en vue de l'obtention du diplôme de Master en langues et lettres françaises et romanes,  
orientation générale, à finalité didactique

Sous les directions de M. Jean-Pierre BERTRAND & Mme Françoise TILKIN

Lecteurrice's : Kristine VANDEN BERGHE

Luciano CURRERI

**Année académique 2021-2022**



C'est le cœur lourd encore que je souhaite, avant toute chose, adresser au Professeur Jean-Pierre Bertrand mes remerciements les plus sincères. Bien qu'assez étranger à l'auteur que j'ai choisi d'étudier, il avait accepté de m'encadrer dans la présente recherche, dont il avait jugé l'objet intéressant. Son départ, trop prompt, injustement brutal, n'efface en rien ma reconnaissance, ce que je lui dois. Tant s'en faut : si la mort a quelque chose de sacralisant, il n'est pas exagéré de présenter ses conseils comme extrêmement précieux et avisés, ses connaissances comme riches et étendues. Humble, il avait en outre une manière d'être là, solide et présent, sans prendre trop de place, nous laissant une sorte de liberté que seule une confiance encourageante et réconfortante pouvait permettre.

Je remercie par ailleurs le jury du Master en Romanes, en particulier Monsieur Provenzano et Madame Henrard qui, bien qu'encore ébranlés par ce deuil, ont su, soucieux du sort des mémorant.e.s qu'encadrerait Monsieur Bertrand, garder la tête froide et nous proposer très rapidement de nouveaux promoteurs.

J'en viens ainsi à exprimer ma plus vive reconnaissance à Madame Tilkin qui, bien que récemment pensionnée, a directement accepté, sans hésiter, de prendre la relève en tant que co-promotrice de ce mémoire. D'emblée, elle s'est révélée présente, encourageante (*avanti ! forza !*), d'un soutien indéfectible, d'un secours efficace. Ses conseils ont grandement nourri mes réflexions. C'est aussi grâce à elle, et à son cours d'*Explication d'auteurs français des 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles*, qu'est né en moi l'intérêt pour Rétif de la Bretonne.

Je tiens aussi à remercier Mesdames Sîan Lucca et Claude Jaëcklé-Plunian, pour l'intérêt qu'elles ont porté à ce travail et pour les références et documents qu'elles m'ont proposés et fournis.

Je tiens à signaler, enfin, que la rédaction de ce mémoire, qui symbolise l'aboutissement de cinq ans d'études à l'Université, n'aurait pas été possible sans ma belle-famille qui, depuis le début, m'a accueilli chez elle, offert des conditions favorables à la réussite, toujours encouragé et cru en moi. Que tous ses membres en soient chaleureusement remerciés.



*À mon père*



## INTRODUCTION

Nicolas-Edme Rétif de la Bretonne (1734-1806) a longtemps été réduit à ses amours agitées et à ce qu'on a pris l'habitude de désigner comme ses perversions et ses vices – soit son goût pour le pied et la chaussure et ses relations incestueuses. Aujourd'hui, non seulement les études portant sur son œuvre sont bien plus variées, mais encore son rapport aux femmes et à son côté « clinique » semble être volontairement omis du paysage critique – par peur, sans doute, d'attirer sur l'auteur un blâme que l'on a pris des années à écarter. Pourtant, c'est précisément de cet aspect qu'il sera question dans le présent travail.

Cette entreprise ne se réalisera pas les mains vides, tant s'en faut. Nous mobiliserons des apports récents, dont l'usage, dans les études rétiviennes, est inédit : ceux issus des théories en études de genre. Or, utiliser de telles lunettes pour étudier un écrivain comme Rétif revêt selon nous d'un intérêt réciproque. D'un côté, nous pourrions offrir un excellent témoignage de la manière dont, dans l'Ancien Régime, les différences sexuées sont construites et mises en crise. Par là, nous contribuerons à dénaturer le genre.

De l'autre côté, les outils et concepts que proposent et qu'ont forgés les théories en études de genre permettront à leur tour de mieux saisir les rapports ambigus que Rétif entretient avec le féminin et le masculin, de les articuler à son fétichisme et à son penchant incestueux dans un tout que nous voulons rendre cohérent. Ce faisant, nous espérons contribuer à redorer la plume de l'auteur par là même où elle a si longtemps été dévalorisée.



Plus précisément, notre objectif est de mettre en évidence le fait que les propos tenus par Rétif dans ses textes traduisent en réalité les conséquences de son incapacité à se conformer aux normes – qu’il s’agisse de celles en vigueur à son époque ou de celles qu’il a lui-même théorisées.

Afin de montrer qu’il échoue dans sa tentative d’alignement sur les normes de genre que son sexe lui impose (*i.e.* être masculin *et* ne pas être féminin), nous devons dans un premier temps établir *quelles sont ces normes*. Ce faisant, nous serons amenés, d’une part, à considérer le contexte de production dans lequel il écrit, soit celui des Lumières. Ce sera chose faite dans les prolégomènes qui ont, par ailleurs, pour fonction d’envisager de manière plus détaillée la réception critique de l’auteur, de clarifier quel sera exactement notre usage du genre et de présenter de façon plus précise notre corpus.

Nous serons conduits, d’autre part, à examiner les documents dans lesquels il formalise explicitement ses projets de réforme : *Les Gynographes*<sup>1</sup> et *L’Andrographe*<sup>2</sup>. Par ailleurs, dans la mesure où, à certains égards, elle constitue une synthèse, voire un prolongement de ces deux derniers textes, nous ajouterons *La Découverte australe*<sup>3</sup> à cette étape de l’analyse – laquelle aura surtout lieu dans le premier chapitre.

Dans un second temps, nous devons montrer *en quoi Rétif échoue, pourquoi il échoue*, et *quelles en sont les conséquences* dans ses discours, ses actes et son comportement. Ces aspects que l’étude du *Cœur humain dévoilé*<sup>4</sup> permettra d’étayer seront traités dans le premier et dans le deuxième chapitre. Celui-ci mettra l’accent sur ce qui cause et sur ce qu’implique le rapprochement – condamné – de Monsieur Nicolas avec le féminin ; celui-là se concentrera sur ce qui se rapporte à l’incapacité du même Nicolas à se montrer viril.

---

<sup>1</sup> RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), *Les Gynographes, ou Idées de deux honnêtes femmes sur un projet de règlement proposé à toute l’Europe, pour mettre les femmes à leur place, et opérer le bonheur des deux sexes. Avec des notes historiques et justificatives, suivies des noms des femmes célèbres, recueillis par N.-E. Rétif de la Bretonne, éditeur de l’ouvrage*, Paris, La Haye, 1777.

URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1095093v/f5.item>.

<sup>2</sup> RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), *L’Andrographe, ou Idées d’un honnête homme sur un projet de règlement proposé à toutes les nations de l’Europe, pour opérer une réforme générale des mœurs, et par elle, le bonheur du genre humain. Avec des notes historiques et justificatives, recueillies par N.-E. Rétif de la Bretonne, éditeur de l’ouvrage*, Paris, La Haye, 1782. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6438356w.texteImage>.

<sup>3</sup> RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), *La Découverte australe par un Homme-Volant ou Le Dédale français. Nouvelle philosophique*, Paris, France Adel, coll. « Bibliothèque des utopies », 1977.

<sup>4</sup> RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), *Monsieur Nicolas ou Le Cœur humain dévoilé*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, 2 tomes.

Enfin, un bref regard accordé aux principaux rapports de pouvoir dans lesquels s'imbrique le genre chez Rétif nous permettra de compléter, nuancer et mieux comprendre la teneur de certains de ses discours. Ce sera l'objet du troisième et dernier chapitre.

Reste à préciser que chercher à établir une cohérence et une unité dans l'œuvre de Rétif nous mènera à adopter une hypothèse de lecture consistant à rapporter ses différents protagonistes à une même instance énonciative. Celle-ci, qui n'est pas Rétif lui-même, s'en rapproche néanmoins intrinsèquement, tant l'auteur met de lui en elle. Nous l'appellerons donc Pseudo-Rétif.



Première partie

**PROLÉGOMÈNES À L'ÉTUDE DE GENRE DE RÉTIF DE LA  
BRETONNE**



## 1. Réception critique de Rétif

L'intérêt pour Rétif<sup>5</sup> a connu, depuis la mort de ce dernier, bien des fluctuations : il a varié, et continue de varier, tant dans le temps que dans l'espace<sup>6</sup>. Si, notamment influencés par la sympathie intellectuelle que Goethe lui vouait, les romantiques allemands avaient déjà érigé Rétif – d'ailleurs tôt traduit dans leur langue – comme figure du panthéon littéraire au même titre qu'un Diderot ou qu'un Mercier<sup>7</sup>, sa réception s'avère plus nuancée, voire problématique, dans les autres régions du monde. En France, surtout, soit sur sa propre terre, l'accueil réservé à ses textes a longtemps été marqué par une hostilité qui reproduisait, au fond, des jugements déjà formulés de son vivant : il était un vulgaire homme du peuple, le scandaleux au style impur, le « Rousseau du ruisseau<sup>8</sup> ». Toujours en France<sup>9</sup>, mais bien plus encore au Japon<sup>10</sup>, en Grande-Bretagne<sup>11</sup> ou aux États-Unis<sup>12</sup>, pour ne citer que ces pays-là, c'est la rareté des ouvrages de Rétif qui a retardé, jusqu'au milieu du vingtième siècle au moins, l'attention portée à celui-ci – attention qui, de surcroît, se bornait en bonne partie, au grand dam de la fortune posthume de l'homme littéraire, à sa symptomatologie (entendons par là son fétichisme de la chaussure et du pied et sa fascination pour l'inceste) ainsi qu'à « ses sulfureuses amours, réelles ou fantasmées<sup>13</sup>. »

---

<sup>5</sup> Puisque, d'après Testud, c'est seule forme officielle du nom (TESTUD (Pierre), *Rétif de la Bretonne et la création littéraire*, Genève-Paris, Librairie Droz, 1977, p. 3) ; puisque, selon Wagstaff, c'est la forme qu'il a choisi d'utiliser durant la plus grande partie de sa carrière (WAGSTAFF (Peter), *Memory and Desire : Rétif de La Bretonne, Autobiography and Utopia*, Amsterdam, Atlanta, 1996, p. 3), nous avons opté, dans ce travail, pour la graphie « Rétif » plutôt que celle de « Restif ».

<sup>6</sup> Pour une histoire détaillée des rapports entre la critique et Rétif, en France, jusque dans les années 1960, se référer à BEGUE (Armand), *État présent des études sur Rétif de la Bretonne*, Paris, Société d'édition « Les Belles-Lettres », 1948, et à MARTIN (Angus), « Restif de la Bretonne devant la critique : 1950-1963 », dans *Studi francesi*, maggio-agosto, 1965, p. 275-283, cités par P. Testud dans TESTUD (Pierre), *Rétif de la Bretonne et la création littéraire*, Genève-Paris, Librairie Droz, 1977, p. 12-13.

<sup>7</sup> KLEIN (Claude), « La réception allemande de Rétif de la Bretonne », dans *Études rétiviennes*, n° 39, décembre 2007, p. 182.

<sup>8</sup> BERKMAN (Gisèle), « Les études rétiviennes en France », dans *Études rétiviennes*, n° 39, décembre 2007, p. 209.

<sup>9</sup> BAKKALI-YEDRI (Mohammed), *Monsieur Nicolas ou le héros maudit. Essai de lecture du personnage romanesque chez Rétif de la Bretonne*, Thèse de doctorat, Université Paris VIII, 1985, p. 11.

<sup>10</sup> OBA (Shizue), « Les études rétiviennes au Japon », dans *Études rétiviennes*, n° 39, décembre 2007, p. 186-209.

<sup>11</sup> COWARD (David), « Les études rétiviennes en Grande-Bretagne », dans *Études rétiviennes*, n° 39, décembre 2007, p. 177-181.

<sup>12</sup> ABAD (Barabara), « État présent des études sur Rétif aux États-Unis », dans *Études rétiviennes*, n° 39, décembre 2007, p. 169-177.

<sup>13</sup> BERKMAN (Gisèle), « Les études rétiviennes en France », dans *Études rétiviennes*, n° 39, décembre 2007, p. 209.

Outre cet accès difficile, la démesure de l'œuvre – qui, pour être réellement comprise, doit être considérée dans son intégralité – apparaît comme un facteur qui a largement contribué à dissuader bien des critiques de l'aventure du plongeon dans le monde rétifien<sup>14</sup>. À ce propos, en effet, Pierre Testud précise « qu'en trente-neuf années de vie littéraire Rétif écrivit cent quatre-vingt-sept volumes, sous quarante-quatre titres, totalisant près de cinquante-sept mille pages<sup>15</sup>. » Bilan qui, en effet, pouvait avoir de quoi décourager les plus opiniâtres lecteurs.

Aujourd'hui cependant, si les conditions de sa réception ne sont toujours pas pleinement optimales et peinent encore à placer Rétif sur un pied d'égalité avec ses contemporains, elles apparaissent comme bien plus favorables. En 1987, les éditions suisses Slatkine Reprints réimpriment en fac-similé la totalité de ses œuvres qui, désormais, grâce à internet et au service de prêt entre bibliothèques, sont disponibles (presque) partout dans le monde, moyennant un simple clic<sup>16</sup>. De la synergie entre ce considérable travail de réimpression et l'édition de *Monsieur Nicolas* en Pléiade en 1989<sup>17</sup>, présentée par Pierre Testud, résulteront, par exemple, des ouvrages importants comme *The Philosophy of Restif de La Bretonne* de David Coward<sup>18</sup> ou *Memory and Desire : Rétif de La Bretonne, Autobiography and Utopia* de Peter Wagstaff<sup>19</sup>.

Enfin, le travail éditorial que réalise actuellement le même Pierre Testud aux Éditions Honoré Champion contribue encore à rendre Rétif un peu plus accessible au public scientifique<sup>20</sup>.

---

<sup>14</sup> TESTUD (Pierre), *Rétif de la Bretonne et la création littéraire*, op. cit., p. 3-5.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 3. Plus loin dans son ouvrage, Testud adopte un point de vue panoramique pour tenter d'établir dans l'œuvre de Rétif quelque classification. Apparaissent ainsi « quatre massifs distincts : celui des romans par lettres [...], celui des nouvelles [...], celui des « Idées singulières » (*Le Pornographe*, *La Mimographe*, *Les Gynographes*, *L'Andrographe*, *Le Thesmographe* [...]), celui enfin du théâtre (*La Prévention nationale*, *Le Drame de la vie* [...]). Mais il reste, hors de cette classification, une dizaine d'œuvres qui tiennent soit de la nouvelle [...], soit des « Idées singulières » ([...] *La Découverte australe*, « roman physique » dit Rétif), soit de l'autobiographie (*La Vie de mon père*, *Monsieur Nicolas*). » (TESTUD (Pierre), *ibid.*, p.188-189).

<sup>16</sup> ABAD (Barabara), « État présent des études sur Rétif aux États-Unis », art. cit., p. 170.

<sup>17</sup> RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), *Monsieur Nicolas ou Le Cœur humain dévoilé*, op. cit.

<sup>18</sup> COWARD (David), *The Philosophy of Restif de La Bretonne*, Oxford, Voltaire Foundation, coll. « Studies on Voltaire and the eighteenth century », 1991.

<sup>19</sup> WAGSTAFF (Peter), *Memory and Desire : Rétif de La Bretonne, Autobiography and Utopia*, Amsterdam, Atlanta, 1996.

<sup>20</sup> Son catalogue est disponible en ligne : <https://www.honorechampion.com/fr>.

Mais ce qui eut surtout valeur d'événement dans le paysage critique rappelé au lecteur, c'est la publication par Pierre Testud, en 1977, d'un ouvrage résolument capital pour qui met un pied dans le monde rétifien : *Rétif de la Bretonne et la création littéraire*<sup>21</sup>. « Pour la première fois sans doute, une lecture exhaustive de l'œuvre débouchait sur une tentative de compréhension en profondeur de l'œuvre, envisagée dans son triple rapport au temps, à la filiation et à la création<sup>22</sup>. » La parution de ce livre occasionna, entre autres choses positives, une diversification des travaux sur Rétif (qu'il soit désormais étudié pour lui-même, ou plus systématiquement intégré à des travaux plus larges sur les Lumières), ou encore la multiplication de journées d'étude, colloques et expositions lui étant consacrés. C'est aussi, assurément, ce qui dû motiver Robert Cornevin à créer, en 1985, la société Rétif de la Bretonne, aujourd'hui dirigée par Nicole Masson, et dont le président d'honneur est Pierre Testud lui-même<sup>23</sup>. Cette société, qui a pour ambition de fédérer et de promouvoir la recherche sur Rétif, se démarque notamment par la publication d'une revue annuelle (semestrielle jusqu'en 1999), nommée *Études rétiviennes* (dont la directrice actuelle est Claude Jaëckle-Plunian), et à laquelle le présent travail doit beaucoup.

Si la lecture partielle de Rétif demeure un problème en soi, elle est, comme s'en réjouit Catherine Laforgue dans un compte rendu, désormais possible, moyennant le respect d'une bien raisonnable condition : « Mais que ceux qu'une lecture totale effraierait se rassurent : un guide sûr leur est offert. Dorénavant, toute lecture de Rétif ne pourra se faire qu'accompagnée de celle du livre de P.T.<sup>24</sup> » De quoi rallier, en somme, bien des rétifs à l'étude de Rétif.

Bref, aujourd'hui, bien que Rétif ne soit toujours pas considéré comme un auteur *classique* – dans le sens où il n'est pas (encore) enseigné dans les classes<sup>25</sup> – la vitalité et

---

<sup>21</sup> TESTUD (Pierre), *Rétif de la Bretonne et la création littéraire*, *op. cit.* Ce livre est la version abrégée (du cinquième environ) d'une thèse de doctorat que Testud soutint en Sorbonne en 1975.

<sup>22</sup> BERKMAN (Gisèle), « Les études rétiviennes en France », *art. cit.*, p. 209-210.

<sup>23</sup> Ladite société entretient un site web destiné à contribuer à la diffusion de la recherche rétifienne ; voir <http://retifdelabretonne.net/>

<sup>24</sup> LAFARGE (Catherine), *Pierre Testud : Rétif de la Bretonne et la création littéraire, 1977*, dans *Dix-huitième siècle*, n° 11, 1979, p. 512-513.

<sup>25</sup> TESTUD (Pierre), « Les problèmes posés par l'édition des œuvres de Rétif », dans *Études rétiviennes*, n° 39, décembre 2007, p. 217. Testud estime que l'obstacle majeur à cet enseignement dans les classes est la longueur des textes de l'auteur, tous trop longs. Dans son article, il propose différentes solutions, explicitement présentées comme des pis-aller, pour y remédier. Signalons toutefois que Testud est trop occupé à vouloir mettre en évidence, dans les classes, l'originalité et la singularité de Rétif, et qu'il a



l'hétérogénéité des études (récentes) portant sur son œuvre est importante. Celles-ci peuvent être réparties, par nécessité de synthèse, en quatre grandes rubriques, comme le suggère Gisèle Berkman dans son article « Les études rétiviennes en France<sup>26</sup> » : les études sur le livre et la typographie, les études sur le genre (plasticité des genres littéraires), les études anthropologiques ou historiques, et enfin, le travail éditorial.

Comme nous pouvons le constater, dans son tour d'horizon, Berkman ne reprend rien de ce qui a trait à la symptomatologie de Rétif, à ses amours, à son rapport aux femmes et au féminin (précisons dès à présent que par ce terme de *féminin*, nous entendons les représentations qui lui sont associées, et ce, par opposition au *masculin*<sup>27</sup>). C'est là le signe, sans doute, d'une volonté de rompre nettement avec une tradition ancienne qui a longtemps été préjudiciable au succès de l'auteur. Et pour cause : outre son apparence « déviante », Rétif tend, à l'époque pro-féministe qui est la nôtre, à être perçu comme un ennemi de la cause des femmes. Cela, tant par certains et certaines de ses spécialistes, comme Martha Baker, Catherine Tamareille<sup>28</sup> ou Charline Sacks<sup>29</sup>, que par des chercheurs plus éloignés du littéraire strict, comme Olivia Gazalé, philosophe, qui affirme, tandis qu'elle envisage les différents acteurs ayant favorisé ou défavorisé, à travers le temps, les conditions sociales de la femme, que c'est, à l'époque des Lumières,

---

tendance, ainsi, à fermer les yeux sur la distinction fondamentale qu'il convient d'opérer entre *savoirs savants* (qui répondent à des questions de recherche) et *objets d'enseignement* (qui répondent à des objectifs d'apprentissage), le passage de l'un à l'autre nécessitant une *transposition didactique* (à propos de ces notions, voir CHEVALLARD (Yves), *La transposition didactique : du savoir savant au savoir enseigné*, Grenoble, La Pensée sauvage, 1985). Or, nous estimons que cette transposition – qui, il est vrai, est une sorte de deuil de la part du critique – est une condition nécessaire à l'insertion de l'auteur dans le cursus scolaire.

<sup>26</sup> BERKMAN (Gisèle), « Les études rétiviennes en France », *art. cit.*, p. 209-216.

<sup>27</sup> Cette dichotomie première de masculin/féminin donne lieu à toute une série d'oppositions fondamentales sous-jacentes, variables en fonction des sociétés, telles que, selon Bereni, force/faiblesse, raison/émotion, individualisme/altruisme, innovation/répétition (BERENI (Laure), CHAUVIN (Sébastien), JAUNAIT (Alexandre) et REVILLARD (Anne), *Introduction aux études sur le genre*, 3<sup>e</sup> éd., Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, 2020, p. 6), ou encore telles que, selon Bourdieu, haut/bas, dessus/dessous, devant/derrière, sec/humide, dur/mou, dehors (public)/dedans (privé), clair/obscur, etc. (BOURDIEU (Pierre), *La Domination masculine*, Paris, Points, coll. « Points Essais », 2014, p. 20-24 ; à propos de cette dernière série d'oppositions, nous renvoyons au schéma synoptique proposé par Bourdieu, repris dans l'annexe 1).

<sup>28</sup> Citées par Righeshi-Caldwell dans RIGHESHI-CALDWELL (Cécile Isabelle), *Figures controversées : Rétif de la Bretonne et la femme*, Thèse de doctorat, Université de l'Oklahoma, 2006, p. 2.

<sup>29</sup> Cette dernière considère que, dans *La Découverte australe*, Rétif « rendait les femmes, la sienne en particulier, responsable de tous les malheurs, [et qu'] il a pu, d'une manière acceptable [y] laisser libre cours à son hostilité, son agressivité envers les femmes » (SACKS (Charline), « Le rôle de la femme dans la société utopique de Restif de La Bretonne », dans *Studies on voltaire and the eighteenth century*, n° 216, 1983, p. 218).

« l’antiféminisme de certains autres penseurs, comme Restif de La Bretonne, farouche opposant à l’éducation des femmes, qui l’emportera<sup>30</sup>. »

## 2. Objectif

Si ces allégations ont de bonnes raisons d’être *partiellement* justifiées, nous considérons pour notre part qu’elles souffrent d’une incomplétude qui tend à les rendre en partie incorrectes. Aussi le présent travail a-t-il pour ambition de clarifier les nuances à distinguer dans le rapport – largement représenté<sup>31</sup> – de Rétif aux femmes, à mettre en perspective les amours tumultueuses et passionnées de celui-ci, à considérer et à réinterpréter de manière neuve, à l’aide d’outils modernes (nous allons y venir), sa symptomatologie (telle que définie *supra*).

Plus précisément, notre objectif est de montrer que les propos tenus par Rétif dans ses textes – que ceux-ci donnent à apprécier sa prétendue misogynie ou sa symptomatologie – traduisent en réalité les conséquences de son incapacité à se conformer aux normes masculines imposées d’un côté par le « régime de genre<sup>32</sup> » en vigueur à son époque et, de l’autre côté, par ses propres tentatives de normalisation des genres et des rapports de genres.

---

<sup>30</sup> GAZALÉ (Olivia), *Le Mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes*, Paris, Robert Laffont, 2017, p. 346.

<sup>31</sup> Ce propos est étayé par de nombreux témoignages. Pour n’en citer que quelques-uns : « Un seul attachement distinct, celui du thème féminin qui se trouve partout abordé dans son œuvre [celle de Rétif]. La femme est omniprésente [...]. La figure féminine est formatrice de son œuvre, de sa pensée, de sa vie. » (RIGHESHI-CALDWELL (Cécile Isabelle), *Figures controversées : Rétif de la Bretonne et la femme*, *op. cit.*, 2006, p. 1) ; « Au cœur de l’œuvre entière de Restif existe un thème central, une obsession : l’auteur et ses rapports avec les femmes. » (SACKS (Charline), « Le rôle de la femme dans la société utopique de Restif de la Bretonne », *art. cit.*, p. 216) ; « Dans son œuvre, Rétif offre une réelle réflexion théorique sur la femme et la féminité. Ses réflexions, en général loin d’être féministes, sont révélatrices de sa fascination pour l’“autre sexe.” » (MASSON (Nicole), « L’autre sexe : physiologie, mythologie et féminisme », dans *Études rétiviennes*, n° 6, juin 1987, p. 47), « Le domaine fantasmagorique privilégié de Rétif [ce sont] les aventures féminines et les paternités [...] » (TESTUD (Pierre), « Chronologie », p. XXVII, dans RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), *Monsieur Nicolas ou Le Cœur humain dévoilé*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome 1, 1989).

<sup>32</sup> « Un régime de genre peut être défini comme un agencement particulier et unique des rapports de sexe dans un contexte historique, documentaire et relationnel spécifique. Plusieurs régimes de genre peuvent coexister dans une même période [...] Il ne s’agit donc pas d’étudier le “masculin” ou le “féminin” comme attributs des individus, mais la façon dont prend sens dans une société la diversité des formes de l’action modalisée par la distinction masculin/féminin dessinant les manières d’agir des partenaires d’une vie sociale de l’un et l’autre sexe. » (LETT (Didier), « Les régimes de genre dans les sociétés occidentales de l’Antiquité au XVII<sup>e</sup> siècle », dans *Annales. Histories, Sciences sociales*, 2012/3, p. 565-567). Nous établirons le « régime de genre » dans lequel vivait Rétif lorsque nous établirons son contexte de production.

D'emblée, cette thèse apparaît comme vraisemblable, dans la mesure où le corpus rétifien répond à la double exigence qu'elle génère *ipso facto* : Rétif est éminemment influencé par les pensées de son temps, d'une part, et il y a une porosité entre l'écrivain et ses personnages littéraires, d'autre part.

En effet, Testud signale que « Plus qu'aucun autre esprit de son temps, Rétif est resté dépendant des grands courants de pensée du siècle, soumis, jusque dans les détails parfois, aux idées que lui apportaient ses lectures<sup>33</sup>. » Ainsi est-il « à ce point imprégné par ses lectures qu'il ne distingue plus entre la simple assimilation et la réflexion personnelle<sup>34</sup>. »

En outre, la tendance à confondre les frontières entre réel et imaginaire est, chez notre auteur, assez nette : « L'imaginaire devient le réel, le livre devient la vie, et l'écrivain un "livre vivant" [...] Rétif cultive à plaisir cette confusion [...]»<sup>35</sup>. Ainsi le retrouve-t-on abondamment dans ses différents personnages<sup>36</sup>, que ceux-ci soient présentés comme étant une expression de lui-même (comme dans *Monsieur Nicolas ou Le Cœur humain dévoilé*<sup>37</sup>) ou non.

Les propos que tient Françoise le Borgne dans son article « Les autobiographies sans pacte de Rétif de la Bretonne<sup>38</sup> » abondent encore dans ce sens. Elle y établit, en effet, qu'à côté de l'autobiographie<sup>39</sup> principale de Rétif, il est beaucoup d'autres textes du même auteur qui, bien que non annoncés par un pacte<sup>40</sup>, s'apparentent eux aussi à des

---

<sup>33</sup> TESTUD (Pierre), *Rétif de la Bretonne et la création littéraire*, op. cit., p. 52. Cette intégration naïve des pensées de son temps lui vaudra d'être vivement critiqué par certains de ses contemporains, comme on peut aisément s'en rendre compte en considérant le commentaire de Sade : « Si tu n'écris, comme Rétif, que ce que tout le monde sait, dusses-tu, comme lui, nous donner quatre volumes par mois, ce n'est pas la peine de prendre la plume. » (SADE (Donatien Alphonse François de), *Œuvres complètes*, tome X, Paris, Au Cercle du Livre Précieux, 1967, p. 17, cité par TESTUD, *ibid.*, p. 52-53).

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 179.

<sup>36</sup> Pour une explicitation fouillée de cette identité entre Rétif et certains de ses personnages romanesques (ceux de notre corpus), voir le point 4.2.

<sup>37</sup> RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), *Monsieur Nicolas ou Le Cœur humain dévoilé*, op. cit. Dans le souci d'éviter une redondance gênante avec le nom du protagoniste, nous privilégierons, dans la suite de ce travail, le deuxième titre de l'ouvrage.

<sup>38</sup> LE BORGNE (Françoise), « Les autobiographies sans pacte de Rétif de la Bretonne », dans BOU (Emmanuel), dir., *Littératures sous contrat*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2002, p. 19-29.

<sup>39</sup> Prenons garde de préciser, pour ne pas tomber dans l'anachronisme, que terme *autobiographie* n'est apparu qu'en 1784, d'abord en allemand de surcroît.

<sup>40</sup> Cette notion de *pacte* a été établie et développée dans LEJEUNE (Philippe), *Le Pacte autobiographique*, Paris, Points, coll. « Points Essais », 1996.

autobiographies (par divers procédés, tels que l’affirmation de la véridicité de l’histoire rapportée ou l’identité du nom propre de l’auteur et du personnage) – ce qui confirme l’idée selon laquelle on retrouve de Rétif dans beaucoup de ses héros.

Par ailleurs, travailler sur le rôle des sexes (nous dirions aujourd’hui sur les genres), ce à quoi Rétif se dédiait abondamment, est, dit Marie-Hélène Bourcier, particulièrement favorable à « la “contamination” perpétuelle entre la fiction et le réel<sup>41</sup> », à la métalepse. De quoi consolider un peu plus le bien-fondé de notre thèse.

### 3. Méthode

Pour appuyer notre thèse, nous nous appuyerons, d’une part, sur l’héritage des études littéraires rétiviennes et, plus particulièrement, sur celles, plus fournies, diversifiées et nuancées, qui ont été réalisées depuis la publication de la fameuse thèse de Pierre Testud (1977). Là où le rapport aux femmes et à la féminité nous fera considérer des critiques telles que Marie-Françoise Bosquet ou Cécile Isabelle Righeshi-Caldwell, l’aspect symptomatologique nous mènera, lui, à tenir compte d’auteurs tels que Daniel Baruch, biographe de de l’écrivain<sup>42</sup>, Amy S. Wyngaard ou encore Mohammed Bakkali-Yedri – ce dernier suggérant plus spécifiquement une explication psychanalytique du héros rétivien.

Mais, d’autre part, la réelle clé de voûte de ce travail est la prise en considération, relativement innovante dans le cadre des études rétiviennes, et plus généralement dans celui de la littérature d’Ancien Régime, d’apports récents situés au croisement de l’anthropologie, de la philosophie et de la sociologie ; pour le dire en un mot, des théories en étude du genre.

---

<sup>41</sup> BOURCIER (Marie-Hélène), « Mini-épistémologie des études littéraires, des études genres et autres -études dans une perspective interculturelle », dans LEDUC (Guyonne) *Comment faire des études-genres avec de la littérature. Masquereading*, préface de Sam Bourcier, Paris, L’Harmattan, coll. « Des idées et des femmes », 2014, p. 17.

<sup>42</sup> Dans *Nicolas Edme Restif de la Bretonne*, Baruch reconstitue la vie de l’auteur éponyme. Il prend pour sources les textes suivants : l’édition en Pléiade de *Monsieur Nicolas ou Le Cœur humain dévoilé* (dont l’apparat critique et documentaire réalisé par Pierre Testud est, dit-il, indispensable à toute connaissance de l’œuvre et de la vie de Rétif), *Rétif de la Bretonne et la création littéraire* (de Testud), les vingt-trois premiers numéros des *Études rétiviennes* (soit tous ceux parus au moment où il écrit la biographie), le *Journal* de Rétif, etc.

### 3.1. Du genre dans la littérature d'Ancien Régime

D'emblée, précisons que, dans le cadre de ce travail, nous pouvons bel et bien considérer Rétif comme appartenant strictement à la période d'Ancien Régime. Si certains de ses textes (*La Semaine nocturne, Les Nuits de Paris, Vingt Nuits de Paris...*) présentent quelque intérêt d'ordre historique du point de vue de la Révolution française (quoiqu'il faille, par nécessité d'en dégager le vrai du transformé, les passer à un fin peigne critique<sup>43</sup>), Rétif est, dans l'ensemble, assez peu sensible aux idées qui traversent cette période, et ce, même par rapport aux réformes de 1789 concernant les femmes<sup>44</sup>. Cette passivité s'expliquerait, selon Bakkali-Yedri, par la déception que l'auteur aurait essuyée alors que les idées qu'il avait proposées dans *Le Thesmographe* (un ouvrage censé servir des futurs changements politiques), n'avaient pas été retenues<sup>45</sup>. On peut donc bien considérer que ses fictions n'ont pas été influencées par la Révolution française.

Bref, on pourrait se demander, et la question serait certes pertinente, pourquoi un auteur tel que Rétif de la Bretonne, un auteur dont les rapports au féminin (et au masculin) sont à la fois si radicaux et si ambigus n'a, à ce jour, jamais été appréhendé à travers les « lunettes du genre<sup>46</sup> ». En vérité, le problème n'émane pas de Rétif lui-même, ni d'ailleurs d'aucun autre auteur, mais bien, comme le remarque Christine Planté, de l'accueil réservé, encore actuellement, aux études de genre en France, et plus largement dans les pays francophones :

Dans l'actuel paysage des études sur le genre, la littérature brille encore souvent par son absence, en France du moins, alors même qu'elle a été très présente lors de l'émergence du concept et de la constitution du champ de recherche dans les pays anglophones. Alors même, surtout, que la littérature a constitué un des lieux où s'est interrogé de longue date l'ordre binaire et hiérarchisé des sexes [...]<sup>47</sup>.

---

<sup>43</sup> Voir à ce propos BOCHENEK-FRANCZAK (Regina), « Image immédiate et déformée de la Révolution à travers Restif de la Bretonne », dans dir. COCULA (Bernard) et HAUSSER (Michel), *Écrire la liberté*, Bordeaux, L'Horizon chimérique, 1989, p. 13-18.

<sup>44</sup> BART (Jean), « Rétif de la Bretonne et la conception révolutionnaire de la famille », dans *Études rétiviennes*, n° 44, décembre 2012, p. 196.

<sup>45</sup> Voir à ce propos BAKKALI-YEDRI (Mohammed), « Rétif de la Bretonne et la Révolution », dans *Études rétiviennes*, n° 10, septembre 1989, p. 19-38.

<sup>46</sup> Nous devons cette expression à Isabelle Clair : CLAIR (Isabelle), *Sociologie du genre*, Paris, Armand Colin, coll. « 128 », 2012, p. 7.

<sup>47</sup> PLANTÉ (Christine), « Le genre en littérature : difficultés, fondements et usages d'un concept », dans GenERe, dir., *Épistémologies du genre : croisements des disciplines, intersections des rapports de*

Dans son article « Genre, un concept intraduisible<sup>48</sup> ? », paru en 2003, Planté tente de comprendre quels sont les motifs de la résistance à l'emploi de cette notion qui « apparaît donc à la fois comme une singularité française et, en France, un peu comme une singularité des études littéraires<sup>49</sup>. » Elle y propose trois grandes explications. La première, d'ordre linguistique, concerne la polysémie du terme (il existe déjà, en effet, des genres grammaticaux, littéraires et sexuels), qui dérangerait. La seconde, quant à elle, aurait à voir avec quelque chose relevant d'un nationalisme méthodologique, soit de la fierté d'une culture française qui n'aurait pas besoin de ce terme de *genre* pour être pensée. Enfin, la dernière explication repose sur l'idée selon laquelle tout serait déjà construit en littérature – idée que, soit dit en passant, nous entendons bien réfuter par la présente recherche.

Si cet horizon de réserves tend, depuis la parution de cet article de Planté, à s'atténuer quelque peu, en ce que des « travaux de grande qualité se multiplient aujourd'hui, faisant fonds sur la tradition anglo-saxonne [...]»<sup>50</sup>, les études de genre restent toutefois encore peu visibles<sup>51</sup>, et ce, tout particulièrement pour la littérature d'Ancien Régime, où cette préoccupation du genre « est à peu près inexistante<sup>52</sup>. »

Pourtant, comme Eliane Viennot le montre dans son article « Le genre, cet inconnu. Le mot et la chose dans la littérature d'Ancien Régime<sup>53</sup> », il s'agit d'une époque qui, du point de vue de la différence des sexes<sup>54</sup>, est tout à fait passionnante et mérite à plus d'un titre de retenir notre attention. N'est-ce pas là une époque où, pour brider l'accès des femmes à la scolarité, et donc pour les empêcher d'occuper des postes de pouvoir, « les

---

domination, Lyon, ENS Éditions, 2018. URL : <https://books.openedition.org/enseditions/9197> (08/07/2021).

<sup>48</sup> PLANTÉ (Christine), « Genre, un concept intraduisible ? », dans FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL (Dominique), PLANTÉ (Christine), RIOT-SARCEY (Michèle) et ZAIDMAN (Claude), dir., *Le genre comme catégorie d'analyse. Sociologie, histoire, littérature*, Paris, L'Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme », 2003, p. 127-136.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>50</sup> FROLOFF (Nathalie), RIALLAND (Ivanne), « À la lumière des études de genre », *ElFe XX-XXI*, n° 6, 2016, *Études de littérature de langue française des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles. À la lumière des études de genre*, p. 9.

<sup>51</sup> *Ibid.*

<sup>52</sup> VIENNOT (Eliane), « Le genre, cet inconnu. Le mot et la chose dans l'étude de l'Ancien Régime », dans FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL (Dominique) et al., dir., *Le Genre comme catégorie d'analyse. Sociologie, histoire, littérature*, op. cit., p. 153.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 153-166.

<sup>54</sup> Il est bon de préciser ici que, comme d'autres, si Viennot se passionne pour la chose du genre, soit « la définition des territoires masculin et féminin, la constitution des catégories [etc.] », le mot ne l'intéresse pas.

*lettrés* ont mené une guerre idéologique incessante pour entretenir l'idée de l'infériorité des femmes, de leur absence d'intelligence et de raison, de leur irresponsabilité, etc.<sup>55</sup> » ? une époque où « l'instruction donnée aux garçons dans les collèges et les Universités a en effet servi de vecteur essentiel à l'apprentissage de la *misogynie savante*, c'est-à-dire à sa légitimation et à son perfectionnement<sup>56</sup> » ? Rétif n'est-il pas précisément l'un de ces lettrés qui, fort d'une misogynie savante qu'on lui a inculquée, a participé à la théorisation de l'infériorité féminine ?

Bref, cette époque, et en particulier celle des Lumières, où philosophes et écrivains se sont attachés, plus que jamais peut-être, « à essayer de définir la femme de la manière la plus réglée qui soit<sup>57</sup>. » (entendons par là le fait de la lier à sa nature singulière, nature qui s'inscrit sur le principe de la différence – extrapolée au dix-huitième siècle – avec l'homme<sup>58</sup>), n'est-elle pas d'une pertinence de premier ordre pour comprendre et, *in fine*, dénaturiser le genre ? n'est-elle pas tenue d'être dûment rappelée, avec tous les rapports de genre qu'elle implique, pour entendre et nuancer comme il se doit les textes d'un auteur comme Rétif de la Bretonne ? C'est là en tout cas ce qui nous souhaitons montrer.

### 3.2. Intérêts d'une approche genrée

Appréhender Rétif, un écrivain de l'Ancien Régime, à l'aide d'outils forgés par les théories en étude du genre revêt selon nous d'un intérêt réciproque. D'un côté, en effet, le simple fait de considérer une époque telle que celle des Lumières (indépendamment de l'auteur y étant traité) du point de vue du genre offrira au critique un exemple singulier – et quel exemple – du processus de fabrication des différences sexuées (soit des normes de genre). Marginal par son milieu (il est d'origine rurale), original à plus d'un titre (dans ses projets de réforme notamment), radicalement obsédé par les femmes (et le féminin), par le rapport qu'elles sont censées entretenir avec les hommes et par les lois qu'elles sont supposées appliquer à la lettre sous peine de sanctions, Rétif, que Daniel Baruch estime être « l'écrivain le plus singulier de tous les temps<sup>59</sup> », constituera en outre pour nous un

---

<sup>55</sup> VIENNOT (Eliane), « Le genre, cet inconnu. Le mot et la chose dans l'étude de l'Ancien Régime », *art. cit.*, p. 157 (nous soulignons).

<sup>56</sup> *Ibid.*, (nous soulignons).

<sup>57</sup> RIGHESHI-CALDWELL (Cécile Isabelle), *Figures controversées : Rétif de la Bretonne et la femme*, *op. cit.*, p. 18 (nous soulignons).

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 18-19.

<sup>59</sup> BARUCH (Daniel), *Nicolas Edme Restif de La Bretonne*, Paris, Fayard, 1996, p. 7.

excellent témoignage de la crise du genre et de ses représentations à une époque encore peu étudiée de ce point de vue<sup>60</sup>. Bref, ce faisant, nous contribuerons à remplir l'un des objectifs premiers des théories sur le genre : dénaturer ce dernier<sup>61</sup>.

De l'autre côté, les outils et concepts que proposent et qu'ont forgés les théories en études du genre permettront à leur tour de mieux saisir les rapports ambigus que Rétif entretient avec le féminin et avec le masculin, de les articuler à sa symptomatologie dans un tout que nous voulons rendre le plus cohérent possible. Ainsi, nous aimerions participer à revaloriser la plume de cet auteur par là même où elle a si longtemps et si systématiquement été dévalorisée, à contribuer au renouvellement de la lecture de ses œuvres<sup>62</sup>.

### 3.3. Notre approche du genre

Cela dit, si l'ambition de faire des études de genre en littérature peut trouver quelque légitimité aux yeux des diverses instances académiques, sa réalisation n'en est pas moins lourdement entravée par les difficultés épistémologiques qu'elle entraîne. En effet, comme ne peut que très justement le constater Laure Bereni, le champ des études sur le genre est, depuis son émergence, marqué par sa très grande diversité et par de nombreuses polémiques<sup>63</sup>. Ainsi existe-t-il, au sein de ces études, d'importants clivages. D'une part, ceux-ci sont liés aux frontières disciplinaires (sociologie, histoire, littérature...) et aux frontières nationales (soit la scission entre les mondes francophone et anglophone) et linguistique (parler du genre ou des genres, etc.<sup>64</sup>).

D'autre part, ils sont liés à ce qui oppose « des recherches insistant sur la reproduction des rapports de genre dans le temps et sur l'universalité de la domination

---

<sup>60</sup> Différents auteurs postulent qu'au fond, cette crise a toujours existé. Ainsi peut-on lire, par exemple, à propos du viriarcat : « L'étude de la construction de la virilité révèle en effet qu'elle est, depuis ses origines, un modèle en crise, assis sur des normes et des injonctions aussi coercitives que paradoxales. » (GAZALÉ (Olivia), *Le Mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes*, op. cit., p. 10.

<sup>61</sup> « La théorie du genre ne cesse d'engager à dénaturer le genre ; un des outils pour y parvenir est la littérature. » (BOOF-VERMESSE (Isabelle), « Masquereading : mascarade et lecture, l'élargissement du répertoire », dans dir. LEDUC (Guyonne), *Comment faire des études-genres avec de la littérature. Masquereading*, op. cit., p. 192).

<sup>62</sup> « [...] contribuer au renouvellement de la lecture des œuvres canoniques, et non à la seule relecture des textes de femmes. » est l'un des usages possibles des théories du genre, selon LASSERRE (Audrey), « Le genre et les études littéraires d'expression française (XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle) en France », dans *Elfe XX-XXI*, n° 6, 2016, p. 29.

<sup>63</sup> BERENI (Laure) et al., *Introduction aux études sur le genre*, op. cit., p. 14.

<sup>64</sup> *Ibid.*



masculine, à des travaux plus attentifs aux transformations, aux résistances et à la diversité des expériences de genre d'un contexte sociohistorique à l'autre<sup>65</sup>. »

Il est malaisé, pour le non-expert, de se positionner franchement dans un champ de recherche si vaste et si divisé. Aussi, pour tenter d'y voir clair, et dans l'idée de soumettre au lecteur un propos qui se veut unifié (et se prêtant le moins possible aux polémiques), nous devons nous contenter ici d'un pis-aller, à savoir, d'un appui presque exclusif sur des ouvrages de synthèse – nous pensons tout particulièrement à l'*Introduction aux études sur le genre* de Laure Bereni<sup>66</sup>, aux *Théories en études de genre* d'Éléonore Lépinard<sup>67</sup>, et à la *Sociologie du genre* d'Isabelle Clair<sup>68</sup>. Les apports théoriques issus de ces différents ouvrages, appliqués au présent travail, nous feront opter pour une conception du genre qui se veut avant tout socioconstructiviste et féministe, soucieuse de ses différentes imbrications avec d'autres rapports de pouvoir (en l'occurrence, l'âge, la classe et la sexualité) et sensible à la matérialité des oppressions et au rôle joué par les discours et représentations sur les imaginaires, les subjectivités et les corps.

Annoncer notre conception du genre comme étant féministe pourrait, d'emblée, donner une allure subjective et militante à notre travail (par opposition à quelque chose qui se présenterait comme objectif et neutre). Cela dit, nous considérons pour notre part, à l'instar de sociologues comme Dorothy Smith ou de politologues comme Susan Hekman, que « *tout savoir est produit de façon socialement située* et [qu'] il existe une multiplicité de savoirs situés<sup>69</sup>. »

Quant à « la question de savoir s'il existe un *point de vue privilégié* des subalternes, permettant la production d'un *savoir plus complet* ou *plus vrai* sur le monde<sup>70</sup> », nous estimons pour notre part, malgré les différents arguments qui ont déjà été avancés en ce sens, qu'il n'y en a pas. Selon nous, aucun producteur de savoir (selon qu'il est, *grosso modo*, plutôt dominant ou dominé) ne vaut mieux qu'un autre. De qui qu'il puisse émaner, le savoir sera toujours incomplet et fragmenté, toujours sujet à quelque effet corrompu (inconscient ou non ; le concept de domination symbolique de Pierre Bourdieu en dit

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>66</sup> BERENI (Laure) *et al.*, *Introduction aux études sur le genre*, *op. cit.*

<sup>67</sup> LÉPINARD (Éléonore), LIEBER (Marylène), *Les théories en études de genre*, *op. cit.*

<sup>68</sup> CLAIR (Isabelle), *Sociologie du genre*, *op. cit.*

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 25 (nous soulignons).

<sup>70</sup> *Ibid.* (nous soulignons).

long). Il ne s'agit donc pas de déterminer qui produit le meilleur savoir, mais d'articuler ensemble, dans un souci de recherche systématique et obstiné de cohérence, le plus grand nombre possible de (types de) visions, sans préjugé. C'est dans cette optique que nous estimons qu'il convient de préciser au lecteur que ce travail est le fruit d'un homme blanc hétérosexuel, de classe moyenne.

Par ailleurs, parce que nous nous consacrerons plus spécifiquement aux rouages de la domination masculine et aux représentations de la masculinité (et de la virilité), nous prendrons également en compte les apports d'ouvrages tels que *La Domination masculine* de Pierre Bourdieu<sup>71</sup> et *Le Mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes* d'Olivia Gazalé<sup>72</sup>.

#### 4. Choix du corpus et hypothèse de lecture

##### 4.1. Choix du corpus et des éditions

Soutenir la thèse de ce travail<sup>73</sup> à l'aide de la conception du genre qui a été adoptée nous portera à considérer et dans le rapport de Rétif à son œuvre, et dans celui de ses ouvrages théoriques à ses fictions, différents ensembles d'éléments. Pour montrer qu'il échoue à se conformer tant aux normes de genre que la société lui impose qu'à celles qu'il théorise, il nous faudra, d'une part, envisager *quelles sont ces normes* – ce qui nous fera considérer, d'un côté, le contexte de production (voir le point suivant), et de l'autre côté, les deux ouvrages fondamentaux dans lesquels il explicite son projet de réforme de ces normes (qu'en somme, il radicalise par des procédés d'« incorporation » et de socialisation par des jeux et des coutumes, par une justification idéologique systématique de l'infériorité et de la subordination de la femme, etc.) : *Les Gynographes*<sup>74</sup> (1777) et *L'Andrographe*<sup>75</sup> (1782).

---

<sup>71</sup> BOURDIEU (Pierre), *La Domination masculine*, Paris, Points, coll. « Points Essais », 2014.

<sup>72</sup> GAZALÉ (Olivia), *Le Mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes*, *op. cit.*

<sup>73</sup> Voir le point 2.

<sup>74</sup> RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), *Les Gynographes, ou Idées de deux honnêtes femmes sur un projet de règlement proposé à toute l'Europe, pour mettre les femmes à leur place, et opérer le bonheur des deux sexes. Avec des notes historiques et justificatives, suivies des noms des femmes célèbres, recueillis par N.-E. Rétif de la Bretonne, éditeur de l'ouvrage*, *op. cit.* Cette édition sera désormais abrégée *Gyno*.

<sup>75</sup> RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), *L'Andrographe, ou Idées d'un honnête homme sur un projet de règlement proposé à toutes les nations de l'Europe, pour opérer une réforme générale des mœurs, et par elle, le bonheur du genre humain. Avec des notes historiques et justificatives, recueillies par N.-E. Rétif de la Bretonne, éditeur de l'ouvrage*, *op. cit.* Cette édition sera désormais abrégée *Andro*.

D'autre part, nous devons étayer l'idée que Rétif et ses projections romanesques *échouent à respecter ces normes* ; que, pour le dire autrement, le fait de buter sur celles qu'on lui a imposées depuis son enfance (à ce propos, nous examinerons notamment son autobiographie : *C.H.D.*<sup>76</sup>, 1796) est précisément ce qui a conduit Rétif à en imaginer et à en fixer de nouvelles, plus dures et plus oppressantes encore. Selon nous, c'est l'enchevêtrement entre son incapacité à respecter les normes de genre, sa conscience de cette incapacité, et enfin son sentiment général d'échec dans la vie (mariage difficile soldé par un divorce, marginalisation sociale, pauvreté<sup>77</sup>...) qui l'aurait conduit à se plonger dans la rédaction de *La Découverte australe*<sup>78</sup> (1781), long roman utopique (non programmatique) racontant la vie et les explorations (fantastiques) d'un parfait patriarche et de ses fils. Dans cette perspective, il nous faudra comparer d'un côté la vie de Rétif à celle de ses personnages romanesques, et de l'autre ses œuvres programmatiques à ses fictions.

Reste à préciser, de ce corpus désormais établi, nos préférences éditoriales ainsi que les sélections supplémentaires que nous devons opérer, par souci de commodité<sup>79</sup>. Pour ce qui est de *Monsieur Nicolas ou Le Cœur humain dévoilé*, nous travaillerons sur le premier tome<sup>80</sup> de l'édition de la Pléiade : cette version, très doctement établie par le

---

<sup>76</sup> Cette pièce est d'autant plus incontournable pour la critique que Rétif prétend donner « dans *Monsieur Nicolas*, l'histoire et la clé de [s]es ouvrages [...] » (RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), *Monsieur Nicolas ou Le Cœur humain dévoilé*, tome 1, *op. cit.*, p. 6).

<sup>77</sup> Ce qu'il dit de lui dans l'« Introduction » du *Cœur humain dévoilé* en dit long à ce propos : « Haï, méprisé, persécuté, trahi, condamné par la pauvreté au travail le plus rude et le plus continu, abreuvé d'opprobres, mis au-dessous de ceux qui ne me valaient pas, malheureux par les femmes sous tous les rapports, réduit longtemps à manquer du nécessaire, tremblant pour ma liberté, craignant pour ma vie, tenté par l'idée affreuse du suicide, ne trouvant de la joie, ou plutôt de la consolation, que dans la vue d'une destruction prochaine, voilà quel a été mon sort : cet horrible tableau n'est pas exagéré. » (RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), *Monsieur Nicolas ou Le Cœur humain dévoilé*, tome 1, *op. cit.* p. 4).

<sup>78</sup> RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), *La Découverte australe par un Homme-Volant ou Le Dédale français. Nouvelle philosophique*, *op. cit.* Cette édition sera désormais abrégée *D.A.* Ce texte, qui selon Charline Sacks représente « une synthèse de toute la pensée utopique et philosophique de Restif » (SACKS (Charline), *Le rôle de la femme dans la société utopique de Restif de la Bretonne*, *art. cit.*, p. 218), est encore considéré par Peter Wagstaff comme indiquant un échec complet, un manque de foi dans la réalité que l'on connaît, un sentiment de frustration grandissant et une perte de confiance que Rétif a dans sa capacité à s'adapter aux réalités du monde (WAGSTAFF (Peter), *Memory and Desire : Rétif de la Bretonne, Autobiography and Utopia*, Amsterdam, Atlanta, 1996, p. 77). Marie-Françoise Bosquet va dans le même sens : « L'œuvre littéraire, selon un mécanisme bien connu, l'aide [Rétif] à compenser sa frustration [...] » (BOSQUET (Marie-Françoise), « Le drame conjugal dans les utopies rétiviennes », dans *Études rétiviennes*, n° 44, décembre 2012, p. 26).

<sup>79</sup> Ce souci de commodité répond pour l'essentiel aux limites imposées par le format du mémoire universitaire (en termes de temps disponible et de limitation du nombre de pages).

<sup>80</sup> RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), *Monsieur Nicolas ou Le Cœur humain dévoilé*, tome 1, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèques de la Pléiade », 1989. Cette édition sera désormais abrégée *C.H.D.*

travail érudit de Pierre Testud, est sans aucun doute possible la meilleure dont nous disposons à ce jour. Nous nous consacrerons tout spécialement (sauf mention contraire<sup>81</sup>) aux trois premières « Époques » (il y en a dix), qui retracent l'enfance de Monsieur Nicolas depuis sa naissance jusqu'à son départ pour Auxerre, où il travaillera en tant qu'apprenti-imprimeur. Nous pourrions ainsi reconstituer la socialisation de genre à laquelle le protagoniste a été exposé durant ses jeunes années, les premières traces de son incapacité à y répondre, ainsi que diverses manifestations de la tendance qu'a le narrateur, tandis qu'il recompose son passé, à vivre, grâce à la fiction, des fantasmes jusqu'alors inassouvis.

L'édition de *La Découverte australe* sur laquelle nous avons décidé d'œuvrer, quant à elle, est celle, plus adaptée à l'ampleur que ce travail suppose<sup>82</sup>, de France Adel. Si Testud déplore, à raison, que l'éditeur n'ait pas pris la peine d'indiquer clairement au lecteur les morceaux supprimés ainsi que leur place dans le texte<sup>83</sup>, ces coupures, précise-t-il encore dans un compte rendu plus précis, ne concernent pour l'essentiel que le péritexte<sup>84</sup>.

Enfin, nous emploierons, pour *Les Gynographes* et *L'Andrographe*, les éditions numériques disponibles<sup>85</sup> sur la Bibliothèque numérique de la Bnf, Gallica. Ces deux textes présentent une structure particulière. D'abord y sont présentées des nouvelles ayant un rôle de repoussoir (soit la mise en scène de fémininités et de masculinités malheureuses), ensuite sont intégrés les projets de réforme eux-mêmes (*i.e.* un ensemble de lois assorties d'un système de sanctions et de récompenses), enfin sont mobilisées

---

<sup>81</sup> Nous signalerons, lorsqu'ils présenteront quelque pertinence pour notre propos, des passages ultérieurs à cette troisième époque.

<sup>82</sup> Bien entendu, dans le cadre, par exemple, d'une thèse, l'emploi de cette édition serait bien plus discutable. Il faudrait dans pareil cas recourir aux éditions originales de l'œuvre (et, idéalement, à une édition critique, mais pour l'heure, il n'y en a pas pour *La Découverte australe*, « qui fait partie des textes moins connus de Rétif de la Bretonne, même si, comme l'a affirmé Pierre Testud, "cet ouvrage est actuellement l'un de ceux qui, dans l'œuvre de Rétif, suscite le plus d'intérêt" » – CSEPPENTÖ (István), « Science et fiction : *La Découverte australe* », dans *Études rétiviennes*, n° 39, décembre 2007, p. 279).

<sup>83</sup> TESTUD (Pierre), « Les problèmes posés par l'édition des œuvres de Rétif », *art. cit.*, p. 219.

<sup>84</sup> Voir à ce propos TESTUD (Pierre), « Restif de la Bretonne, *La Découverte australe*, préface de Jacques Lacarrière. Paris, Éditions France Adel, "Bibliothèque des Utopies", 1977 », dans *Revue d'Histoire littéraire de la France*, janvier-février 1980, n° 1, p. 114-116.

<sup>85</sup> Leurs cotes respectives sont : Montpellier, Médiathèque centrale Emile Zola, C0550, et Paris, Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, 8-Z LE SENNE-6375.

d'autres nouvelles, heureuses cette fois, qui soulignent le bien-fondé du projet. Nous ne nous intéresserons ici qu'aux projets de réforme.

Il est patent que les différentes éditions choisies constituent un tout relativement hétéroclite. L'un des lieux où cette hétérogénéité est la plus évidente concerne la graphie : là où, dans l'édition de la Pléiade (du *C.H.D.*), l'orthographe et la ponctuation<sup>86</sup> ont été modernisées, elles sont restées telles quelles dans les trois autres textes. Il serait absurde et inutilement chronophage de chercher à rétablir, dans le texte de la Pléiade, la graphie originale. De même, il n'y aurait pas beaucoup de sens à investir ce travail d'un mélange de graphies modernisées et non modernisées. C'est pourquoi nous avons décidé de suivre les principes éditoriaux de la Pléiade, substituant ainsi à l'orthographe du XVIII<sup>e</sup> siècle celle d'aujourd'hui<sup>87</sup>, et corrigeant la ponctuation dans la mesure où elle génère une difficulté de lecture.

#### 4.2. Hypothèse de lecture

Il convient encore, avant d'entrer dans le vif du sujet, de clarifier *sur qui* nous entendons travailler dans les différentes œuvres que nous avons présentées. En effet, si le narrateur du *C.H.D.* se présente comme n'étant nul autre que Rétif lui-même, il n'en est rien<sup>88</sup>. Ainsi, bien que l'œuvre soit présentée comme étant le fruit d'une histoire véridique<sup>89</sup>, le lecteur averti doit s'efforcer de soigneusement faire le départ entre le narrateur (qui n'est rien d'autre qu'un simulacre amalgamant le « vrai » Rétif et un Monsieur Nicolas fictif parvenu à l'âge mûr et regardant derrière lui), le « vrai » Rétif (qui n'a pas réellement vécu les aventures qui sont racontées, dans le *C.H.D.*, à travers le

---

<sup>86</sup> La ponctuation du XVIII<sup>e</sup> siècle diffère en effet assez fortement de la nôtre (à ce propos, voir TESTUD (Pierre), « Note sur la présente édition », dans *C.H.D.*, p. LXIX).

<sup>87</sup> Cela dit, à l'instar de Testud (*ibid.*), nous serons attentifs au maintien des formes archaïques, dialectales ou patoisantes.

<sup>88</sup> En effet, Testud dit à ce propos que « *Monsieur Nicolas* ne peut servir de base à une information bibliographique sérieuse. » (TESTUD (Pierre), « Chronologie », dans *C.H.D.*, p. XXVII).

<sup>89</sup> À propos de cette idée de vérité, voir Testud : « Rétif pourtant ne se rend pas réellement coupable d'imposture : il joue sur la notion de vérité. La vérité pour lui, c'est une vérité personnelle (qui annexe l'imaginaire au réel) mais c'est aussi la vérité de la nature humaine, dont l'expression n'exclut pas l'imagination dans la mesure où cette imagination est au service de l'exemplarité. Or Rétif insiste également sur la portée générale de son récit et sa perspective morale [...] On voit par conséquent combien l'impératif moral rend très relative la notion de vérité. » (TESTUD (Pierre), *Rétif de la Bretonne et la création littéraire*, *op. cit.*, p. 90-91). Et d'ajouter plus loin, à propos du *C.H.D.* : « Ce roman n'est pas "inventé" [*i.e.* créé de toutes pièces], il est "imaginé" [*i.e.* transformé à partir de données initiales réelles]. Rétif prendra constamment prétexte de cette absence d'invention pour affirmer la vérité de ses ouvrages, tenant alors pour négligeable le travail de l'imagination. » (*ibid.*, p. 120).

prisme du fantasme), et Monsieur Nicolas enfant (qui est la projection du narrateur dans le passé, c'est-à-dire le « vrai » Rétif, jeune garçon, mais en tant qu'il est modifié par le fantasme et par une construction rétrospective en quête de cohérence et de sensations<sup>90</sup>).

Avec *La Découverte australe*, la situation se complique encore. Le narrateur du récit de Victorin et de ses fils, appelé le *Je-ne-sais-quoi*, est mis par écrit (et donc, déformé lui aussi) par le *Compère Nicolas*, qui est lui-même un simulacre de Rétif, comme le signale Testud :

[...] Rétif est là, sous le nom peu voilé de Compère Nicolas, voyageant, en diligence de Lyon à Paris et l'un de ses compagnons de route lui pose opportunément la question « Qui êtes-vous ? ». Voici donc son portrait, et l'allusion à la malédiction paternelle entraîne une autre question et une autre réponse, qui n'est rien moins que le récit de sa vie [...]. Et Rétif est présent encore dans le personnage de Victorin : son histoire est nourrie de souvenirs d'enfance et y figurent des noms propres qui se retrouveront dans *Monsieur Nicolas* [...] <sup>91</sup>.

Or, il y a très clairement un lien à établir entre ce compère et le narrateur du *Cœur humain dévoilé*. D'un côté, en effet, il y a identité de nom, d'histoire et de production littéraire, comme on peut aisément s'en rendre compte en comparant ce que dit chacun d'eux de son autobiographie.

Le plus important de mes ouvrages, c'est le *Compère Nicolas*, c'est-à-dire ma propre vie. J'y anatomise le cœur humain, et j'espère que ce livre, fait à mes dépens, sera le plus utile des livres, en ce que je m'y dissèque sans ménagement, me sacrifiant ainsi, nouveau Curtius, à l'utilité de mes semblables<sup>92</sup>.

dit le premier. Quant au second, il affirme ceci :

J'entreprends de vous donner en entier la vie d'un de vos semblables [...]. Or cet homme, dont je vais anatomiser le moral, ne pouvait être que moi. [...] c'est Nicolas-Edme qui s'immole, et qui, au lieu de son corps malade, lègue aux moralistes son âme viciée, pour qu'ils la dissèquent utilement [...] <sup>93</sup>.

---

<sup>90</sup> À nouveau, Pierre Testud nous éclaire sur ce point : « On a pu remarquer [...] combien Rétif trouve chaque fois “plus délicieuse” l'émotion goûtée après coup. Aussi s'est-il employé à la renouveler méthodiquement [...] » (*ibid.*, 416). Cette volonté de revivre ses émotions serait due à la perte de sensibilité et au renoncement aux passions que le fait de vieillir entraîne (*ibid.*, p. 429-435).

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 471-472.

<sup>92</sup> *D.A.*, p. 30-31

<sup>93</sup> *C.H.D.*, p. 3

Mais encore y a-t-il, d'un autre côté, confusion entre eux : « chaque fois que Rétif se plaît à nous montrer son Nicolas agile, voyeur, facétieux, il met en scène un “compère” et non un “monsieur”. C'est encore *Le Compère Nicolas* qui est évoqué en 1781 au début de *La Découverte australe* [...]»<sup>94</sup> ». On peut donc établir sans trop prendre de risque, qu'il y a une certaine continuité entre le narrateur du *Cœur humain dévoilé* et le *Compère Nicolas*. Quant à Victorin, il est lui aussi, à bien des égards, très proche de Rétif, si bien que David Coward estime qu'il « n'est qu'un double de lui-même »<sup>95</sup>.

Enfin, dans *Les Gynographes* et *L'Andrographe*, le narrateur apparaît lui aussi comme un simulacre de Rétif (quoiqu'il ne fasse pas l'objet d'une personnification narrative) : nous le considérerons, dans notre analyse, comme ce que Rétif pourrait prendre pour sa « bonne conscience », soit l'idéalisateur convaincu de la nécessité d'une stricte bicatégorisation des sexes et des genres.

On peut se rendre compte, finalement, de la cohérence narrative qui relie ces différents textes, de genres littéraires si différents en apparence<sup>96</sup>. S'il est impossible, et de toute façon hors de propos de reconstituer l'histoire et le visage du « vrai » Rétif (nous nous abstenons bien de tomber dans le biographisme), nous estimons que nos observations gagneraient en sens et en cohérence si nous ramenions les différents narrateurs et protagonistes cités à une même instance énonciative. Celle-ci, qui constituerait donc une sorte d'*alter ego* littéraire du « vrai » Rétif, serait ce Monsieur Nicolas du *Cœur humain dévoilé*, qui arrive à l'âge mûr dans *La Découverte australe* sous le nom de *Compère Nicolas*, qui se projette, pour réaliser ses rêves inassouvis, dans Victorin, qui cherche à racheter ses « déviances » en proposant des normes morales radicales – celles des « Idées singulières ».

##### 5. Contexte de production : « Régimes de genre » à l'époque des Lumières

Si, comme l'indique d'ailleurs très intuitivement leur nom, les Lumières ont longtemps été considérées comme une période dont l'élite savante œuvrait pour le progrès

---

<sup>94</sup> TESTUD (Pierre), « Première à huitième époque. Notice », dans *C.H.D.*, p. 1135.

<sup>95</sup> COWARD (David), « Entre l'instinct et la raison : l'utopisme de Rétif », dans *Études rétiviennes*, n° 17, décembre 1992, p. 14.

<sup>96</sup> L'utopie et l'autobiographie sont en vérité très liées chez Rétif, si bien que, selon P. Wagstaff, *Le Cœur humain dévoilé*, par exemple, constitue un espace utopique autoréférentiel (WAGSTAFF (Peter), *Memory and Desire : Rétif de la Bretonne, Autobiography and Utopia*, op. cit., p. 153.

du monde, luttant contre l'irrationnel, l'arbitraire et l'obscurantisme ; favorisant par là, d'ailleurs, une prise de conscience et une prise de confiance de l'homme<sup>97</sup>, elles font aujourd'hui l'objet d'un certain rejet dans la mesure où « le postmoderniste a condamné les Lumières comme l'origine des idées monolithiques à la source de tous les maux du monde moderne<sup>98</sup> ». La réflexion qui s'y est tenue à propos de la représentation des femmes en atteste particulièrement : il suffit, pour s'en convaincre, d'en considérer quelques spécifications.

### 5.1. Représentations du féminin

Selon Cécile Isabelle Righeshi-Caldwell, le dix-septième siècle aura été « d'une influence décisive sur la pensée du siècle des Lumières quant à la question de la représentation de la femme<sup>99</sup>. » Or, il est euphémique d'évaluer cet âge comme se prononçant (presque<sup>100</sup>) absolument contre la cause de celle-ci. Pour Locke, la capacité de raisonnement de la femme est réduite à sa capacité de mère éducatrice<sup>101</sup> ; selon Bossuet et Fénelon, « La femme étant essentiellement définie à travers sa sexualité au but diabolique, son seul secours de rédemption sur terre se trouve par conséquent soit dans son attache à Dieu, soit dans celle à son mari et dans sa fécondité. » Et Fénelon d'entériner cette idée dégradante à l'aide d'un programme éducatif destiné aux jeunes filles :

L'instruction de la femme sera essentiellement religieuse, domestique et économique dans le seul but de savoir gérer le ménage et éduquer les enfants. La jeune femme doit connaître les rudiments de lecture, de l'écriture, de l'arithmétique uniquement pour parfaire à l'éloquence de ses futurs enfants. Si elle doit savoir gérer les comptes, c'est seulement pour pouvoir éviter les impondérables des affaires familiales<sup>102</sup>.

---

<sup>97</sup> « *Sapere aude !* (Aie le courage, l'audace, d'avoir du goût, du jugement, de te servir de ton propre entendement !) – telle est selon Kant la devise des Lumières. » (PIERON (Julien), « L'audace de la pensée : sur Kant et les Lumières » [en ligne], dans *Dissensus – Revue de philosophie politique de l'Ulg*, n° 2, septembre 2009, p. 65. URL : <https://popups.uliege.be/2031-4981/index.php?id=714>.

<sup>98</sup> COWARD (David), « Les études rétiviennes en Grande-Bretagne », *art. cit.*, p. 181.

<sup>99</sup> RIGHESHI-CALDWELL (Cécile Isabelle), *Figures controversées: Rétif de la Bretonne (1734-1806) et la femme*, *op. cit.*, p. 9.

<sup>100</sup> Si un penseur comme Poullain de la Barre émet quelque propos progressiste dans son traité *De l'Égalité des deux sexes* (1673), en tant qu'il « démystifie le principe d'infériorité attaché à la femme en l'élevant au rang du sexe féminin », il apparaît que cette thèse est en fait « totalement détachée du vécu et de l'affectivité de la femme » (*ibid.*, p. 10-12).

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 13-14.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 17.



Quant à « la représentation des femmes dans l’imaginaire collectif du siècle des Lumières, [elle] suit les traces de ses prédécesseurs, mais elle ajoute l’idée de considérer sa nature au plus haut point sexuée<sup>103</sup>. », idée qui se voit étayée par différents types de discours : théologique (femme pécheresse), scientifique (création de normes de masculinité et de féminité à partir du caractère dimorphique des sexes), moral (l’organisation organique de la femme la confirme dans son seul rôle procréateur), philosophique (la femme est définie par sa fonction conjugale et maternelle), etc.

Au total, le statut social de la femme au siècle des Lumières exprime sa stricte subordination à l’homme. Tout ce qui la détourne de sa vocation d’épouse et de mère est furieusement condamné : là où l’adultère masculin n’est pas jugé, le féminin est quant à lui sévèrement puni (et peut même justifier le meurtre), si le travail féminin est possible, il est mal vu et de toute façon mal payé – la place de la femme étant au foyer. Ainsi, si la prostitution est mal perçue, c’est moins parce qu’elle déroge aux mœurs (on considérerait généralement qu’il s’agissait d’un mal nécessaire), que parce qu’elle permet à la femme de se professionnaliser, donc de gagner en autonomie et en possibilité d’échapper à la vie conjugale. En ce qui concerne les veuves, le jugement est du même ordre<sup>104</sup>. Enfin, « Les principes pédagogiques déployés pour les filles relèvent plus d’une suite de contraintes que d’une véritable éducation<sup>105</sup> » : elles apprennent à manier le fil et l’aiguille par le trousseau, à danser, chanter et dessiner – tout ce à quoi les confine, pense-t-on naturellement, leur condition physique.

## 5.2. Représentations du masculin

Cette intense réflexion sur la femme, et la batterie de représentations qui en découlent, sont selon nous à rattacher à la « *crise du modèle normatif de virilité*<sup>106</sup> ». Or,

Depuis la Grèce antique, le refrain est connu : chaque génération regrette le temps où les hommes étaient de vrais hommes. Cette nostalgie d’une virilité originelle, d’une essence masculine qui se serait dévoyée, réapparaîtra de manière chronique tout au long de l’histoire, chaque époque s’attachant à ressusciter, à sa façon, une toute-puissance virile supposée perdue. Tantôt c’est le relâchement des mœurs qui est incriminé, tantôt le laxisme de

---

<sup>103</sup> *Ibid.*, 41.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 41-50.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>106</sup> GAZALÉ (Olivia), *Le Mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes*, op. cit., p. 17.

l'éducation [...]. Ce qui laisse penser que le trouble identitaire pourrait être consubstantiel au masculin lui-même<sup>107</sup>.

Les penseurs des Lumières n'échappent manifestement pas à ce sentiment de crise, qu'ils entendent combler en réaffirmant certaines valeurs chères au mythe de la virilité, et en en créant d'autres. Mais qu'entend-on par *virilité* exactement ? À ce propos, Alain Corbin nous éclaire :

L'étymologie renvoie aux qualités du héros, aux aptitudes de l'« homme fait » dans la force de l'âge et, par la suite, à sa capacité d'engendrer. Peu ou prou, le vocable tend à lier critères physiques – puissance, énergie... – et moraux – courage, sang-froid, ... – autour de la notion de force, attribut traditionnel majeur de la masculinité<sup>108</sup>.

Ainsi le principe de *virilité*, qui, plus que celui de *masculinité* – sur lequel il est construit – repose sur la force, rend-il compte de l'importance de la puissance physique et sexuelle chez l'homme. Or, il convient d'utiliser à bon escient cette puissance sexuelle, qui ne peut décemment être considérée en-dehors de la procréation, laquelle « répond en effet à une triple nécessité : cosmique – l'enfant renouvelle le monde –, économique – il fournit de la main d'œuvre –, et existentielle – il offre l'accès à l'ancestralité, qui seule peut conférer un sens à la mort<sup>109</sup>. »

Mais depuis qu'il a compris le mécanisme reproductif et le rôle du sperme<sup>110</sup>, l'homme veut s'afficher comme pôle essentiel de la reproduction (à un tel point qu'il peut y avoir fantasme d'auto-engendrement<sup>111</sup>), et instaurer – c'est là une véritable révolution idéologique – la *patrilinéarité*, qui se concrétise par la transmission du nom du père et par les relations de pouvoir (patriarcat<sup>112</sup> notamment) qui en procèdent. Dans ce contexte,

---

<sup>107</sup> *Ibid.* On verra que Rétif rend absolument compte de cet esprit.

<sup>108</sup> CORBIN (Alain), dir., *Histoire de la virilité – 2. Le triomphe de la virilité. Le XIX<sup>e</sup> siècle*, tome 2, Paris, Seuil, coll. « L'Univers Historique », 2011, p. 373.

<sup>109</sup> GAZALÉ (Olivia), *Le Mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes, op. cit.*, p. 53.

<sup>110</sup> Gazalé situe cette prise de conscience lors de la révolution agraire qu'a connu l'homme néolithique sédentarisé, ce qui lui a permis d'observer le comportement des animaux et « de percer le mystère des mystères : comment, à quelle période et à quelle condition les espèces se reproduisaient. » (*ibid.*, p. 53-54).

<sup>111</sup> C'est précisément l'idée que Gisèle Berkman étaye, à propos de Rétif, dans sa thèse de doctorat : BERKMAN (Gisèle), *Filiation, origine, fantasme. Les voies de l'individuation dans Monsieur Nicolas ou Le Cœur humain dévoilé de Restif de la Bretonne*, Thèse de doctorat, Université de Paris VII, Denis Diderot, 2000.

<sup>112</sup> Le besoin de justifier le bien-fondé du patriarcat – soit un « Système de subordination qui consacre l'autorité du père sur les membres de sa famille et, par extension, la domination des hommes sur les femmes dans la société (BERENI (Laure) *et al.*, *Introduction aux études sur le genre, op. cit.*, p. 33) – était tel, au XVIII<sup>e</sup> siècle, que tout un groupe de penseurs des Lumières travaillait à ériger un nouvel idéal de la figure du père. Rétif, qui faisait partie de ce groupe, a quant à lui proposé, dans *La Vie de mon père* (une biographie

il convient, d'une part, de convaincre la femme du rôle mineur qu'elle joue dans le mécanisme reproductif, et, d'autre part, de conjurer « L'adultère féminin, qui deviendra une obsession, une hantise, un fantasme terrifiant<sup>113</sup>. » Pour ce faire, il faudra, notamment, démontrer la hiérarchie naturelle entre les sexes (soit justifier l'infériorité de la femme), et organiser la réclusion du sexe féminin, vouée à demeurer chez elle, assignée à son seul rôle reproductif, et subordonnée à l'homme.

Précisons encore que, du point de vue de la représentation des genres, il existe un assez fort contraste selon le milieu (ville ou campagne) et l'aisance financière, si bien que, « dans l'extrême inégalité des Lumières [...] riches et pauvres se cognent contre leurs propres images ; les premiers ne voient dans l'exercice sexuel des autres qu'une routine animale [...] <sup>114</sup> », tandis que les seconds considèrent (à l'instar de Rétif) que les milieux urbains se caractérisent par une importante dégradation des mœurs <sup>115</sup>.

---

fantasmée de son père, Edme), le modèle d'un père doux et affectueux, par opposition au père tyrannique et archaïque d'autrefois (ABAD (Barabara), « Les voix silencieuses : vers un nouvel idéal du père dans *La Vie de mon père* », dans *Études rétiviennes*, n° 37, décembre 2005, p. 127-154).

<sup>113</sup> GAZALÉ (Olivia), *Le Mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes*, op. cit., p. 65.

<sup>114</sup> FARGE (Arlette), « Virilités populaires », dans VIGARELLO (Georges), dir., *Histoire de la virilité – 1. L'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières*, tome 1, Paris, Points, coll. « Points histoire », 2015, p. 427-428.

<sup>115</sup> Comme le signalent Mark Poster (POSTER (Mark), « Patriarchy and Sexuality : Restif and the Peasant Family », dans *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, n° 216, 1983, p. 217-240) ou encore Peter Wagstaff (WAGSTAFF (Peter), *Memory and Desire : Rétif de la Bretonne, Autobiography and Utopia*, Amsterdam, Atlanta, 1996), le passage de la campagne à la ville occasionnera chez Rétif un profond traumatisme, ce qui participera notamment à le mener à la rédaction des *Gynographes* et de *L'Andrographe*.

Deuxième partie

**ASPECTS TEXTUELS**



Notre objectif, rappelons-le, est de montrer que tant la symptomatologie de Pseudo-Rétif que ses propos misogynes sont dus à une inaptitude de sa part à se conformer, d'un côté, aux normes imposées par le « régime de genre » en vigueur à son époque, et de l'autre, à ses propres tentatives de normalisation. Pour en rendre compte, notre propos s'articulera autour de trois chapitres.

Le premier chapitre passera en revue quelques contraintes que l'idéal de virilité impose à l'homme, qui doit avant tout *être masculin*. Chacune de celles-ci sera d'abord introduite par un rappel de la norme sociale en vigueur, avant d'être confrontée à la manière dont Pseudo-Rétif y répond. Les « Idées singulières » donneront à voir la normalisation que l'auteur suggère en dépit de l'incapacité du protagoniste de son autobiographie à y répondre. En outre, nous verrons de quelle manière *La Découverte australe* permet à ce dernier de devenir celui qu'il rêve d'être.

Le second chapitre attirera quant à lui l'attention sur une autre exigence de la virilité : être un homme, c'est aussi, fondamentalement, *ne pas être une femme*. À nouveau, nous commencerons par rappeler la norme sociale avant d'examiner de quelle façon Pseudo-Rétif s'en écarte. Nous serons tout particulièrement attentif à ce qu'en dit *Le Cœur humain dévoilé*.

Le troisième chapitre, enfin, jettera un bref regard sur les principaux rapports de pouvoir dans lesquels s'imbrique le genre chez Pseudo-Rétif. Nous verrons comment *La*

*Découverte australe* permet de répondre aux rêves d'un Monsieur Nicolas blessé par son condition marginale.

## CHAPITRE PREMIER

### **UN DILEMME INCONCILIABLE : LA LUXURE AUX PRISES DE LA MORALITÉ**

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le destin de la famille nucléaire (composée du père, de la mère et des enfants) était intrinsèquement lié à celui de la société, divisée quant à elle en trois groupes : les hommes, les femmes et les enfants<sup>116</sup>. Le premier de ces groupes dominait largement, surtout à la campagne où le patriarcat, plus que le viriarc, était très fort : s'il est vrai qu'à l'époque, l'homme exerçait sa domination sur la femme qu'il fût père ou non, ce pouvoir était d'autant plus justifié qu'il le fût, car là était, pensait-on, sa vocation.

Le patriarche de l'Ancien Régime devait se soumettre à un certain nombre d'impératifs sociaux, de rôles, qui, bien que très unis entre eux, devront faire l'objet, dans la suite de notre propos, d'une certaine atomisation : notre clarté en dépend. Ainsi envisagerons-nous tour à tour les contraintes qui s'appliquent au phallus, la nécessité culturelle d'utiliser ce dernier à bon escient (c'est-à-dire procréer, dans le mariage), ainsi que les devoirs du père dans sa famille (soit fournir protection, nourriture et argent).

Nous envisagerons alors un effet secondaire que l'institution matrimoniale et le souci de patrilinéarité tendent à générer dans l'esprit des hommes : la peur de l'infidélité. C'est d'elle, pensons-nous, que procèdent de nombreux maux ayant trait au genre, comme la prolifération de discours (théologiques, philosophiques, médicaux...) cherchant non seulement à légitimer la subordination des femmes mais encore, pour ce faire, à justifier leur infériorité.

---

<sup>116</sup> POSTER (Mark), « Patriarchy and Sexuality : Restif and the Peasant Family », *art. cit.*, p. 219.



Le développement de ce chapitre consistera, en d'autres termes, à passer en revue les rôles des agents sexués (selon qu'on est père, mère, fils ou fille) dans la famille, et, surtout, à les confronter aux positions (théorique et romanesque) de Pseudo-Rétif. Qu'en dit-il dans *Le Cœur humain dévoilé*, dans *La Découverte australe*, dans les « Idées singulières » ? respecte-t-il ces idéaux ? en quoi les transgresse-t-il ? Est-il lui aussi victime d'une peur de l'infidélité ? en a-t-il souffert ? En quoi ses différents textes s'harmonisent-ils, ou, au contraire, se distinguent-ils les uns des autres ? Dans quelle mesure sa vie réelle a-t-elle effectivement influencé ses écrits ? Y a-t-il cohérence entre sa vie et son œuvre ?

Nous verrons que les réponses à ces questions sont souvent ambiguës, complexes ; qu'à certains égards Pseudo-Rétif se conforme parfaitement aux normes en vigueur, voire plus qu'il ne le faut, et qu'à d'autres, il en déroge, tantôt un peu, tantôt radicalement.

### 1. Monsieur Nicolas ou la puissance sexuelle

Selon Gazalé, plus que « On ne naît pas homme, on le devient », c'est « On ne naît pas viril, on le devient<sup>117</sup> » qui s'affiche comme le meilleur pendant masculin à la célèbre formule beauvoirienne<sup>118</sup>. Cet idéal de virilité impose à l'homme le respect d'un ensemble de contraintes, celles-ci s'appliquant tout particulièrement à ce qui fait de lui cet homme : ses organes sexuels. Par eux, il devra d'abord *prouver* – fournir la preuve qu'il est muni, en bonne et due forme, d'un pénis et de testicules – et *dresser* – être sujet à des érections.

Cela dit, si l'érection fait l'objet d'un désir ardent, elle peut vite devenir gênante lorsque la pénétration d'un corps est impossible. En effet, la masturbation est, dans les esprits du temps, âprement proscrite. C'est ce qui mènera, par exemple, un Samuel Tissot, médecin suisse, à poser (en 1760) que « le masturbateur n'est pas un homme<sup>119</sup> » ; c'est ce qui conduira, en outre, un Rousseau à mettre en garde, dans l'*Émile*, « le jeune lecteur contre cette déviation antisociale de l'instinct naturel<sup>120</sup> ». Bref, il faut *entrer* (pénétrer).

---

<sup>117</sup> BAUBÉROT (Arnaud), « On ne naît pas viril, on le devient », dans CORBIN (Alain), COURTINE (Jean-Jacques) et VIGARELLO (Georges), *Histoire de la virilité – 3. La virilité en crise ? Le XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, tome 3, Paris, Points, coll. « Points Histoire », 2015, cité par GAZALÉ (Olivia), *Le Mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes*, op. cit., p. 198.

<sup>118</sup> « On ne naît pas femme : on le devient. » est la phrase qui ouvre le second tome du *Deuxième sexe* : BEAUVOIR (Simone de), *Le Deuxième sexe – II. L'expérience vécue*, tome 2, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1949, p. 13.

<sup>119</sup> GAZALÉ (Olivia), *Le Mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes*, op. cit., p. 276-277.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 277.

Mais encore reste-t-il, cette intromission étant, à *mouiller*, c'est-à-dire à éjaculer (entendons avec un sperme de qualité – ce qui, parfois, implique de devoir observer des périodes d'abstinence<sup>121</sup>). Enfin, l'homme viril devra *fanfaronner* – se vanter – et *sublimier* – cette dernière exigence consistant à demeurer chaste, voire à idéaliser la chasteté, car « La virilité implique la frugalité et l'aptitude à contrôler ses pulsions, si bien qu'un homme est jugé d'autant plus viril qu'il s'intéresse peu au sexe. [...] Un homme viril doit faire preuve de modération sexuelle<sup>122</sup>. »

Dans ce paysage d'injonctions sociales propres à l'expression de la virilité, Rétif occupe une place relativement ambiguë : si, à certains égards, il se montre très viril, il ne l'est, à d'autres, que très peu, voire pas du tout. Qu'il ait eu quatre filles<sup>123</sup> avec son épouse et qu'il fréquente régulièrement des prostituées<sup>124</sup> sont, par exemple, des indices dévoilant que, d'une part, il s'agit d'un homme bien constitué (d'un point de vue génital) et que, d'autre part, il ne souffre ni d'impuissance, ni de stérilité.

En revanche, cette même fréquentation de prostituées – en dépit de sa vie conjugale avec son épouse et de ses aventures incestueuses avec ses filles<sup>125</sup> – atteste d'une incapacité à maîtriser une libido débordante (en d'autres mots, à *sublimier*) – cette dernière étant encore, ainsi qu'il le reconnaît dans son *Journal*, évacuée par le biais de la masturbation<sup>126</sup> (parfois dans des chaussures dérobées de femmes<sup>127</sup>).

Dans *Le Cœur humain dévoilé*, Monsieur Nicolas maintient une ligne de conduite semblable à celle du « vrai » Rétif, bien que les diverses manifestations en soient nettement amplifiées et déformées. En premier lieu, il se targue de ses prouesses en termes de paternités : « grossoyeur » capable de féconder jusqu'aux femmes infertiles<sup>128</sup>, il fut à

---

<sup>121</sup> Gazalé à ce propos : « Le sperme est un capital que l'on se doit de gérer avec économie, en bon père de famille. Il s'agit de réserver à son épouse un sperme épais, pur, dense, copieux, aux écoulements maîtrisés » (*ibid.*, p. 299).

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 309-310.

<sup>123</sup> Agnès, Marie, Élisabeth et Marion.

<sup>124</sup> Sur la fréquentation des prostituées, voir BARUCH (Daniel), *Nicolas Edme Restif de la Bretonne, op. cit.*, p. 212.

<sup>125</sup> À propos de ses pratiques incestueuses avec ses filles, voir le point 4.3.

<sup>126</sup> Sans aucun doute Rétif devait être au courant de la piètre réputation de la masturbation, en particulier parce qu'il avait bien lu l'*Émile* (la preuve étant qu'il a écrit *Le Nouvel Émile*), dans lequel Rousseau (qu'il admire), comme on l'a dit, condamne cet acte. Le fait qu'il se masturbe *malgré tout* constitue donc un surenchérissement de l'idée selon laquelle il est incapable de maîtriser sa sexualité.

<sup>127</sup> Sur le fétichisme, voir le chapitre 2, point 2.2.3.

<sup>128</sup> C'est Lambertine qui, au fait des prouesses de Monsieur Nicolas, le qualifie comme tel. À ce propos, voir BAKKALI-YEDRI (Mohammed), *Monsieur Nicolas ou le héros maudit. Essai de lecture du personnage romanesque chez Rétif de la Bretonne, op. cit.*, p. 522.

l'origine d'une descendance prodigieuse, débutée à peine pubère avec Nanette Rameau, lors de son tout premier rapport sexuel : « Treize années s'écouleront avant que j'en voie les suites [du coït] : c'est par l'effet que je saurai un jour que j'ai été homme [père] à dix ans et demi<sup>129</sup>. » Et de poursuivre le récit de sa destinée de patriarche invétéré : d'abord avec Julie Barbier – « [...] sans le savoir, je venais de la rendre mère<sup>130</sup> » –, puis à Bicêtre, avec des sœurs :

Ils [Fayel et Poquet] me vantèrent à la sœur supérieure, à sa jolie secrétaire, à sœur Saint-Augustin et à sa secrétaire. Elles voulurent me voir, et elles se firent posséder. Ce qui fut facile, ces filles ayant grand usage. J'enceintai la supérieure et sa secrétaire, ainsi que sœur Saint-Augustin [...] <sup>131</sup>.

Ensuite encore avec Marguerite Pâris : « [...] j'étais pénétré des procédés de Marguerite, elle m'aimait, malgré elle, depuis que je l'avais rendue mère ; j'avais effacé de son cœur Louis Denêvres [...] <sup>132</sup> ».

Bref, avec cette paternité énorme, qui ne fera que de s'accroître encore avec le temps – si bien qu'à vingt et un ans seulement, Monsieur Nicolas se découvrira père de vingt enfants<sup>133</sup> –, Pseudo-Rétif entérine narcissiquement l'aspect extraordinaire de ses capacités viriles.

Cependant, cette collection d'aventures libidineuses, qui ne suffisent pas encore à Monsieur Nicolas – lequel ne pense qu'aux femmes, qu'il érige d'ailleurs en muses capables de faire de lui un surhomme en termes d'ardeur au travail (le cas de Jeannette Rousseau, figure de proue de la « Troisième époque », en atteste particulièrement<sup>134</sup>) – n'est pas

---

<sup>129</sup> *C.H.D.*, p. 55. On remarquera que ce passage rend compte par ailleurs du rôle primordial que joue la paternité dans le fait d'être un homme.

<sup>130</sup> *C.H.D.*, p. 96.

<sup>131</sup> RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), *Les Posthumes. Lettres reçues après la mort du mari, par sa femme qui le croit à Florence, par feu Cazotte* (1802), tome 4, Genève, Slatkine Reprints, 1987-1988, p. 321, cité par TESTUD (Pierre), « Notes et variantes », dans *C.H.D.*, p. 1243. Dans le *C.H.D.*, ces paternités sont tuées.

<sup>132</sup> *C.H.D.*, p. 252.

<sup>133</sup> Liste à l'appui, donnée dans la « Quatrième époque » : « 1. ZÉPHIRE, de Nanette Rameau ; 2. JULIETTE, de Julie Barbier ; 3. ESTHÉRETTE, d'Esther la Noire ; 4. ÉLÉONORE, de Marguerite Pâris ; 5. MARIE-JEANNE, de Marie-Jeanne Lévêque ; 6. MARGUERITE, de Marguerite Miné ; 7. REINE (dont j'ignorai [dit le narrateur du *C.H.D.*] longtemps l'existence), de Manon Prudhot ; 8. AGATHE, d'Aimée Châtelain ; 9. THÉRÈSE, de Madelon Baron ; 10. SOPHIE, d'Émile Lalogue ; 11. PAULINE, de la petite Marianne ; 12. EDMÉE-COLETTE, de Mme Parangon ; 13. AMARANTHE, du fantôme du 14 août ; 14. LE GARÇON, de Flipote ; 15. TONTON, de Tonton Lenclos ; 16. LOUISE-ÉLISABETH, de Colombe ; 17. EDMÉE, d'Edmée Servigné ; 18. MARIANNETTE étant dans le sein de sa mère, Marianne Tangis ; 19. Ainsi que ROSALIE, de Rose Lambelin ; enfin, nous en sommes à celle que je place la vingtième, dans ce petit recensement : MAROTE seconde, de Marote-Baron. » (*C.H.D.*, p. 751-752).

<sup>134</sup> Voir la citation en note 294.

considérée comme virile, tant s'en faut<sup>135</sup>. Ainsi, quand le poème que Monsieur Nicolas a écrit à propos de douze femmes qu'il souhaite posséder<sup>136</sup> est découvert et révélé à son père, le jugement de ce dernier est-il terrible :

Je viens d'apprendre et de voir des choses à votre sujet, aussi désolantes, aussi humiliantes pour un père, aussi affligeantes pour votre mère, qu'elles sont honteuses pour vous !... Vous perdez vos mœurs, dans l'asile même des mœurs ! Votre corruption m'étonne d'autant plus que je crois qu'elle vous est naturelle ! Quoi ! à peine né, vous ne respirez qu'après la lubricité la plus raffinée !... Il ne vous suffit pas d'une fille, d'une femme, il vous en faudrait douze ! il vous faudrait un sérail !... Vous ne faites usage de l'esprit que le Seigneur vous a donné que pour l'offenser !... C'est au vice, à la luxure la plus effrontée, que vous donnez les prémices de votre raison, de vos études, de votre progrès dans les lettres ! Ô ciel<sup>137</sup> !

Le fait qu'Edme Rétif soit présenté comme un « père respectable<sup>138</sup> », ou encore comme « le plus excellent des hommes<sup>139</sup> », précisément au moment où il s'exprime contre le comportement, jugé inadéquat, de Monsieur Nicolas vis-à-vis des femmes, peut rendre compte du bien-fondé (ressenti) de son jugement : le narrateur du *Cœur humain dévoilé* a conscience d'échapper aux modèles de la vertu masculine. « Le problème est donc, pour Rétif [ici, Monsieur Nicolas], de concilier ce qui est, selon la norme morale généralement admise par son époque, inconciliable : rigueur patriarcale et libertinage<sup>140</sup>. »

---

<sup>135</sup> Cet acte peut d'autant moins être considéré comme viril qu'il est généralement forcé : « Rétif partage en réalité l'angoisse du rejet amoureux. C'est pourquoi ses rencontres se révèlent fréquemment sous la forme de l'attentat ou viol. Cet acte contraire à la masculinité virile et autoritaire est le signe de son impuissance d'action et de décision. » (RIGHESI-CALDWELL (Cécile Isabelle), *Figures controversées: Rétif de la Bretonne (1734-1806) et la femme*, op. cit., p. 165). Encore convient-il de préciser ici – et ce n'est pas sans nous faire prendre position dans l'affaire Chénier (à ce propos, voir <https://malaises.hypotheses.org/1003>) – que « La pathologie de violeur n'existe pas encore dans la loi classique et n'est pas considérée comme anormale. Au contraire, le viol adulte correspond à une séduction un peu poussée [...] » (*ibid.*, p. 172). À proprement parler, on ne peut donc pas parler de viol.

<sup>136</sup> Voir *C.H.D.*, p. 240.

<sup>137</sup> *C.H.D.*, p. 261.

<sup>138</sup> *Ibid.*

<sup>139</sup> *C.H.D.*, p. 256.

<sup>140</sup> BOSQUET (Marie-Françoise), « Du Pornographe aux Gynographes, une image contrastée de la féminité », dans *Études rétiviennes*, n° 36, décembre 2004, p. 83. Dans cet article, Bosquet montre encore que, à la croisée du Pornographe et des Gynographes, cette conciliation devient possible. En effet, d'une part, l'invention du Parthénion, univers clos et coupé du monde quotidien, permet de revaloriser la prostitution (qui, au passage, permet d'éviter de succomber à la masturbation) : des mesures d'hygiène sont prises, les enfants qui en résultent sont directement mis au service de l'État, et l'homme peut jouir sans compter de l'amante vouée uniquement à l'amour. Cela, sans le moindre scrupule vis-à-vis de son épouse (on pourrait résumer cela en disant que ce qui se passe au Parthénion reste au Parthénion). D'autre part, *Les Gynographes* dressent une ligne de conduite pour l'épouse et pour la mère (dans le monde quotidien). Bref, grâce à la synergie de ces deux textes, qui distinguent radicalement l'amante de la mère et de l'épouse, l'homme marié peut assouvir ses désirs sans mettre en péril son mariage.

S'il est impossible pour « Nicolas-Edme qui s'immole<sup>141</sup> » de réguler ses pulsions charnelles ainsi que son attirance, plus générale, pour les femmes, Victorin, lui, le peut. Ainsi n'a-t-il de Christine que « trois enfants : deux garçons et une fille<sup>142</sup>. » Par ailleurs, il ne trompera jamais son épouse (contrairement à Monsieur Nicolas, qui, convaincu d'être cocu, ira voir des prostituées<sup>143</sup>) : réellement viril, il sait faire preuve de modération sexuelle et se réserver exclusivement pour « la belle Christine<sup>144</sup> ».

Finalement, dans *La Découverte australe*, l'aspiration à cette volupté ne demeure qu'à l'état de chimère (mais laquelle) : tandis qu'il contemple le comportement des hommes-ânes, dont

les deux sexes n'avaient qu'un penchant, celui de l'amour [...] si puissant en eux qu'il valait tous les autres, [et où] hommes, femmes, jeunes gens, tout ne respirait que la volupté ; tous la cherchaient avec empressement, et s'y livraient presque sans mesure après l'avoir trouvée<sup>145</sup>

Alexandre, le second fils de Victorin, rêve, se disant :

Mais ils sont heureux dans leur brutitude, ces bons hommes-ânes ! ils sentent vivement, ils jouissent avec transport, ils trouvent facilement l'objet de leur désir : que faut-il de plus pour être heureux ! Hélas ! que leur donnerions-nous, quand nous parviendrions à les élever à notre degré d'intelligence et de raison ! Ne serait-ce pas une perte réelle pour eux, s'ils prenaient en même temps nos inquiétudes, nos passions intéressées et basses, notre fatale science du bien et du mal, et la connaissance de la mort ! Ah ! que faisons-nous<sup>146</sup> !

Ainsi, à côté du triomphe de la culture, que Victorin, par la maîtrise de ses sens, incarne, se voit posée la question, dans *La Découverte australe*, du bien-fondé de la vocation civilisatrice des hommes-volants. En effet, si celle-ci donne lieu à un gain (*d'intelligence et de raison*), elle entraîne aussi et surtout une perte (*inquiétudes, passions intéressées et basses, science du bien et du mal, connaissance de la mort*).

---

<sup>141</sup> C.H.D., p. 3.

<sup>142</sup> D.A., p. 68.

<sup>143</sup> « [...] si j'ai blasphémé A.L.[Agnès Lebègue], c'est qu'elle a blasphémé l'amour la première en 1770 » (RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), *Monsieur Nicolas ou Le Cœur humain dévoilé*, tome 2, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, p. 461, cité par RIGHESHI-CALDWELL (Cécile Isabelle), *Figures controversées : Rétif de la Bretonne (1734-1806) et la femme*, op. cit., p. 161).

<sup>144</sup> L'expression « la belle Christine » est omniprésente dans la D.A.

<sup>145</sup> D.A., p. 173.

<sup>146</sup> *Ibid.* La phrase finale, « Ah ! que faisons-nous ! » est une référence au fait que Victorin et sa famille se sont lancés dans l'exploration et la découverte des différents peuples d'hommes-brutes (hommes-ânes, hommes-chevaux, hommes-boucs, hommes-grenouilles, *et tutti quanti*), dont ils enlèvent à chaque fois un couple d'homme et de femme pour les ramener chez eux, sur l'Île-Christine, et tenter de les instruire.

Faut-il penser, dès lors, à l'instar de la pensée rousseauiste, dont Rétif avait bien connaissance<sup>147</sup>, que le bonheur de l'homme, être pourtant social, se trouve dans la nature, dans le primitif ? Ou y a-t-il une solution utopique à cette aporie ? une solution qui permettrait à Monsieur Nicolas de jouir en toute moralité du plein potentiel de sa sensibilité physique et de sa puissance sexuelle ? Répondre à une telle question nécessite de considérer les institutions culturelles qui régulent et justifient l'utilisation du phallus, la plus représentative d'entre elles étant sans aucun doute le mariage.

## 2. Entre mariage et libertinage

Si l'Église était au départ hostile à l'union conjugale, c'est elle qui, soucieuse d'encadrer la reproduction et de lutter contre la luxure, va finalement ériger le mariage au rang de sacrement : désormais, la famille s'affiche « comme le haut lieu de la réalisation de l'idéal moral<sup>148</sup>. » Les esprits seront tant imprégnés de cet impératif matrimonial qu'il faudra attendre 1792 pour que soit instauré, par les révolutionnaires, le divorce par consentement mutuel – qui, néanmoins, sera aboli dès 1816 (il faudra alors attendre 1975 pour observer un retour à une loi équivalente<sup>149</sup>).

Chez Rétif, comme dans la plupart de ses projections littéraires, le mariage prend globalement l'allure d'un drame. Selon Marie-Françoise Bosquet, c'est l'échec de sa vie conjugale avec Agnès Lebègue qui l'a amené à faire de ce sujet un motif récurrent dans ses textes : « L'œuvre littéraire, selon un mécanisme bien connu, l'aide à compenser sa frustration [...]»<sup>150</sup>.

Dans *Le Cœur humain dévoilé*, Monsieur Nicolas a peu réussi dans ses mariages<sup>151</sup> : le premier, qui a célébré son union avec l'Anglaise Henriette Kircher, lui a valu d'être maudit par son père<sup>152</sup> – malédiction dont il prétend subir, tout au long de son récit (et, plus

---

<sup>147</sup> À propos du lien particulier qu'entretient Rétif avec la pensée de Rousseau, voir TESTUD (Pierre), *Monsieur Nicolas* ou l'autobiographie dévoilée, dans *Études rétiviennes*, n° 15, décembre 1991, p. 31-48.

<sup>148</sup> GAZALÉ (Olivia), *Le Mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes*, op. cit., p. 290. Gazalé situe cette réorientation théologique vers le XII<sup>e</sup> siècle.

<sup>149</sup> RIOT-SARCEY (Michèle), *Histoire du féminisme*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2002, p. 12 et 22.

<sup>150</sup> BOSQUET (Marie-Françoise), « Le drame conjugal dans les utopies rétiviennes », dans *Études rétiviennes*, n° 39, décembre 2012, p. 26. L'illustration la plus emblématique de cette compensation par la fiction est la publication en 1786 de *La Femme infidèle*.

<sup>151</sup> Il est d'ailleurs hostile aux mariages avant même d'être confronté aux malheurs des siens : « L'instinct me parlait pour le sexe différent dès la plus tendre enfance ; tandis que d'un autre côté, les femmes mariées et les tracassés du ménage m'inspiraient le plus grand dégoût ! » (*C.H.D.*, p. 22).

<sup>152</sup> Sur l'épisode d'Henriette et de la malédiction paternelle, voir *C.H.D.*, p. 1080-1098.

généralement, de l'ensemble de son œuvre), les conséquences<sup>153</sup>. Son second mariage n'est pas plus heureux : marqué par l'infidélité<sup>154</sup> (présumée) d'Agnès, il sera soldé, le 5 février 1794, par le divorce<sup>155</sup>.

Si les « Idées singulières », en particulier *Les Gynographes* et *Le Pornographe* (mais aussi *L'Andrographe*) ont notamment pour fonction d'assurer la pérennité du mariage<sup>156</sup> – via un ensemble de règles imposées aux femmes<sup>157</sup>, qu'elles soient filles, épouses ou mères<sup>158</sup> –, elles ne sont que des utopies programmatiques dont les principes ne seront jamais adoptés. C'est pourquoi Pseudo-Rétif, pour vivre enfin un mariage heureux, devra agir par procuration, laissant couler son être dans un personnage de fiction : Victorin<sup>159</sup>. Mais le mariage de ce dernier était loin d'être écrit d'avance : il a été nécessaire de le rendre possible, voire de le provoquer – ledit protagoniste étant épris d'une femme que la différence de condition rendait inabordable<sup>160</sup>. Aussi, fort d'avoir fabriqué des ailes lui permettant de s'envoler et de porter d'autres êtres humains, a-t-il arraché sa bien-aimée à sa famille,

---

<sup>153</sup> Ce mariage avec Henriette Kircher n'a jamais eu lieu dans la réalité : « Si Rétif intègre dans son récit autobiographique l'histoire d'Henriette Kircher, c'est parce que le thème de la malédiction y est constamment sous-jacent [...] Le texte lui-même suggère l'irréalité de cette fugitive apparition d'une Anglaise dans la vie de Rétif : "Point de chagrin ici ! lui dit Loiseau après le départ d'Henriette, c'est un songe que tu as fait." Mais ce songe, l'autobiographie le métamorphose en expérience vécue. » (TESTUD (Pierre), *Rétif de la Bretonne et la création littéraire*, op. cit., p. 178-179.

<sup>154</sup> À propos de l'infidélité, voir le point 4.

<sup>155</sup> Le sort du Compère Nicolas est identique à celui de Monsieur Nicolas. Voir *D.A.*, p. 30-31 : « Je me nomme le *Compère Nicolas*. J'ai été [...] marié, cocu, libertin [...] vous saurez que j'ai été maudit, et que c'est par cette raison que je suis pauvre et cocu. »

<sup>156</sup> Voir la note 140.

<sup>157</sup> Ces règles ont pour ambition principale d'assurer la subordination totale de la femme à son mari : « Les femmes obéiront en tout à leurs maris, ne prendront jamais que la seconde place, et seront sous leur puissance comme un de leurs enfants : toute idée d'égalité sera absolument abolie. Le père ou le chef sera le souverain de la maison : de sa volonté seule [...] dépendra le mariage de ses filles et de ses garçons. » (*Gyno.*, p. 92). Même un époux mauvais demeure souverain : « Le mari brutal, ivrogne, joueur ou libertin, perdra par un de ces défauts porté à un certain point, une partie de son autorité sur son épouse : il ne sera plus son juge né, mais elle lui sera toujours soumise. » (*Gyno.*, p. 104). Enfin, si dans quelques cas extrêmes, la séparation pouvait être ordonnée, la femme serait encore perdante : « La femme séparée, sera astreinte à vivre dans la solitude ; tous les amusements lui seront interdits [...] » (*Gyno.*, p. 105).

<sup>158</sup> Dans un article qu'elle publie dans les *Études rétiviennes*, Colette Piau-Gillot remarque que Rétif semble omettre volontairement, dans ses œuvres, un quatrième état, souvent douloureux mais émancipateur, que peuvent connaître les femmes : celui de veuve. Sans doute cet oubli voulu a-t-il pour vocation de confirmer un préjugé (masculin) de l'époque, soit celui selon lequel les femmes ne peuvent vivre que sous la férule d'un père ou d'un mari (PIAU-GILLOT (Colette), « Les veuves de Rétif », dans *Études rétiviennes*, n° 16, juin 1992, p. 45-54.

<sup>159</sup> Selon Cseppentő, le bonheur conjugal n'existe pas dans l'esprit de Rétif, et qu'il ait recours à l'utopie pour vivre des relations matrimoniales idylliques en est le signe (CSEPPENTŐ (István), « Un modèle conjugal : l'image du couple heureux dans le discours rétifien », dans *Études rétiviennes*, n° 44, décembre 2012, p. 11-24.

<sup>160</sup> À propos de l'imbrication du genre dans d'autres rapports de pouvoirs, voir le chapitre 3.

emmenant celle-ci sur le « *Mont-inaccessible*, ainsi nommé parce que cette montagne a la figure d'un pain de sucre renversé<sup>161</sup>. »

Tout en condamnant Christine à devoir demeurer sur le Mont-inaccessible, Victorin, dont l'identité de ravisseur n'avait pas été découverte (sa bien-aimée ayant perdu connaissance tandis qu'elle se faisait enlever) se donne à elle comme son sauveur, soumis et dévoué : « Ainsi, je m'oblige à y vivre [sur le Mont-inaccessible] tant que vous y resterez, et à ne m'en jamais écarter que par vos ordres, et pour le temps que vous me prescrirez. Vous n'y manquerez de rien, belle Christine : je me ferai une loi de remplir tous vos désirs<sup>162</sup>. » Ainsi, « au lieu de lui avouer son amour et d'en faire servir l'excès d'excuse à son crime, il voulait paraître son défenseur, gagner son cœur petit à petit, et devenir son mari par son choix, autant que par nécessité<sup>163</sup>. » Ce qui fonctionna, puisque peu de temps après, Christine s'offrit à lui : « [...] Eh ! bien, c'est moi qui me donne à mon bienfaiteur, à mon ami : vous pouvez dire au prêtre<sup>164</sup>... ».

Ce n'est que bien des années plus tard, alors que le couple est parent et que Christine est « adorée de tout le monde, autant pour sa bonté (rien ne rend bon comme le malheur), que par l'autorité que lui donn[e] son mari<sup>165</sup> », que ce dernier lui avoue les vraies circonstances de son enlèvement :

[...] mon amour a tout fait [...] c'est lui qui m'a fait inventer les ailes avec lesquelles je vole  
[...] ce fut le désir de vous posséder qui en a été le seul motif [...] il n'y a point de gros oiseau  
[...] c'est moi qui vous ai enlevée... À présent que vous savez tout, adorable Christine, haïssez en moi, si vous le pouvez, le père de ces charmants enfants<sup>166</sup> !

Loin d'offusquer Christine, cet aveu n'a suscité en elle que davantage de passion : « Non, non, cher mari, je ne le haïrai pas ! je l'aimerai davantage, au contraire [...]»<sup>167</sup> ». Bref, comme le souligne Marie-Françoise Bosquet,

Victorin s'arroge la puissance de Dédale et de Pygmalion pour se modeler une femme en la forçant à se dégager de ses préjugés aristocratiques par son emprisonnement sur le Mont-inaccessible qui l'isole de sa société habituelle. Cette métamorphose est nécessaire car Victorin, en tant qu'homme, se veut le maître de Christine qui le reconnaît : « Je dépends absolument ici

---

<sup>161</sup> *D.A.*, p. 45.

<sup>162</sup> *D.A.*, p. 58.

<sup>163</sup> *Ibid.*

<sup>164</sup> *D.A.*, p. 66.

<sup>165</sup> *D.A.*, p. 68.

<sup>166</sup> *D.A.*, p. 69.

<sup>167</sup> *D.A.*, p. 70.



de votre volonté [...] vous êtes le Roi de cette petite société, ainsi vous êtes le maître : disposez de mon sort<sup>168</sup>. »

Que le mariage de Christine et Victorin, encore façonné sur le vieux modèle européen, fut idyllique n'empêcha en rien ceux-ci, tandis que leurs petits-fils leur rendit compte des « belles lois et [...] sages coutumes des Métopatagons<sup>169</sup> », de diriger leur peuple vers l'adoption d'une nouvelle conception de l'union matrimoniale. Cela dit, bien que patemment supérieurs aux leurs, de « pareils usages ne pouvaient pas s'établir chez les Européens, dont les idées y étaient encore trop opposées<sup>170</sup> » : il fallut donc procéder par étapes. Ainsi, là où l'union métopatagonne se démarque, d'un côté, par sa courte durée (un an<sup>171</sup>), de manière à éviter « le malheur des mariés<sup>172</sup> » (par exemple par l'adultère qui, de fait, n'existe pas chez eux) et à favoriser la procréation ; là où elle se distingue, d'un autre côté, par sa stricte subordination de la femme à l'homme dans le mariage, l'alliance christinienne, elle, se contente de cette seconde proposition. Et de l'entériner dans sa nouvelle législation républicaine :

2<sup>e</sup> Article : Entendons que les épouses des différents citoyens soient réputées absolument égales entre elles, sans la distinction des états qui se trouvera encore parmi les hommes. [...]

18<sup>e</sup> Article : Les femmes seront, ainsi que les hommes, honorées à proportion de l'âge, mais elles suivront la dignité de leur mari, plutôt que leur propre avancement [...]<sup>173</sup>.

De telles lois, posées dans un cadre idéal où le comportement des femmes – pourtant conforme à la norme tout au long du récit – n'en justifie pas la verbalisation formelle, ont surtout pour effet de rappeler au lecteur (et peut-être au narrateur lui-même), précisément, que c'est malheureusement dans un univers idéal (et donc irréel) que l'on se situe. S'en voit ainsi virtualisée, en quelque sorte, la frontière métalectique (au sens narratologique) entre

---

<sup>168</sup> BOSQUET (Marie-Françoise), « Les représentations de la féminité dans les illustrations rétiviennes », dans *Études rétiviennes*, n° 31, décembre 1999, p. 201-213. À propos du rôle de Pygmalion que (doit) joue(r) l'homme par rapport à la femme, il peut être intéressant de se reporter au tout premier récit des *Contemporaines*, « Le Nouveau Pygmalion », qui, selon Houppermans, « illustre ainsi par excellence la morale rétienne que la femme est – et doit être – la créature de l'homme. » (HOUPPERMANS (Sjef), « Pygmalion ou l'origine de la femme », dans *Études rétiviennes*, n° 49, décembre 2017, p. 85).

<sup>169</sup> D.A., p. 245.

<sup>170</sup> D.A., p. 244.

<sup>171</sup> Que le mariage soit à ce point éphémère chez les sages Métopatagons indique la pensée profonde de Pseudo-Rétif – trop en porte-à-faux de la *doxa* de son temps – selon laquelle est « anti-naturelle la structure du mariage fondée sur l'indissolubilité des liens. » C'est là, déjà, ce que la liberté sexuelle dont jouit le peuple-cheval annonçait (KRIEF (Huguette), « État de nature, état utopique. L'univers sexué des images de *La Découverte australe* », dans *Études rétiviennes*, n° 32, 2000, p. 139).

<sup>172</sup> D.A., p. 228.

<sup>173</sup> D.A., p. 247-253.

fiction et réalité, ou plutôt, entre utopies non-programmatique (*La Découverte australe*), programmatiques (les « Idées singulières ») et autoréférentielle (*Le Cœur humain dévoilé*). D'où la nécessité (c'est le serpent qui se mange la queue) d'en revenir aux lois matrimoniales présentées quelques années plus tôt<sup>174</sup> dans *Les Gynographes*<sup>175</sup> afin de rétablir « le bonheur des deux sexes<sup>176</sup> » – qui, comme le récit de Monsieur Nicolas en témoigne, est alors en berne.

Finalement, *La Découverte australe* se présente comme une somme des diverses manifestations que peut prendre le mariage dans l'esprit rétivien. En effet, d'une part, il peut être conçu sur le modèle traditionnel européen : cela implique, à moins que l'on ne se situe dans le monde idéal de Victorin, d'entériner des règles strictes assurant la plus complète subordination de la femme à l'homme. Ces règles, qui constituent une condition *sine qua non* au bonheur des sexes (et en particulier à celui de Monsieur Nicolas), ce sont celles (relativement similaires) édictées, d'un côté, dans *Les Gynographes*, et de l'autre, dans la nouvelle législation de la société christinienne.

D'autre part, ce mariage peut même ne pas avoir lieu : c'est le cas pour le peuple-cheval, dont la liberté sexuelle est dûment soulignée ; c'est le cas, encore, pour le peuple-âne, dont les transports font rêver le sensible Alexandre.

Enfin, à la croisée de ces deux extrêmes, il y a la sage conception du mariage éphémère des Métapatagons, qui, venant donner une solution permettant de lier le couple antagonique nature-culture, est certainement celle à laquelle aspire le plus profondément Pseudo-Rétif. Cela dit, que ce dernier ne fasse pas adopter les principes de ce type de mariage dans la société pourtant utopique qu'est celle de l'Île-Christine semble attester d'une conscience de l'impossibilité de sa mise en place : il y a utopie dans l'utopie elle-même.

Quoiqu'il en soit, si cette intense réflexion sur le mariage semble bien rendre compte d'un fait, c'est que, souffrant du sien, qui est un échec, Pseudo-Rétif cherche à en améliorer le paradigme, à en réécrire le cadre – fait cette fois à la mesure de son *moi* profond.

---

<sup>174</sup> *Les Gynographes* sont publiés quatre ans plus tôt que *La Découverte australe* (1777 et 1781 respectivement).

<sup>175</sup> Voir la note 157.

<sup>176</sup> Ainsi que le titre complet des *Gynographes* l'indique, le projet de réforme qui y est proposé a pour ambition « d'opérer le bonheur des deux sexes ».

Mais pourquoi, finalement, ce malheur conjugal ? a-t-il réellement pour source l'infidélité supposée d'Agnès ? Que cette infidélité ait ou non eu lieu (ce qui n'est pas vérifiable), nous estimons pour notre part qu'elle constitue le camouflage d'une autre réalité, bien plus gênante pour Pseudo-Rétif : son incapacité à assumer son rôle de patriarche.

### 3. Devoirs du patriarche

« Le père est un dieu vengeur, ou, pour le moins, un représentant de Dieu dans la famille, au même titre que le roi dans le royaume<sup>177</sup> » : ainsi Pseudo-Rétif se représente-t-il, tout au long de sa production littéraire, la figure du patriarche. Ce pouvoir autoritaire du père et mari, cependant, n'est pas perçu comme égoïste, au contraire : le mari dominateur doit « être le “défenseur” et l’“appui” de sa femme<sup>178</sup>. » En d'autres termes, il doit pourvoir à ses besoins et à ceux de ses enfants.

Rétif est incapable de répondre à ces impératifs patriarcaux. Ses mauvais choix, comme celui d'arrêter de travailler comme imprimeur pour vivre presque exclusivement de sa plume (à une époque où la contrefaçon et l'exploitation des libraires vont bon train<sup>179</sup>) font qu'il gagne très peu, au grand désespoir d'Agnès. Celle-ci, après avoir travaillé elle-même, des années durant, pour apporter l'argent nécessaire à la survie de sa famille va, le 31 janvier 1985, fatiguée de ses conditions de vie misérables, quitter définitivement le domicile conjugal<sup>180</sup>.

Par ailleurs, notre auteur est incapable de faire figure d'autorité dans sa famille. D'une part, en effet, alors qu'il est convaincu de l'infidélité de son épouse (qui le tromperait avec des amis du couple, qu'elle fréquente régulièrement), il demeure coi et passif, plutôt que de réagir avec force – comme un homme entendu *viril* aurait dû le faire.

D'autre part, par l'inceste qu'il pratique avec sa fille, Rétif désacralise le principe hiérarchisant de la famille, rompt en partie avec l'image du père autoritaire, et refuse l'union

---

<sup>177</sup> BART (Jean), « Rétif de la Bretonne et la conception révolutionnaire de la famille », *art. cit.*, p. 191. Peter Wagstaff dit encore à ce propos que Rétif voit l'État et la famille respectivement comme un macrocosme et un microcosme, le gouvernement de France étant qualifié de « la plus parfaite image de l'autorité paternelle des premiers âges (voir WAGSTAFF (Peter), *Memory and Desire : Rétif de la Bretonne, Autobiography and Utopia*, *op. cit.*, p. 40-41).

<sup>178</sup> CSEPPENTÖ (István), « Un modèle conjugal : l'image du couple heureux dans le discours rétifien », *art. cit.*, p. 15.

<sup>179</sup> Il faut ajouter à cela que Rétif n'avait pas beaucoup de succès, sauf exceptions notables qui lui donneront quelque notoriété, comme avec *Le Paysan pervers* (BARUCH, *Nicolas Edme Restif de la Bretonne*, *op. cit.*, p. 152).

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 187-188.

matrimoniale<sup>181</sup> – il est à propos de préciser ici que c'est après le départ d'Agnès que Rétif se rapproche intimement de sa fille (jusqu'à consommation complète de la relation incestueuse<sup>182</sup>).

De son côté, le jeune Monsieur Nicolas ne laisse pas transparaître sa prédisposition à son futur rôle de patriarche, loin de là. Il a conscience, jeune adolescent encore, d'être foncièrement incapable d'assumer ce rôle. Et de se comparer à son illustre père pour s'en convaincre :

Sa paternelle puissance ressemblait à la puissance de Dieu même (si l'on peut comparer) et il l'exerçait par la foudre... Moi, je sens que *je n'en aurais pas la force* : je n'ai ni le courage, ni la dignité, ni le mérite de mon honorable père. Il me fut sévère, qu'il en soit béni ! Sa sagesse surpassait la mienne, car je l'en ai toujours aimé et respecté davantage !... Je suis donc sur une autre route, *par impuissance de suivre la sienne, car chacun a son caractère*<sup>183</sup>...

On remarquera, dans ce passage, plusieurs éléments intéressants. D'abord, le pouvoir du père est bien comparé à celui de Dieu : il en est donc clairement le représentant dans la famille.

Ensuite, est mise en évidence l'idée selon laquelle cette puissance divine du père peut procéder d'un trait de *caractère*, et non plus du seul accident du sexe : naître avec un pénis ne signifie pas qu'on assume les représentations sociales (masculinité, virilité) qui y sont rattachées. A donc lieu ici, inconsciemment, un petit pas vers une désessentialisation du genre.

Enfin, l'idiosyncrasie de cette personnalité est clairement dévalorisée puisque indiquée comme découlant d'une carence, d'un manque de *force* et de puissance (donc de virilité). Cet aveu que nous fait Monsieur Nicolas nous ramène dans l'essentialisation : qu'il ne soit pas comme son père ne débouche pas sur la remise en cause de normes sociales arbitraires, et donc sur l'aspect construit de celles-ci, mais sur la mise en évidence de son caractère « anormal », « pathologique » et « vicié ».

Bref, là où un comportement entendu viril aurait pu amener Monsieur Nicolas à, par exemple, défendre des filles en détresse, c'est lui qui, souvent moqué, bénéficie de la

---

<sup>181</sup> RIGHESHI-CALDWELL (Cécile Isabelle), *Figures controversées: Rétif de la Bretonne (1734-1806) et la femme*, op. cit., p. 161. À propos de l'inceste père-fille, voir le point 4.3.

<sup>182</sup> BARUCH (Daniel), *Nicolas Edme Restif de la Bretonne*, op. cit., p. 187-188.

<sup>183</sup> C.H.D., p. 290 (nous soulignons).

protection de celles-ci. C'est le cas, entre autres, avec la future Madame Parangon : « Il y avait alors quatre ou cinq filles dans cette maison [chez Monsieur Collet, à Vermenton], dont une, appelée du nom de Colette, me témoigna de la bonté : elle prenait mon parti, quand on se moquait de mon air agreste, qu'on ridiculisait ma naïveté<sup>184</sup>. »

C'est encore une fille, Julie Barbier, qui, à Joux, lui apporte son secours tandis que l'on se gaussait de ses honteux problèmes d'incontinence (ce qui lui valu le surnom de « *pissenlit*<sup>185</sup> ») : « [...] Julie vint auprès de moi, elle essuya mes larmes avec son blanc de mouchoir, en me représentant que ce défaut passager ne m'ôtait rien ; elle gronda Barbier [...]»<sup>186</sup>.

Les seules germes de patriarce que l'on retrouve en Monsieur Nicolas (en tout cas dans les trois premières « Époques » du *Cœur humain dévoilé*) sont éphémères, incompatibles avec sa personnalité et conditionnées par un contexte changeant. C'est dans cette optique, par exemple, qu'il décide d'épouser Marie-Jeanne pour oublier Jeannette Rousseau, de toute manière inaccessible par sa condition supérieure : « J'étais bien décidé à me faire laboureur [...] j'envisageais avec transport une vie patriarcale comme celle de mon père ; je faisais déjà les arrangements pour régler ma maison [...]»<sup>187</sup>. Mais cette résolution ne tient pas : non seulement la vue de Jeannette Rousseau, dont l'apparition succède directement à cette réflexion, lui fait *de facto* oublier cette dernière, mais en outre, son père refuse son mariage avec Marie-Jeanne, estimant « qu'il ne faut pas songer à prendre femme avant d'être homme, et de la pouvoir nourrir<sup>188</sup>. » Femme qu'il ne nourrira de toute manière jamais avec prodigalité, pas plus que ses enfants car, comme le rappelle le Compère Nicolas, il était « pauvre et cocu<sup>189</sup>. »

*A contrario*, dans *La Découverte australe*, c'est le rêve total. D'abord parce que Victorin pourvoit avec opulence aux besoins de son peuple et de Christine. Cela, essentiellement grâce aux bénéfices tirés des ventes de ses inventions (notamment de montres, puisqu'« il devint sans maître un des plus habiles horlogers de l'Europe<sup>190</sup> »), d'une

---

<sup>184</sup> C.H.D., p. 52.

<sup>185</sup> C.H.D., p. 90.

<sup>186</sup> *Ibid.*

<sup>187</sup> C.H.D., p. 282.

<sup>188</sup> C.H.D., p. 291.

<sup>189</sup> D.A., p. 31. À propos de la cohérence reliant les instances narratives que sont le Compère Nicolas et le narrateur du *Cœur humain dévoilé*, voir les prolégomènes, point 4.2. Quant à notre choix de limiter notre lecture du C.H.D. aux trois premières « Époques » il a lui aussi été étayé dans les prolégomènes (point 4.1).

<sup>190</sup> D.A., p. 73.

part, mais aussi de celles, nombreuses et variées, de ses sujets, d'autre part. « Car l'air est si pur sur le Mont-inaccessible que les têtes y sont extrêmement inventives<sup>191</sup>. » Ainsi peut-il honorer la promesse qu'il fit à Christine à peine arrivée sur sa montagne (pourvoir à tous ses besoins<sup>192</sup>).

Ensuite, parce qu'il s'affiche comme le maître absolu de son peuple<sup>193</sup>, et plus encore, de son épouse. De fait, si Victorin semble en apparence se soumettre à la volonté de sa bien-aimée, il n'en est rien. L'épisode qui précède l'annonce de son départ pour les îles australes est, au sujet de cette domination voilée, frappante. En effet, alors que Christine vient d'apprendre les projets de Victorin, « elle lui fit confirmer sa parole qu'il ne partirait que lorsqu'elle-même paraîtrait le désirer<sup>194</sup>. » Si bien qu'il est encore dit, plus loin, que « Le départ de Victorin dépendait absolument de Christine [...]»<sup>195</sup>.

Or, cette soi-disant emprise de Christine sur son mari ne tenait au fait que « le tendre Victorin n'était pas fort pressé de s'éloigner d'une épouse qu'il adorait<sup>196</sup>. ». La preuve en est que, lorsque transporté par une discussion enflammée qu'il vint d'avoir avec son beau-père (de laquelle Christine est exclue) Victorin décida de partir sur le champ pour les terres australes, il le fit sans autre consultation de son épouse, qui pourtant « fut très fâchée de ce prompt départ<sup>197</sup>. » Ainsi comprend-on que le pouvoir que Christine exerçait sur son mari est en réalité un pouvoir que Victorin exerçait sur lui-même par le prisme passif de son épouse<sup>198</sup>.

Que Pseudo-Rétif soit contraint, pour respecter le fait de devoir maintenir un strict patriarcat dans le mariage (et dans la société), de recourir à l'onirisme, en illustre la difficulté relative. Mais l'homme, en s'unissant à la femme, ne se contente pas de signer son rôle de patriarche. Il s'oblige à vivre avec une crainte permanente : celle de l'infidélité de son épouse.

---

<sup>191</sup> *D.A.*, p. 73.

<sup>192</sup> Voir la note 162.

<sup>193</sup> Visitant la petite société de Victorin, le père de Christine dit à celui-ci, ravi : « Ils [les princes d'Allemagne et d'Italie] n'ont qu'une autorité précaire, et la tienne est absolue. » (*D.A.*, p. 83). Et pour cause, il détient un droit de vie ou de mort sur son peuple. Ainsi, lorsqu'il ramène sur le Mont-inaccessible Christine, sa « précieuse proie » (*D.A.*, p. 57), et se fait frauduleusement passer pour son sauveur, il part « faire la leçon à ses gens, et leur recommander le secret sous peine de la vie. » (*D.A.*, p. 58).

<sup>194</sup> *D.A.*, p. 70.

<sup>195</sup> *D.A.*, p. 72.

<sup>196</sup> *Ibid.*

<sup>197</sup> *D.A.*, p. 87.

<sup>198</sup> Sur le rôle de Pygmalion que veut jouer Pseudo-Rétif avec les femmes, voir la note 168.

#### 4. La peur de l'infidélité féminine

On a déjà dit plus haut<sup>199</sup> quelle était la source de la peur de l'infidélité féminine. L'homme, fort du rôle qu'il joue dans la reproduction, qu'il juge fondamental, veut en consacrer la préséance par la *patrilinéarité*, soit par la transmission de son seul nom (rejetant par là celui de la mère). Or, dans ce cadre, « il est primordial d'être absolument certain d'être le père biologique de l'enfant. Rien n'est plus terrifiant que d'élever un bâtard, un rejeton, un corniaud, un dégénéré qui viendra spolier les enfants légitimes et usurper leur nom [aux pères]<sup>200</sup>. » C'est ainsi que, rappelons-le, « L'adultère féminin deviendra une obsession, une hantise, un fantasme terrifiant<sup>201</sup>. »

Bien présente chez Rétif, la crainte obsessionnelle de l'adultère est ce qui le motivera à écrire et publier, entre autres<sup>202</sup>, *La Femme infidèle*, roman où il accuse sa femme de le tromper avec d'autres hommes – notamment l'un des proches amis du couple qui, d'abord régulièrement invité à dîner chez les Rétif, finira par s'entretenir, curieusement, six à sept heures par jour avec Agnès<sup>203</sup>. Pourtant, si la tromperie le hante, s'il est convaincu d'en être victime, il la laisse se perpétuer, passif : il semble bien que, incapable de conjurer cet acte, il préfère s'enfermer dans son univers littéraire<sup>204</sup>.

C'est, dans ce dernier, armé d'une batterie de lois pour le moins coercitives que Pseudo-Rétif condamne fermement l'infidélité de la femme. Ainsi dit-il par exemple que « La femme mariée coupable de la faute entière [l'adultère], *ou qui en sera véhémentement soupçonnée*, sera battue de verges par deux femmes qui auront cette commission, condamnée à l'habit des vieilles [...] rasée, et, si son mari le veut enfermée au pain et à l'eau<sup>205</sup>. » Cet extrait donne à voir, d'un côté, avec quelle rudesse la femme qui commet une infidélité est dégradée, voire avilie : son châtiment est non seulement public (elle est *rasée, condamnée à l'habit des vieilles*), mais encore corporel (elle est *battue, enfermée au pain et à l'eau*).

D'un autre côté, il annonce le caractère profondément arbitraire et tyrannique, terrible, de la législation présentée dans les « Idées singulières » : il suffit que la femme soit

---

<sup>199</sup> Voir les prolégomènes, point 5.

<sup>200</sup> GAZALÉ (Olivia), *Le Mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes*, op. cit., p. 65.

<sup>201</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>202</sup> L'infidélité de son épouse est un thème récurrent dans sa production littéraire.

<sup>203</sup> BARUCH (Daniel), *Nicolas Edme Restif de la Bretonne*, op. cit., p. 185.

<sup>204</sup> *Ibid.*, p. 185.

<sup>205</sup> *Gyno.*, p. 94 (nous soulignons).

*véhémentement soupçonnée* de ce « crime<sup>206</sup> » pour en être punie. Et le passage suivant de préciser :

s'il arrivait qu'une femme commît une infidélité essentielle, *il suffira d'un seul témoin* oculaire pour l'en convaincre ; parce que, dans le cas même où une femme ne commettrait pas le crime d'adultère, sa familiarité avec un homme, assez grande pour que l'action fût au moins douteuse, suffirait pour la rendre indigne de son mari. Si c'est l'époux lui-même qui a vu, son témoignage sera irrécusable : le mariage sera cassé, entièrement annulé [...]<sup>207</sup>.

Ainsi, même sans infidélité effective ou arrière-pensée provenant de la femme, le simple soupçon de l'époux doit la mener à revoir ses relations : « La femme vertueuse dont le mari aura de la jalousie, sera obligée de rompre avec tous les hommes [...] si son mari l'exige, ou paraît le désirer<sup>208</sup>. »

On remarquera par ailleurs que ces lois sont d'autant plus injustes que là où l'infidélité de la femme fait l'objet d'une condamnation forte et unique, l'adultère de l'homme, lui, est sanctionné par la prise en compte de toute une série de circonstances atténuantes, à commencer par l'état social de celle avec qui il a commis l'infidélité :

Si c'est l'homme qui a commis l'infidélité, on verra si c'est avec une fille, ou avec une veuve, ou une difforme, ou une coupable assimilée aux difformes : *on examinera ensuite les circonstances* [...] et on se décidera suivant qu'il sera dans l'un ou l'autre de ces cas. Savoir ; 1, si c'est avec une fille bien conformée, et sans reproche, qu'il aura ainsi perdue, il ne sera point obligé à des dédommagements [...] 2, Si l'homme a séduit une femme mariée, le mariage de l'homme adultère sera brisé [...] et l'homme obligé de recevoir la main de celle des filles aveugles qui daignera s'abaisser jusqu'à lui [...] 3, si c'est avec une veuve, que le mari ait commis l'adultère, le mariage ne sera point brisé, mais le coupable sera sujet à une réprimande publique de la part du comité, et à la privation des divertissements aux quatre fêtes du mariage [...] 4, Si le mari avait oublié son devoir avec une difforme, il ne serait assujetti qu'à la réprimande et aux travaux les plus légers durant les quatre fêtes du mariage [...] 5, Enfin, si c'était avec une coupable assimilée aux difformes, le mariage serait dissout, s'il n'y avait pas d'enfants, et que la femme l'exigeât, et le mari flétri de la même sentence que la criminelle, serait condamné à l'épouser [...] 6, On observera enfin, que si l'homme a forniqué avec les femmes des trois dernières classes [...] la peine sera moindre incomparablement, et de l'espèce la plus légère, comme une réprimande, et le service le moins rude aux fêtes des mariages<sup>209</sup>.

---

<sup>206</sup> *Gyno.*, p. 93.

<sup>207</sup> *Andro.*, p. 63 (nous soulignons).

<sup>208</sup> *Gyno.*, p. 104.

<sup>209</sup> *Andro.*, p. 64-65.



Une telle hiérarchie dans les sanctions n'est pas innocente. Elle atteste du fait que l'adultère de l'homme est moins jugé pour lui-même, soit en tant qu'il constitue un écart d'ordre moral, que pour les conséquences qu'il est susceptible d'impliquer de manière indirecte : l'infidélité de la femme mariée, d'une part, et le mélange des « classes » (le terme est de Rétif<sup>210</sup>), d'autre part. Dans l'hypothèse où l'adultère mènerait à l'un ou l'autre de ces effets, il serait sévèrement puni – dans les deux cas, par la dissolution du mariage et par l'obligation d'épouser une femme de condition inférieure (une aveugle ou une coupable associée aux difformes dit-on dans le texte).

En revanche, si l'homme trompe son épouse avec *une veuve, une difforme, ou une femme des trois dernières classes*, la peine sera moindre : il s'agira, au cas, ou d'une réprimande, ou d'une privation de divertissements, ou de services plus ou moins rudes, ou d'un assortiment de l'une ou l'autre de ces sanctions.

Quant à l'adultère avec *une fille bien conformée*, il est révélateur de toute l'injustice du programme des *Gynographes* : alors qu'elle était *sans reproche*, et qu'elle a été *ainsi perdue* par son amant, il ne sera obligé, lui, d'aucun dédommagement. Et pour cause : pas plus qu'il n'a mis les pieds dans le mariage d'autrui, il ne s'est sali par la fréquentation d'une femme de mauvaise condition.

Dans un tel paysage, l'adultère de l'homme est possible : à moins que ne soit avec l'épouse d'autrui ou avec une coupable, le mari peut – en vertu de lois soit faiblement dissuasives, soit carrément permissives – tromper sa femme. Mais Pseudo-Rétif ne s'arrête pas à cela : avec le Parthénion, univers clos et coupé du monde qu'il théorise dans *Le Pornographes* (1769), non seulement l'adultère masculin avec les prostituées est autorisé<sup>211</sup>,

---

<sup>210</sup> Ces « classes » qui sont présentées dans les « Idées singulières » sont assimilables à différents niveaux sociaux, hiérarchisés entre eux et censés remplacer les privilèges dus à la noblesse. À propos de l'imbrication du genre avec d'autres rapports de pouvoir, le lecteur pourra se référer au chapitre 3.

<sup>211</sup> BOSQUET (Marie Françoise), « Le drame conjugal dans les utopies rétiviennes », *art. cit.*, p. 30 : « [...] pour Rétif, il est contre nature de ne pas se livrer à l'instinct vital de procréation et même un homme marié pourra y régénérer ses désirs, sans commettre de faute, sans mettre en péril la vertu conjugale car il est passé dans un univers hors du temps historique et social. »

mais valorisé de surcroît<sup>212</sup>. Ce texte, sans doute, a pour vocation de légitimer sa fréquentation de prostituées<sup>213</sup> (ainsi que celle du « vrai » Rétif<sup>214</sup>).

Ce qui est plus étonnant est que, dans *Le Cœur humain dévoilé*, Monsieur Nicolas entretient et consomme (souvent de manière forcée) des relations sexuelles avec des femmes mariées – Madame Paragon notamment<sup>215</sup>. Le narrateur des *Gynographes* est pourtant clair : il est interdit de fréquenter l'épouse d'autrui. C'est donc bien à l'institution du mariage elle-même que Pseudo-Rétif semble résister. De là, certainement, son évasion dans *La Découverte australe*, où la liberté sexuelle de certains peuples d'hommes-brutes<sup>216</sup> le fera rêver ; où, surtout, les Métopatagons apporteront une solution permettant d'unifier nature (pulsions sexuelles) et culture (nécessité pour l'homme de s'unir à une femme) dans un nouveau paradigme du mariage, qui devient éphémère (d'une durée d'un an<sup>217</sup>).

Bref, quand on parle d'une peur de l'infidélité, c'est proprement et exclusivement de l'infidélité *féminine* qu'il s'agit. Si conjurer celle-ci à l'aide d'une myriade de règles strictes constitue un départ nécessaire, cela ne suffit pas à l'homme, qui n'a en fin de compte aucun moyen de contrôler les agissements de son épouse. Pour se rassurer, il lui faudra être plus contraignant encore. C'est dans ce contexte que s'impose le paradigme de la mère au foyer, soit de la relégation de la femme à un rôle second.

---

<sup>212</sup> Par la fréquentation de prostituées (elles-mêmes désormais quasi sacralisées), les hommes permettent de régénérer la race humaine en la repeuplant d'enfants plus beaux : « [...] l'institution [le Parthénion] tente, en retirant la prostituée de la sphère où sévissent les jugements moraux, d'en faire une femme estimable en son sein dont elle devient une sorte de prêtresse revêtue de l'antique prestige des coutumes archaïques du *ἱερός γαμος* célébrant la fécondité en donnant "des enfants robustes, bien constitués et d'une agréable figure" [...]. En se rendant au Parthénion, l'homme goûte aux "plaisirs les plus saints" en repeuplant la société de "belles personnes" [...]. En quelque sorte, le Parthénion est un vivier de jolies filles à qui il faut assurer de meilleurs conditions afin qu'elles mettent au monde des enfants capables de régénérer la race. Ainsi l'établissement devient un lieu saint [...] » (BOSQUET (Marie-Françoise), « Du *Pornographe* aux *Gynographes* : une image utopique contrastée de la féminité », *art. cit.*, p. 100-101).

<sup>213</sup> C'est d'ailleurs ce qui le fit rencontrer Zéphire (la fille qu'il eut de Nanette Rameau – paternité dont il n'avait alors pas connaissance) : *C.H.D.*, p. 979.

<sup>214</sup> Son *Journal* en atteste, si bien que même sa liaison incestueuse avec sa fille Agnès (du même nom que sa mère), manifestement décevante, ne parviendra pas à le détourner des filles publiques (BARUCH (Daniel), *Nicolas Edme Restif de la Bretonne*, *op. cit.*, p. 212).

<sup>215</sup> BAKKALI-YEDRI (Mohammed), *Monsieur Nicolas ou le héros maudit. Essai de lecture du personnage romanesque chez Rétif de la Bretonne*, *op. cit.*, p. 80 : « Le désir finira par l'emporter sur la morale et Monsieur Nicolas parviendra à posséder sa "seconde mère" [...] encore vierge après des années de mariage. »

<sup>216</sup> C'est le cas du peuple-cheval et du peuple-âne. Voir le point 2.

<sup>217</sup> On fait référence ici à la société des Métopatagons. Voir le point 2.

#### 4.1. Contre la peur : la subordination de la femme

Afin d'« avoir la certitude d'être le père de ses enfants, l'homme doit jalousement cloîtrer son épouse, au gynécée, au harem, au foyer [...]»<sup>218</sup> ». Il est question, en d'autres termes, d'organiser son cloisonnement, de la subordonner à lui, et donc, de réduire ses activités aux seules tâches domestiques. Ces dernières comprennent, entre autres choses, tout ce qui a trait au ménage, au *care*<sup>219</sup>, et même, d'après Paola Taobet, à la maternité<sup>220</sup> – fonction dite *eutopique* par Bosquet<sup>221</sup>.

À côté de cette sphère *reproductive*, prise en charge gratuitement par la femme, l'homme, lui, se dédie à la sphère *productive*, plus prestigieuse, plus importante selon lui, car c'est celle qui permet de rapporter de l'argent, et donc, de faire survivre sa famille. C'est ce qu'on a l'habitude de désigner aujourd'hui par l'expression « division sexuelle du travail<sup>222</sup> ».

En ce qui concerne cette dernière, ni Rétif ni son épouse ne sont bons élèves : le premier est incapable, en dépit de son ardeur au travail, de subvenir aux besoins de sa femme et de ses enfants, et dès lors la seconde va être contrainte de travailler hors du domicile familial pour obtenir l'argent qui manque.

Si le Compère Nicolas, pauvre et maudit par son père, n'a pas mieux réussi que Rétif, le cadre rural dans lequel Monsieur Nicolas a grandi atteste, lui, d'une socialisation de genre conforme, en termes de division sexuelle du travail, à la norme en vigueur. À la campagne, en effet, le patriarcat est très prononcé, et le père du protagoniste, qui est « un vertueux paysan, excellent cultivateur, bon père de famille<sup>223</sup> » en remplit parfaitement les obligations

---

<sup>218</sup> GAZALÉ (Olivia). *Le Mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes*, op. cit., p. 67.

<sup>219</sup> Parmi les concepts que la perspective féministe a forgés, on retrouve notamment celui « de *care*, un verbe qui en anglais exprime le fait de se soucier de quelque chose ou de quelqu'un – *to care about* – et de prendre soin – *to care for* – et qui est traduit en français par l'idée de “souci des autres” [enfants et personnes âgées, mais aussi mari, collègues, amis, etc.]. » (LÉPINARD (Éléonore) et LIEBER (Marylène), *Les théories en études de genre*, op. cit., p. 35).

<sup>220</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>221</sup> S'appuyant sur le sens étymologique du préfixe *eu-*, qui signifie « bien », Bosquet cherche à qualifier certaines fonctions féminines – telles que la maternité – qui, sans forcément être positives (le qualificatif est dégagé de toute connotation morale), peuvent s'avérer nécessaires pour le bien d'une société (voir BOSQUET (Marie-Françoise), *Images du féminin dans les utopies françaises classiques*, Oxford, Voltaire Foundation, coll. « Studies on Voltaire and the eighteenth century », 2007, p. 150).

<sup>222</sup> À propos du terme de « division sexuelle du travail », voir par exemple LÉPINARD (Éléonore) et LIEBER (Marylène), *Les théories en études de genre*, op. cit., p. 44-46.

<sup>223</sup> *C.H.D.*, p. 15.

– en ce qu’il est aisé, notamment, et en ce qu’il n’a donc aucune difficulté à pourvoir aux besoins de sa femme et de ses (nombreux<sup>224</sup>) enfants<sup>225</sup>.

Il apparaît, par ailleurs, que c’est bien exclusivement aux filles, aux femmes, soit aux (futures) épouses et mères – si ce n’est, aussi, à Monsieur Nicolas lui-même<sup>226</sup> (quoique cela soit perçu comme étant anormal<sup>227</sup>) – que semblent être dévolues les activités se rapportant au *care*. Ainsi est-ce, par exemple, sa sœur Margot qui l’habille<sup>228</sup>, sa mère qui le soigne quand il se brûle la main<sup>229</sup>, Julie Barbier, et puis sa mère, qui s’occupent de lui quand la petite vérole le frappe<sup>230</sup>, Nanette Berthier qui, chaque matin, « chez un grand pensionnaire de Noyers<sup>231</sup> » refait le lit des garçons.

Enfin, qu’elles soient épouses ou non, les femmes semblent bien destinées à vivre leur fonction maternelle : chaque fille ou femme avec laquelle Monsieur Nicolas a un rapport sexuel tombe enceinte<sup>232</sup> ; sa mère a sept enfants<sup>233</sup>, etc.

Le cadre de vie éminemment patriarcal dans lequel a grandi Monsieur Nicolas est sans conteste celui sur lequel Pseudo-Rétif s’est appuyé pour développer les lois qu’il propose dans *Les Gynographes* et *L’Andrographe*. Dans ces textes programmatiques, il entend durcir et sceller, au moyen d’une éducation rigoureuse (entendons : via une scrupuleuse

---

<sup>224</sup> Edme Rétif, père de Monsieur Nicolas, eut selon le narrateur du *Cœur humain dévoilé* quatorze enfants : « Mon père s’est marié deux fois : la première avec Marie Dondène, dont il eut sept enfants ; la seconde, avec Barbe Ferlet de Bertrô. Il en eut également sept enfants, dont le suis le premier. » (*C.H.D.*, p. 19).

<sup>225</sup> Selon Testud, « [...] la pauvreté du lieu [Sacy, un village isolé à la campagne] et les charges de famille n’excluent pas quelques conditions favorables à l’éducation du jeune Nicolas. » (TESTUD (Pierre), *Rétif de la Bretonne et la création littéraire, op. cit.*, p. 18-19). Et en effet, le narrateur du *Cœur humain dévoilé* nous dit : « Ce n’étaient que les enfants comme moi, les jeunes Rameau, les Disson, les Piôt, les Fouard, les Dumont, les Bérault, les Dondène, les Daugis, les Roard, les Miné, les Gautier, les Champeaux, les Tilhien, etc., qui allaient en été garder les troupeaux ; les enfants des habitants plus pauvres, comme les Paulo, les Couchat, les Lemme, les Blaizot, etc., étaient employés à des travaux plus rudes et plus nécessaires. » (*C.H.D.*, p. 59).

<sup>226</sup> À plusieurs égards (beauté, soin, attirance pour le sexe féminin...), Monsieur Nicolas semble se rapprocher du sexe féminin. À ce propos, voir le chapitre 2, et en particulier le point 2.

<sup>227</sup> Voir la note 367.

<sup>228</sup> *C.H.D.*, p. 36 : « Un trait de peu d’importance, mais qui prouve une extrême sensibilité physique, c’est que ma sœur Margot, en m’habillant, s’étant avisée de me chatouiller, je m’évanouis absolument. »

<sup>229</sup> *C.H.D.*, p. 31 : « Soignez la main de votre enfant [dit le grand-père de Nicolas à la mère de ce dernier] : elle vous servira un jour ; la manière, je l’ignore. » On remarquera que cette action curative a été imposée par un père à sa fille.

<sup>230</sup> « Non, il n’est pas possible d’exprimer les attentions de Julie. Elle alla me chercher à boire et, profitant de l’absence du maître, elle courut chez son père, d’où elle m’apporta un sirop très agréable, que je crois de violette, et je bus tant qu’elle voulut par ce moyen. [...] Je fus deux jours sans avoir de la fièvre ; un nouvel accès plus fort survint le troisième. Julie redoubla d’attentions. » (*C.H.D.*, p. 95-96). Et plus loin : « Ma mère me soigna infatigablement. » (*C.H.D.*, p. 99).

<sup>231</sup> *C.H.D.*, p. 88.

<sup>232</sup> Voir le point 1, et en particulier, la note 133, qui rappelle la liste de sa progéniture lorsqu’il est âgé de vingt et un ans.

<sup>233</sup> Voir la note 224.

*socialisation des genres*), la subordination de la femme à l'homme. Ces règles, qui s'appliquent aux deux sexes, entendent conditionner ceux-ci dès leur naissance, à commencer par les vêtements qu'ils portent. Ainsi,

Les filles devant être durant toute leur vie dans une position différente de celle de l'homme, leur éducation doit aussi différer absolument ; et cette différence commencera immédiatement après la naissance des filles : *elles seront emmaillotées*, suivant l'usage ordinaire un peu corrigé ; au lieu que *les garçons ne le seront pas du tout*. Les mouvements de la fille devront être *retenus et contraints* dès le premier instant de la vie, et se ressentir de la modestie qu'on doit lui inspirer<sup>234</sup>.

Quant aux vêtements des garçons, à l'inverse, ils sont prévus pour assurer la liberté de mouvement (et, *in fine*, d'esprit) de ceux-ci :

Dès qu'un enfant mâle sera né, il sera, suivant la saison et le climat, ou *laissé absolument nu*, ou *mis dans une espèce de sac, large*, de simple toile, ou garni en-dedans, suivant le degré de chaleur qu'il sera nécessaire de lui procurer, mais de sorte que tous ses mouvements soient libres, et qu'il soit facile de l'approprier. Dans ce premier âge, le garçon ne sera *jamais contredit*, et on le laissera à la seule éducation de la nature. Ce qui ne se pratiquera point pour les filles [...]<sup>235</sup>.

Outre ces premières mesures, auxquelles les garçons devront se conformer pour *incorporer* leur rôle de sexe, leur sera aussi soumise une instruction (via des jeux d'exercice et d'adresse, des cours...), réglée d'avance, visant à ce que « Tout [garçon devenu] homme, de quelque condition qu'il soit [...] [soit] obligé de savoir lire, écrire, compter, un peu de musique [...], d'avoir des notions générales de géographie, et les principes du dessin [...]»<sup>236</sup>.

Plus traditionnellement – quoique l'expression de cette norme soit désormais clairement verbalisée –, les filles apprendront ce à quoi leur statut de « second sexe » les voue :

La première chose que l'on montrera aux filles de toutes les conditions, ce seront *les ouvrages de leur sexe ; tous les ouvrages d'aiguille* : elles n'auront pas d'autre occupation jusqu'à l'âge de douze ans accomplis [...]. À douze ans accomplis, les filles riches apprendront *la danse, la*

---

<sup>234</sup> *Gyno.*, p. 63 (nous soulignons). Mark Poster souligne que Rétif niait les répercussions physiques que pouvaient entraîner chez les filles un tel code vestimentaire (tumeurs à cause de l'étouffement, etc.) : seuls les aspects psychologiques en découlant avaient pour lui de l'importance (POSTER (Mark), « The Concepts of Sexual Identity and Life Cycle in Restif's Utopian Thought », dans *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, n° 73, 1970, p. 251-254.

<sup>235</sup> *Andro.*, p. 30-31 (nous soulignons). On remarquera la cohérence qui relie ces codes vestimentaires, qui d'ailleurs se répondent.

<sup>236</sup> *Andro.*, p. 44.

*musique et les autres choses d'agrément*, ensuite à lire, et même les langues, mais non à écrire [...] <sup>237</sup>.

Elles prendront garde, aussi, de s'abstenir de certains comportements, jugés inappropriés :

La jeune femme mettra en général *la plus grande retenue dans toutes ses actions* : elle ne s'abandonnera jamais à d'indécents éclats de rire ; tous ses propos réservés, et surtout, le jurement sera interdit même aux femmes de la dernière classe [...] l'ivresse sera punie de la mort dans les femmes [...]. Toute chanson libre sera interdite au second sexe [...] <sup>238</sup>.

L'objectif de cette éducation différenciée selon le sexe des individus est sans équivoque. Il s'agit de préparer chaque membre de chaque futur couple marié à tenir le rôle que la société patriarcale exige de lui. Ainsi, « Le mari une fois entré dans la pleine possession de son état, sera le maître absolu dans sa famille [...] <sup>239</sup> », tandis que

Les femmes obéiront en tout à leurs maris, ne prendront jamais que la seconde place, et seront sous leur puissance comme un de leurs enfants. Toute idée d'égalité sera absolument abolie ; le père ou le chef sera le souverain de la maison : de sa volonté seule [...] dépendra le mariage de ses filles et de ses garçons <sup>240</sup>.

Plus spécifiquement, dans le domicile, « Les devoirs des femmes de paysan sont fort simples : il consistent à [...] prendre *soin du linge et de tout ce qui est de l'intérieur de l'habitation* [...], à *soigner leurs enfants* en bas âge <sup>241</sup>. »

Quant à la maternité, elle est, dans *Les Gynographes*, hypertrophiée : toute l'éducation de la femme est orientée en fonction de cette finalité <sup>242</sup>. En effet, dès le « Titre troisième » des *Gynographes*, intitulé « Des femmes faites », il est précisé qu'

Il sera question, sous ce titre, des femmes dans l'état plein de mères de famille : c'est le rang où le second sexe recueille le fruit des vertus qu'ils a pratiquées dans l'âge de fille et de jeune femme : c'est alors que les enfants bien ou mal élevés, donnent de grandes satisfactions, ou de grands chagrins [...] une femme sera réputée femme faite, et recevra le titre de mère de famille,

---

<sup>237</sup> *Gyno.*, p. 66 (nous soulignons).

<sup>238</sup> *Gyno.*, p. 96 (nous soulignons).

<sup>239</sup> *Andro.*, p. 69.

<sup>240</sup> *Gyno.*, p. 92.

<sup>241</sup> *Gyno.*, p. 121 (nous soulignons).

<sup>242</sup> C'est ce que signalait déjà Marie-Françoise Bosquet dans BOSQUET (Marie-Françoise), *Images du féminin dans les utopies françaises classiques*, op. cit., p. 150-151. Cette hypertrophie de la fonction maternelle, précise encore Bosquet, distingue Rétif d'autres auteurs, tels que Foigny et Casanova qui, inquiets du « risque dystopique » que représente la femme – et en particulier l'amante – dans leurs utopies (en ce qu'elle excite les passions de l'homme et reçoit trop de mérite de sa fonction maternelle), effacent cette dernière du tableau au moyen de l'hermaphrodisme (*ibid.*, p. 1-2).

dès qu'elle aura un fils ou une fille âgés de douze ans, sans égard pour son âge à elle-même [...] <sup>243</sup>.

Tout au long du récit qu'elle déploie – alors même que Victorin, « fils d'un simple procureur fiscal <sup>244</sup> », vit encore en France –, *La Découverte australe* illustre et entérine les principes théorisés dans les « Idées singulières ». Ainsi son protagoniste imagine-t-il ce que pourrait dire de lui la fille qu'il donnerait à la « belle Christine <sup>245</sup> » (dont il « était devenu éperdument amoureux <sup>246</sup> ») s'il parvenait, grâce à des ailes, à enlever cette dernière pour l'épouser et la rendre mère :

Et ma fille lui conterait [à son grand-père maternel, *i.e.* le père de Christine] comme j'aime sa mère ; comme je cours au-devant de tout ce qui peut lui faire plaisir ; comme je la sers ; comme *je ne la laisse manquer de rien* ; comme je la nourris des meilleurs oiseaux, de bon pain blanc de la ville, et comme je chasse et travaille tous les jours pour elle ; si bien qu'elle m'aime aussi de tout son cœur <sup>247</sup>.

Et quand il réussit enfin à créer ses fameuses ailes, Victorin réalise effectivement ce rêve, cet idéal courtois, d'abord en convainquant Christine qu'elle est en sécurité dans la grotte qu'il lui a aménagée : « [...] on lui montra si bien qu'elle était en sûreté en s'enfermant, qu'elle se détermina à se mettre au lit <sup>248</sup>. » Ensuite, en gagnant la reconnaissance de son épouse, laquelle vante ses mérites de patriarche à son père : « [...] il entendit avec plaisir tout ce que lui dit Christine [à son père] du bonheur dont ce cher époux l'avait fait jouir <sup>249</sup>. » Enfin, en s'arrogeant les pouvoirs de Dédale, Victorin découvre non seulement les terres, mais aussi les cieux. Il n'est donc plus seulement le viril explorateur, mais presque un dieu :

Leur apparition [de Victorin et de ses fils, qui volent dans le ciel] causa une frayeur générale à toute la ville, Musulmans, Cophites, Juifs : les premiers crurent que Mahomet, en personne, venait les punir de leurs fréquentes révoltes ; les seconds pensèrent que c'était la fin du monde [...] <sup>250</sup>.

---

<sup>243</sup> *Gyno.*, p. 128-129.

<sup>244</sup> *D.A.*, p. 35.

<sup>245</sup> *Ibid.* Comme dit en note 144, cette expression est omniprésente dans la *D.A.*

<sup>246</sup> *Ibid.*

<sup>247</sup> *D.A.*, p. 38 (nous soulignons).

<sup>248</sup> *D.A.*, p. 59 (nous soulignons). Si Christine se sent en sûreté en s'enfermant, c'est parce que Victorin lui fait croire qu'elle a été emmenée sur le Mont-inaccessible par un « gros oiseau » (qui n'est en fait nul autre que lui-même) ; que c'est lui, Victorin, qui l'en a libérée, mais qu'il convient, pour qu'elle ne se fasse pas capturer de nouveau et emporter plus loin, qu'elle s'enferme.

<sup>249</sup> *D.A.*, p. 80.

<sup>250</sup> *D.A.*, p. 89.

Si certains des mécanismes de subordination de la femme – comme le *care* – sont déjà perceptibles, sporadiquement, dans certains peuples d’hommes-brutes<sup>251</sup>, c’est chez les Métapatagons qu’ils sont les plus complets et les plus proches de ceux avancés dans *Les Gynographes* et *L’Andrographe*<sup>252</sup>. Et pour cause : dès le début de l’entretien d’Hermantin – ce petit-fils prodige<sup>253</sup> de Victorin – avec les Métapatagons, ceux-ci donnent, en ce qui concerne les rapports entre les sexes, le ton :

*Notre manière de considérer les femmes est de les regarder comme le second sexe ; elles sont en conséquence subordonnées, non comme chez les peuples des îles voisines [...] qui les traitent en viles esclaves, et font battre les mères par les enfants ; mais seulement comme tenant le second rang. Ainsi toute femme doit respect à l’homme, quel qu’il soit. Tout homme, quel qu’il soit, doit protection et secours à la femme*<sup>254</sup>.

Et de poursuivre en rappelant la division sexuelle du travail :

*Les hommes ont tous les travaux extérieurs et rudes, les femmes tous ceux de l’intérieur des maisons ; si ce n’est les métiers de force, où il s’agit de manier les métaux, le cuivre, la platine ou la pierre, et le bois. Tous les métiers d’aiguille ne sont exercés que par des femmes, à l’exception de la cordonnerie, car nous apportons la plus grande attention à ce qu’elles ne fassent rien qui puisse nuire à leur propreté et leur communiquer quelque chose de désagréable. Les femmes sont soumises et respectueuses envers les hommes, respectées et considérées par ceux-ci comme les dépositaires de la génération suivante [...]*<sup>255</sup>.

Les activités des femmes, qui, elles aussi, sont fortement prédéterminées, sont en outre présentées comme émanant de leur volonté propre :

*Les femmes s’amuse[n]t à des danses qui contribuent à rendre leur démarche agréable ; à des jeux d’adresse qui ont le même but, de rendre leurs mouvements aisés, gracieux ; elles s’occupent encore à inventer et à essayer différentes sortes de parures ; à marier leurs voix douces et flexibles, soit aux sons mâles des hommes, soit aux instruments dont jouent ces derniers. Elles ont en outre une sorte de jeu qui leur plaît beaucoup, c’est de s’exercer entre elles à qui prendra*

---

<sup>251</sup> Lorsque, par exemple, survint chez les hommes-lions un accident, ce sont les « femmes-lionnes [qui] allèrent au secours des blessés, dont elles léchèrent les plaies. » (*D.A.*, p. 190).

<sup>252</sup> Ces mécanismes de subordination (et d’infériorisation – voir le point 4.2.) de la femme sont si complets que Charline Sacks n’hésitera pas à dire que *La Découverte australe* représente « une synthèse de toute la pensée utopique et philosophique de Restif. » (SACKS (Charline), « Le rôle de la femme dans la société utopique de Restif de la Bretonne », *art. cit.*, p. 217).

<sup>253</sup> Le passage suivant illustre bien le potentiel extraordinaire d’Hermantin : « Victorin ne négligeait aucune occasion d’étudier la nature ; en quoi son fils Alexandre le surpassait encore, car on peut dire que ce prince aurait été le plus actif et le plus ingénieux des hommes, si nous n’avions aujourd’hui le prince Hermantin, son fils ; ce jeune héros de l’Australie efface tout ce qui l’a précédé. » (*D.A.*, p. 161).

<sup>254</sup> *D.A.*, p. 229 (nous soulignons). On notera le caractère androcentrique de cette remarque (opposition du *nous* aux *femmes*).

<sup>255</sup> *D.A.*, p. 232 (nous soulignons).



*l'air le plus séduisant* ; à qui trouvera les moyens les plus efficaces de *plaire aux hommes* dans toutes les circonstances possibles. Car on leur inculque dès l'enfance qu'*elles sont faites pour l'homme*, comme l'homme l'est pour la patrie<sup>256</sup>.

Enfin, le mariage semble avoir pour unique vocation la procréation : « Tous les ans, on [les hommes] fait chez nous le choix des femmes, ce qui ne signifie pas que les femmes se marient tous les ans ; ce n'est que tous les deux ans, *parce qu'elles allaitent*<sup>257</sup>. »

Que l'homme se représente la femme comme le second sexe et qu'il assigne celle-ci à un ensemble de tâches domestiques (ménage, *care*, procréation, etc.) sont une chose. Que la femme accepte et reconnaisse cette subordination comme une évidence naturelle – ce que Pseudo-Rétif laisse entendre<sup>258</sup> – en est une autre. Pour la convaincre du bien-fondé de son exclusion du domaine public, il va falloir se justifier : si elle est subordonnée, seconde, c'est parce qu'elle est inférieure.

#### 4.2. Justifier la subordination : l'infériorité de la femme

Comment justifier l'infériorité de la femme ? À cette question, Gazalé répond : « Parce qu'elle souffre d'un handicap majeur, qui la cloue au sol et la condamne, par nature, à éprouver son corps comme un chaos impossible à maîtriser : elle *perd son sang*<sup>259</sup>. » Qu'elle ne soit capable de réguler ni ses menstruations, ni ses maternités, semble la clouer à son *immanence*, et sert de justification pour la rapprocher de l'animal<sup>260</sup>.

Cette propension féminine à l'animalité tiendrait aussi, dans l'esprit des hommes, à ce que la femme serait sujette à une sexualité sauvage<sup>261</sup>, impossible à satisfaire<sup>262</sup>, et

---

<sup>256</sup> D.A., p. 233 (nous soulignons).

<sup>257</sup> D.A., p. 227 (nous soulignons).

<sup>258</sup> Voir par exemple la citation en note 256 (les femmes « s'amuse[n]t », se livrent à « une sorte de jeu qui leur plaît beaucoup », etc.). Autre exemple : lorsque Christine, fraîchement emmenée sur le Mont-inaccessible, écrit à son père pour le rassurer, elle signe, sans détour, par « Votre tendre et *soumise* fille » (D.A., p. 64 ; nous soulignons).

<sup>259</sup> GAZALÉ (Olivia), *Le Mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes*, op. cit., p. 96 (c'est l'auteure qui souligne).

<sup>260</sup> BEAUVOIR (Simone de), *Le Deuxième Sexe – I. Les faits et les mythes*, tome 1, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 1949, p. 107-113.

<sup>261</sup> COURNOT (Jean), *Pourquoi les hommes ont peur des femmes*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001, p. 8 : « Les hommes ont peur des femmes parce qu'elles incarnent, pensent-ils, la sexualité animale, sauvage. »

<sup>262</sup> *Ibid.*, p. 10 : « La potentialité subversive de la sexualité, donc des femmes, l'idée que sexuellement les femmes sont insatiables, et que les hommes ont bien du mal à les satisfaire, toutes ces craintes sont universelles. »

insatiable<sup>263</sup>. Or, dans les idéologies moralisatrices et pseudo-humanistes, qui positionnent l'homme et l'animal,

[...] la spiritualité, l'intelligence, etc., sont évidemment attribués à l'homme [l'être humain], alors que la sexualité serait ce que l'homme [l'être humain] et l'animal ont en commun. Dans cette perspective, la *sexualité* serait, chez l'homme [l'être humain], *un reste d'animalité* qu'il faut dompter dans la mesure où elle est propice aux désordres et aux « instincts les plus bas », surtout si l'on considère, dans le même mouvement, que la femme est plus près de la nature que l'homme, ou que *sa « nature » est restée plus animale que l'homme*<sup>264</sup>.

En bref, ce qu'on considère comme une impossible autodétermination physique et psychique de la femme est ce qui la rapprocherait d'une certaine forme d'animalité, et partant, d'un manque d'esprit. D'où, entre autres, sa réduction à sa seule beauté et son exclusion des lieux de savoirs, là où l'homme, lui, au contraire, manifestement capable de se gouverner lui-même, peut se targuer de son bel esprit et prétendre à son instruction.

Il va de soi, cependant, que ces considérations qui ont pour effet de mener à une bicatégorisation hiérarchisée entre les sexes a été, et est voulue. Or, l'homme sait que, pour entériner sa domination sur la femme, pour justifier l'infériorité de celle-ci, il faut plus que cela. C'est ce qui va le mener à proposer, revisiter, ficeler, des millénaires durant, des discours (pluridisciplinaires) visant à légitimer sa supériorité : la théologie (chrétienne ou non) a voulu diaboliser la femme<sup>265</sup>, la biologie s'est évertuée à trouver, chez elle, les indices d'une fragilité accrue<sup>266</sup>, etc.

Quant à Pseudo-Rétif, il n'échappe pas à cette tendance consistant à légitimer l'infériorité féminine, tant s'en faut : il participe, et comment, à alimenter ces discours. En effet, d'une part, il entérine à sa manière les préjugés ayant trait à la sexualité féminine et à la dichotomie beauté/esprit. Par conséquent, il contribue à théoriser l'animalisation de la femme. D'autre part, il se singularise par la cosmogonie qu'il édifie pour justifier l'infériorité féminine.

---

<sup>263</sup> *Ibid.*, p. 18-19 : « C'est un fantasme fréquent chez les hommes, celui de l'orgasme infini des femmes qui les laisserait, eux les hommes, sur le rivage, alors que les femmes semblent partir pour la haute mer. »

<sup>264</sup> *Ibid.*, p. 44 (nous soulignons).

<sup>265</sup> GAZALÉ (Olivia), *Le Mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes*, op. cit., p. 70-82.

<sup>266</sup> Voir BEAUVOIR (Simone de), *Le Deuxième Sexe – I. Les faits et les mythes*, op. cit., p. 35-76.

#### 4.2.1. De l'animalisation de la femme par sa sexualité

La libido animale de la femme est particulièrement représentée dans *Le Cœur humain dévoilé*. Monsieur Nicolas en paie les frais dès sa plus tendre enfance : à quatre ans seulement, Marie Piôt, une jeune fille de Sacy, lui « chatouillait la verge et les testicules jusqu'à érection ; alors elle souriait, les yeux voilés d'un liquide vitreux, et quelquefois défaillait<sup>267</sup>. » À six ans, c'est sa sœur Margot, âgée quant à elle de treize ans, qui l'incite à *s'accoupler* – on notera la connotation animale du terme<sup>268</sup> – avec la petite Marie Louison, du même âge que lui :

Elle [Margot] nous plaça en vis-à-vis, nous qui étions dans la plus grande ignorance, en disant : « Eh bien ! *Accouplez-vous !...* » Marie-Louison obéissait *dans la mesure où elle comprenait* ; mais moi, je n'avais ni désir, ni capacité et je ne faisais que des efforts malhabiles. Enfin Margot eut honte et nous renvoya sans qu'il ne se soit rien passé en déclarant : « Sots que vous êtes ! Allez-vous-en<sup>269</sup> ! »

Plus tard, Monsieur Nicolas se fait presque violer par Nanette Rameau.

Nanette vint doucement derrière moi, me surprit, en me prenant les deux mains : « Il faut que je vous embrasse à mon aise », me dit-elle en riant. Je feignis de vouloir me débarrasser, ce qui redoubla son envie. Elle me pressa contre son sein, le plus beau que j'eusse encore vu... Vivement ému, je l'embrassai moi-même [...]. Nanette parut comme saisie d'une *fureur utérine* ; elle me serra, s'empara de tout mon être, et me fit palper tout le sien. Il paraît que cette fille était tempéramenteuse à l'excès... Elle pâlit, ses genoux fléchirent ; elle me pressait et repoussait tour à tour... Enfin, il lui prit un tel accès d'érotisme qu'elle voulut être possédée, et elle en prit les moyens ; nouvelle Sapho, elle aida la nature, la fit agir, et causa en moi un bouleversement inconnu... À ce moment, terrible ! de la première crise de la reproduction... je m'évanouis ! [...] c'est par l'effet que je saurai un jour que j'ai été père à dix ans et demi<sup>270</sup>.

---

<sup>267</sup> C.H.D., p. 23. En latin dans le texte : « *Mentulam testiculosque titiltabat, quoadusque erigerem ; tunc subridebat velatis oculis humore vitreo, et aliquoties deficiebat.* » La traduction française proposée figure dans l'apparat critique : TESTUD (Pierre), « Notes et variantes », dans C.H.D., p. 1175.

<sup>268</sup> TLFi [en ligne], entrée *Accoupler*, disponible sur <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1019439510> (page consultée le 06-08-22) : « *Emploi pronom.* [En parlant gén. d'animaux et except. de pers.] S'unir pour la reproduction ».

<sup>269</sup> C.H.D., p. 36 (nous soulignons). En latin dans le texte : « [...] *disposuit nos ignorantissime, quemquem nostrum sedentem e regione, dicendo : "Hem ! coïte !..." Maria-Ludovicella, pro sua intelligentia, obediat ; ast ego nec voluntatem, neque facultatem habebam, et nihil nisi conatus inertes efficiebam. Erubuit tandem Margaritella, et nos dimisit integros, fando : "Stulti vos, abite !"*  » La traduction française proposée figure dans l'apparat critique : TESTUD (Pierre), « Notes et variantes », dans C.H.D., p. 1184.

<sup>270</sup> C.H.D., p. 54-55 (nous soulignons).

Cette « fureur utérine » dont est prise Nanette relève bien de quelque chose d'animal, ou pour le moins de non contrôlé, voire de psychiquement défaillant, si l'on en croit l'article éponyme de l'*Encyclopédie* rappelé par Jean-Marie Goulemot :

Espèce de *délire* attribué par cette dénomination aux seules personnes du sexe qu'un appétit vénérien démesuré porte violemment à se satisfaire, à chercher *sans pudeur* les moyens de parvenir à ce but, à tenir les propos les plus obscènes, à faire *les choses les plus indécentes* pour exciter les hommes qui les approchent à éteindre l'ardeur dont elles sont dévorées, à ne parler, à n'être occupées que des idées relatives à cet objet, à n'agir que pour *se procurer le soulagement dont le besoin les presse*, jusqu'à forcer ceux qui se refusent aux désirs qu'elles témoignent ; et c'est principalement par le dernier de ces symptômes que cette sorte de délire peut être regardée comme une sorte de *fureur*, qui tient au caractère de la *manie* puisqu'elle est sans fièvre<sup>271</sup>.

Les filles, enfin, sont tant sujettes à leurs pulsions qu'elles n'hésitent pas, pour parvenir à leurs fins, à « embrasser par force le *petit Monsieur Nicolas*<sup>272</sup>... ». Et pour cause, cela leur permet d'aguicher les jeunes hommes : « J'étais le jouet des grandes filles, qui m'embrassaient pour se divertir, ou plutôt *pour exciter les grands garçons* [...]»<sup>273</sup>.

#### 4.2.2. De l'animalisation de la femme par sa beauté, ou manque d'esprit

La réduction des femmes à leur beauté est, dans l'œuvre rétivienne, omniprésente. Dans *Le Cœur humain dévoilé*, la majorité des filles sur lesquelles Monsieur Nicolas jette son dévolu sont décrites comme belles, à commencer par Nanette : « [...] Nanette fut la première femme pour moi. J'étais ébahi de cette impression nouvelle, prodigieuse ! Était-ce l'effet *de son genre de beauté*, qui ne parlait qu'aux sens, *comme celle de tant de femmes* que j'ai rencontrées depuis [...]»<sup>274</sup> ? »

C'est encore la beauté d'Edmée (sa cousine) et celle d'Esther qui étonnent sa sensibilité.

Nous approchions de l'église [...] quand je vis sortir, d'une maison à côté de nous une jeune fille, ou plutôt *une nymphe*. *Sa beauté* me frappa comme l'éclair [...] Je sentais seulement que j'aurais bien désiré avec elle la scène de Nanette, et, mieux encore, celle de Julie<sup>275</sup>.

---

<sup>271</sup> GOULEMOT (Jean-Marie), « Fureurs utérines », dans *Dix-huitième siècle*, n° 12, 1980, p. 104, cité par BERKMAN (Gisèle), *Filiation, origine, fantasme. Les voies de l'individuation dans Monsieur Nicolas ou Le Cœur humain dévoilé de Rétif de la Bretonne*, Paris, Honoré Champion, 2006, p. 268-269.

<sup>272</sup> *C.H.D.*, p. 44 (c'est l'auteur qui souligne).

<sup>273</sup> *C.H.D.*, p. 37 (nous soulignons).

<sup>274</sup> *C.H.D.*, p. 54 (nous soulignons).

<sup>275</sup> *C.H.D.*, p. 107 (nous soulignons).

dit-il à propos d'Edmée. Quant à Esther : « Mais celle qui me causa une plus vive sensation [...] fut une jeune et *jolie Noire*, femme de chambre d'une Américaine, dont l'air de douceur était le plus séduisant que j'aie vu de ma vie<sup>276</sup>. »

Cependant c'est à Courgis, avec Jeannette Rousseau, « que j'éprouvai, dit le narrateur du *Cœur humain dévoilé*, le véritable amour<sup>277</sup>. » Et de préciser peu après : « Elle était modeste, *belle*, grande ; elle avait l'air virginal, le teint peu coloré, pour donner sans doute plus d'éclat au rouge de sa pudeur et marquer davantage son innocence [...] elle était faite *comme les nymphes* [...]. La *céleste beauté* marchait quelques pas devant moi.<sup>278</sup> »

Dans *La Découverte australe*, quoiqu'elle soit ici essentiellement centrée sur « la belle Christine », la beauté féminine rencontre une sacralisation similaire à celle présentée dans *Le Cœur humain dévoilé*. Ainsi est-il précisé, dès les premières pages du récit, que « Victorin [...] était devenu éperdument amoureux de *la belle Christine*, fille de son Seigneur [que] Christine était *la beauté même*, ou du moins ce que Victorin avait encore vu *de plus beau*<sup>279</sup>. » Les mêmes termes sont mobilisés, plus loin, lorsque « Victorin, dirigeant en en-bas son parasol érecteur, fondit du haut des airs sur *la belle Christine* [...]»<sup>280</sup> » et qu'il s'empressa aussitôt de la rassurer : « “[...] vous n’y manquez de rien [sur le Mont-inaccessible], *belle Christine* [...]»<sup>281</sup> ». C'est encore « Lorsque *la belle Christine* eut écrit sa lettre pour son père, [que] Victorin la lut [...]»<sup>282</sup> », etc.

L'importance primordiale de la beauté des femmes, gage d'une éducation réussie, ou du moins facilitée, est encore soulignée dans *Les Gynographes* :

Si une mère a des filles *belles*, elle en doit être absolument flattée, la nature a fait la moitié de leur éducation [...] Si au contraire une mère de famille a *le malheur d'avoir des filles laides*, c'est une rude tâche que de les élever [...] quant aux laides fortes, elles seront le chef-d'œuvre de l'éducation, tant il sera difficile d'en tirer parti [...]»<sup>283</sup>.

Si la beauté apparaît chez les femmes comme une qualité exclusive, en ce qu'elle ne laisse pas de place à un esprit équivalent à celui des hommes, le discours rétivien est toutefois

---

<sup>276</sup> C.H.D., p. 183 (nous soulignons).

<sup>277</sup> C.H.D., p. 194.

<sup>278</sup> C.H.D., p. 195 (nous soulignons).

<sup>279</sup> D.A., p. 35.

<sup>280</sup> D.A., p. 55.

<sup>281</sup> D.A., p. 58.

<sup>282</sup> D.A., p. 64.

<sup>283</sup> *Gyno.*, p. 108-109 (nous soulignons).

émancipateur dans la mesure où il laisse au sexe féminin la possibilité de toucher à des savoirs généralement réservés au masculin. Ainsi les femmes peuvent-elles, à l'instar de « la belle Christine », apprendre de leur mari<sup>284</sup>, ou, plus généralement, de la lecture. Qu'elles soient capables de lire, en effet, ne peut être que bénéfique pour Rétif qui, concevant par ailleurs ses romans comme des traités d'éducation romancée<sup>285</sup>, se verrait susceptible d'accroître par là son lectorat<sup>286</sup>. Il est d'ailleurs à propos de préciser ici que Rétif dénonce l'illettrisme de la femme<sup>287</sup> et que *Les Gynographes* s'ouvrent sur une adresse de « L'éditeur aux femmes vertueuses<sup>288</sup> » : « Mesdames / Je ne crois pas vous pouvoir faire un présent plus digne de vous qu'un ouvrage où l'on propose de mettre en loi ce qui vous pratiquez : le bonheur du genre humain dépend de votre sexe, dans tous les sens qu'on peut donner à cette expression [...]»<sup>289</sup>.

D'un point de vue de la production intellectuelle, en revanche, la pensée rétivienne est catégorique : le sexe féminin en est incapable<sup>290</sup>, et ce, tout particulièrement en ce qui concerne l'écriture<sup>291</sup>. À ce sujet, le narrateur des *Contemporaines* s'explique : « Si les ouvrages ont du mérite, on ne veut pas croire qu'elle [la femme] les ai faits : s'ils en manquent, elle devient ridicule : qu'a-t-elle donc gagné ? Ce que je viens de dire : le ridicule<sup>292</sup>. » C'est ce genre de discours qui, de nature à fermement décourager les femmes d'écrire et de publier des livres (ce qu'elles font déjà), inciteront celles-ci à recourir à des pseudonymes masculins.

Tout au plus les femmes peuvent-elles jouer un rôle dans la sphère productive en tant que, par leur beauté, elles motivent les hommes à déployer tout le mérite – potentiellement utile à la société – qui sommeille en eux. La muse, dit Testud, « s'incarne, au gré des

---

<sup>284</sup> Victorin lui apprend par exemple, ainsi qu'à sa fille, à voler : « Dès le lendemain, il donna des leçons de vol à son épouse elle-même, et à sa fille [...] » (*D.A.*, p. 77). Pourtant, il s'agit là d'une activité plutôt perçue comme masculine puisqu'elle se réalise hors de chez soi et permet d'explorer le monde. Que, dans la suite du roman, seuls Victorin et sa descendance mâle partent découvrir les îles australes illustre cette répartition genrée des activités.

<sup>285</sup> TESTUD (Pierre), *Rétif de la Bretonne et la création littéraire*, *op. cit.*, p. 48.

<sup>286</sup> BRUIT (Guy), « Rétif de la Bretonne et les femmes », dans *La Pensée*, n° 131, février 1967, p. 122.

<sup>287</sup> RIGHESHI-CALDWELL (Cécile Isabelle), *Figures controversées : Rétif de la Bretonne (1734-1806) et la femme*, *op. cit.*, p. 128.

<sup>288</sup> *Gyno.*, p. III.

<sup>289</sup> *Ibid.*

<sup>290</sup> RIGHESHI-CALDWELL (Cécile Isabelle), *Figures controversées : Rétif de la Bretonne (1734-1806) et la femme*, *op. cit.*, p. 73.

<sup>291</sup> Selon Righeshi-Caldwell, cela s'expliquerait notamment par le fait qu'elles pourraient faire concurrence aux auteurs (*ibid.*, p. 107).

<sup>292</sup> RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), *Les Contemporaines ou Aventures des plus jolies femmes de l'âge présent*, tome 1, Paris, Les Yeux Ouverts, 1962, p. 27, cité par RIGHESHI-CALDWELL (*ibid.*).

rencontres, dans telle jeune fille ou telle jeune femme, dont *le charme, lié à la beauté physique* ou à un détail vestimentaire (la chaussure notamment), *stimule soudain le besoin d'écrire*<sup>293</sup>. » À ce propos, le cas de Jeannette Rousseau est emblématique :

Concitoyen lecteur ! cette Jeannette Rousseau, cet ange, sans le savoir, a décidé de mon sort. Ne croyez pas que j'eusse étudié, que j'eusse surmonté toutes les difficultés, parce que j'avais l'âme forte et du courage. Non, jamais je n'eus qu'une âme pusillanime ; mais j'ai senti le véritable amour ; il m'a élevé au-dessus de moi-même, et m'a fait passer pour courageux ! Je me suis appliqué ; j'ai dévoré les dégoûts, surmonté tous les obstacles, parce que Jeannette Rousseau venait de mettre dans mon sein un amour immortel ! J'ai tout fait pour mériter cette fille [...]<sup>294</sup>.

En tentant de dégager, au cours d'une conversation, ce qui, de la beauté de Christine ou du mérite de Victorin, fut à l'origine de l'œuvre fructueuse de ce dernier – entendons : la création d'une société parfaite (donc politiquement et socialement idéale) et la découverte des différents peuples d'hommes-bêtes –, les pères respectifs des deux époux l'attestent encore :

- Eh bien, procureur fiscal, disait-il au père de son gendre, vous seriez-vous douté que nous dussions voir ce que nous voyons sur nos vieux jours ? C'est pourtant *la beauté de ma fille qui a été la cause que votre fils s'est fait des ailes* pour me l'enlever, et qu'il entasse aujourd'hui merveilles sur merveilles.

- Oh, bien, oui ! répondit le procureur fiscal [...] mais si mon fils n'avait pas eu un fond de mérite et de bon esprit, jamais l'amour ne lui aurait fait trouver de si belles choses.

- Vous avez raison, mais convenez que sans Christine de...

- Je conviens de tout, mon cher Monsieur, et ce n'est pas moi qui disputerai avec vous contre le bien et l'honneur que nous a fait une bru que j'aime plus que moi-même : ainsi d'accord. Mais convenez vous-même que mon fils...

- Corbleu ! si votre fils n'avait pas eu son mérite, aurait-il aimé ma fille ? c'est par son mérite qu'il a senti tout le prix de ma Christine, et qu'il a forcé la nature pour l'obtenir ; c'est par son mérite qu'il a même honoré ma noblesse. Je n'ai pas plus envie de disputer que vous contre le mérite de ce digne gendre ; mais il fallait Christine De-B-m-t pour lui élever l'âme, au point où la sienne s'est élevée.

Le procureur fiscal laissa le dernier mot au bon seigneur, et tout finit là<sup>295</sup>.

---

<sup>293</sup> TESTUD (Pierre), *Rétif de la Bretonne et la création littéraire, op. cit.*, p. 123 (nous soulignons).

<sup>294</sup> *C.H.D.*, p. 196.

<sup>295</sup> *D.A.*, p. 145-146 (nous soulignons).

Si accorder aux femmes l'accès à la lecture peut sembler émancipateur en soi – et ça l'est, pour l'époque –, cela a surtout pour effet de la confirmer dans son rôle passif de simple réceptrice, voire de muse, face à un mâle producteur. C'est sur cette opposition fondamentale de production/réception que tient toute la cosmogonie rétivraine.

#### 4.2.3. *La cosmogonie rétivraine*

Chez Pseudo-Rétif, patriarcat (aux échelles de la famille et du pays), natures sexuées, ainsi que rapports entre hommes et femmes ne sont pas des rapports de domination présentés comme de simples idéaux infondés, au contraire. Ils reposent sur un parallèle strict avec une cosmogonie bien particulière. Celle-ci, précise Mark Poster, est semblable à la grecque, l'égyptienne, la chinoise : elle repose sur deux grandes forces, le Yin et le Yang, la femelle et le mâle. La différence est que, dans l'univers rétivrain, elles sont non seulement radicalement opposées – pas plus qu'il n'y a de masculin dans le féminin, il n'y a de féminin dans le masculin<sup>296</sup> –, mais elles sont en outre *hiérarchisées* – ce qui implique que l'une des deux forces est *supérieure* à l'autre. De quoi s'accommoder de la nécessité sociale, pour l'homme, pour Pseudo-Rétif, de rejeter un féminin jugé dérangeant et débilitant.

Le parallèle qu'il convient d'opérer entre cette cosmogonie et le fonctionnement social du monde humain est très clairement explicité dès le début du projet de réforme présenté dans *Les Gynographes* :

Tout est subordonné dans la nature [...] le soleil est le chef unique, et les planètes lui sont subordonnées : c'est la plus belle image qu'on puisse donner de la *gamarchie*, ou subordination matrimoniale : la planète et ses satellites ne sont point des planètes égales ; une seule commande et règle les mouvements des inférieurs. Si nous jetons ensuite les yeux sur les établissements humains, nous verrons que la royauté, qui a été instituée, quoi qu'on en dise, sur le modèle du gouvernement du père de famille, n'est autre chose qu'un mariage factice de la nation, avec le souverain auquel elle se soumet, non en esclave, mais en épouse légitime. C'est donc aller contre la raison, et même contre la nature, d'établir, comme on a prétendu le faire de nos jours, que les deux sexes sont égaux, et que les deux époux doivent également commander : c'est l'impossible [...]<sup>297</sup>.

On notera qu'en outre d'instituer un lien entre les lois de l'univers et celles de la société, cet extrait illustre ce qui en a motivé la nécessité : c'est parce qu'on a voulu *établir, comme on*

---

<sup>296</sup> POSTER (Mark), *The Utopian Thought of Restif de la Bretonne*, New York, New York University Press, 1971, p. 17-19.

<sup>297</sup> *Gyno.*, p. 57-58 (c'est l'auteur qui souligne).



*a prétendu le faire de nos jours, que les deux sexes sont égaux*, que ce projet de réforme a eu lieu d'être. Quant au *on* auquel réfère le narrateur, il désigne certainement la ville, et en particulier Paris – lieu, selon Pseudo-Rétif, de la dégradation des mœurs<sup>298</sup>.

Dans *La Découverte australe*, cette cosmogonie est significativement reprise, étoffée et précisée à deux moments du récit. C'est le cas, d'abord, lors d'un discours qu'adresse le plus vieux Patagon, dit le « saint vieillard », à *Ishnichtris*, une jeune Patagonne qui s'apprête à épouser le fils aîné de Victorin :

*L.V.P.* [le plus vieux Patagon] *à la femme*. Songez, ma fille, à être soumise à votre mari ; car *l'homme est l'être producteur, et la femme n'est que l'être développant ; elle ne donne que le corps, et l'homme donne l'âme et la vie...* Ainsi, *le soleil tout-puissant* vous échauffe, vous éclaire et vous réjouisse ! Que *la terre bienfaisante* vous offre des plaines agréables, des ombrages frais ; qu'elle vous fournisse des fruits savoureux, des sources limpides et des lits de fleurs pour goûter les délices ! Ainsi vous bénissent et vous aiment le soleil et la terre, comme je vous aime et vous bénis. Que le soleil échauffe de son feu divin le mari ; que la terre forme un lit de mousse à l'épouse, et qu'elle y *reçoive* doucement le premier fruit de votre mariage [...]<sup>299</sup>.

On remarquera combien ce passage rend compte d'une volonté de hiérarchisation des rapports entre l'homme et la femme : là où *il est* (existence pleine et absolue) l'être producteur, *elle n'est que* (existence restreinte et partielle) l'être développant, là où *il donne l'âme et la vie*, *elle ne donne que le corps*, là où *il est tout-puissant* (pouvoir total), *elle est bienfaisante* (soit réduite au *care*), là où *il donne le premier fruit* du mariage (sa semence, et donc l'enfant), *elle ne fait que le recevoir*.

Ces principes selon lesquels la *terre-mère*, passive, offre à ses enfants (les êtres humains) la nourriture que le *soleil-père*, actif fécondateur, lui a permis d'avoir, sont définitivement ratifiés par le discours final des Métopatagons :

[...] Quatre fois l'année, aux solstices et aux équinoxes, quatre fêtes générales rassemblent les nations, et le plus ancien des vieillards présente notre hommage, d'abord à la terre-mère, ensuite au soleil-père. Après quoi, une même formule les réunissant tous deux les supplie de porter ce pieux hommage au souverain-être. Voici les [...] formules : / 1. Ô Terre ! mère commune, fille puissante de l'auguste soleil, nous, tes enfants, sommes rassemblés pour te rendre notre filial hommage : Ô Terre sainte et sacrée, notre mère commune, nourris-nous ! / 2. Soleil auguste !

---

<sup>298</sup> Voir, à ce propos, POSTER (Mark), *The Utopian Thought of Restif de la Bretonne*, New York, New York University Press, 1971, p. 15-17.

<sup>299</sup> *D.A.*, p. 119 (sauf la didascalie, c'est nous qui soulignons). Sur le brouillage des genres littéraires dans l'œuvre de Rétif, voir TESTUD (Pierre), *Rétif de la Bretonne et la création littéraire*, *op. cit.*, p. 185-400.

père de l'intelligence, de la lumière et de la chaleur, du mouvement et de la vie, fils de Dieu, père et mari de la terre notre mère, nous les enfants de ton auguste et vénérable fille-épouse, la terre, nous sommes rassemblés pour te rendre notre filial et respectueux hommage : Ô Soleil saint et sacré, vivifie-nous<sup>300</sup> !

On remarquera encore que ce passage met en relation le soleil, le père, avec *l'intelligence* – qualité spécifiquement masculine.

Il est patent que par la batterie d'arguments qu'elle mobilise, la cosmogonie rétivraine vise non seulement à justifier l'infériorité de la femme, mais encore à légitimer la subordination qui en découle. Nous sommes, en d'autres termes, en plein dans le *genre*, tel que Bereni le définit, soit dans un « système de bicatégorisation hiérarchisé entre les sexes (hommes/femmes) et entre les valeurs et représentations qui leur sont associées (masculin/féminin<sup>301</sup>). »

Mais de tels discours, qu'ils soient établis par conviction ou par désir d'auto-conviction, ne sont pas sans présenter, par dérive de leur but premier, certains risques. C'est de là que, selon nous, proviendrait la tendance à l'inceste père-fille chez (Pseudo-)Rétif.

#### 4.3. L'inceste père-fille comme conséquence des discours normatifs

Comme on l'a signalé dans les Prolégomènes, l'étude critique de Rétif a longtemps fait l'objet d'une réduction, du moins en partie, à sa symptomatologie, c'est-à-dire à ce que nous avons décidé de circonscrire à son fétichisme du pied et sa fascination pour l'inceste<sup>302</sup>. Il est, dans l'œuvre rétivraine, deux types d'inceste, que nous devons bien nous garder d'amalgamer<sup>303</sup> : l'inceste mère-fils, d'une part, et l'inceste père-fille, d'autre part. Dans la mesure où chacun d'eux a des origines et des conséquences différentes, nous les traiterons de manière distincte : il ne sera donc question, dans la présente considération, que de celui-ci, tandis que celui-là sera traité plus loin<sup>304</sup>.

---

<sup>300</sup> D.A., p. 230.

<sup>301</sup> BERENI (Laure) et al., *Introduction aux études sur le genre*, op. cit., p. 8.

<sup>302</sup> Voir les prolégomènes, point 1.

<sup>303</sup> La fiction rétivraine donne encore des exemples d'incestes frère-sœur et cousin-cousine, notamment dans *Le Paysan pervers* (voir à ce propos BAKKALI-YEDRI (Mohammed), *Monsieur Nicolas ou le héros maudit. Essai de lecture du personnage romanesque chez Rétif de la Bretonne*, op. cit., p. 143-164). Cependant, ces types d'inceste sont très peu représentés dans notre corpus, si bien que nous en laissons l'étude à un travail ultérieur.

<sup>304</sup> Voir le chapitre 2, point 2.2.2.

Le thème de l'inceste père-fille est, chez Pseudo-Rétif, très présent. Dans *La Découverte australe*, d'abord, on le retrouve sous forme d'indices. Ainsi peut-on signaler, d'un côté, la comparaison suspecte que le narrateur établit entre Christine et sa fille, Sophie, qui « était Christine elle-même, telle qu'elle était lorsque son mari l'avait enlevée<sup>305</sup>. » Or, pour rappel, c'est la beauté de Christine, et rien que cette beauté, qui, plus tôt, avait éveillé la passion du jeune Victorin. Dans cette perspective, il semble bien que le glissement de l'amour pour l'épouse vers celui pour la fille ne tienne qu'à un fil.

De l'autre côté, le désir incestueux du père envers la fille passerait, symboliquement, par les multiples estampes dont le récit se voit agrémenté. Graver l'image d'une femme, dit Bosquet, c'est s'en faire le Pygmalion ; diriger l'incision de la plaque<sup>306</sup>, c'est s'approprier la paternité de la femme de manière érotique (et donc, incestueuse). De fait, la plaque elle-même, passive, peut être assimilée à la femme, qui reçoit « la semence » de l'homme : le dessin<sup>307</sup>.

En second lieu, il est évident que, dans *Le Cœur humain dévoilé* – qui, par son principe même d'autobiographie, retrace la vie de son protagoniste depuis son enfance –, l'occurrence incestueuse père-fille en début de récit est impossible. Étant donné qu'au terme des trois premières « Époques », Monsieur Nicolas n'est encore qu'un jeune adolescent (quoique déjà jeune père nous dit-il), il convient de regarder au-delà. C'est durant la « Cinquième époque », avec Zéphire – fille qu'il eut, sans le savoir, avec Nanette Rameau – qu'il pratiqua effectivement l'inceste pour la première fois :

Resté seul auprès de Zéphire, je sentis croître mon goût pour elle... Je lui... demandai ses faveurs, avec les expressions les plus tendres... Elle me pressai [*sic*] contre son cœur ; elle me conta tous les dégoûts qu'elle éprouvait journellement, et combien elle était ravie de s'en dédommager avec moi !... Elle se livra toute entière, et cette jouissance cent fois plus donnée qu'arrachée à la jeune vierge fut délicieuse !... Je retrouvai le bonheur enfin ! [...] J'oubliais l'univers dans les bras de Zéphire ; j'oubliais son état [de prostituée] à elle-même<sup>308</sup>.

---

<sup>305</sup> D.A., p. 75.

<sup>306</sup> Rétif est bien celui qui dirige la main de l'artiste : « En tête des *Figures du Paysan pervers* [...] n'a-t-il pas inscrit : "Rétif de la Bretonne *invenit* / Binet *delineavit* / Berthet & Leroi *incuderunt*" ? » (BOSQUET (Marie-Françoise), « Les représentations de la féminité dans les illustrations rétiviennes », *art. cit.*, p. 202).

<sup>307</sup> *Ibid.*, p. 203-204.

<sup>308</sup> C.H.D., p. 982.

Cette première relation incestueuse était cependant involontaire : ce n'est qu'après la mort prématurée de Zéphire (due, semble-t-il, à une pleurésie<sup>309</sup>) que Monsieur Nicolas apprend de Nanette qu'il était son père<sup>310</sup>. Et de clamer l'innocence de ses actes :

Ô Zéphire ! ô toi que j'adorai... que j'adore encore ! [...] Je viens de connaître nos rapports ; je viens de découvrir la source de notre tendresse mutuelle, de ton dévouement, de ton attachement ineffable. Je ne rougis de rien ; *mon cœur est innocent*. Dieu m'est témoin que si je t'eusse connue, je t'aurais chérie en père, aussi content, aussi heureux par ce nouveau sentiment, que je l'étais par l'amour<sup>311</sup> !

C'est, enfin, surtout dans sa vraie vie, que Rétif érigea l'inceste filial (avec Agnès et Marion<sup>312</sup>) non seulement en un désir profond et idéalisé, mais encore en une réalité. Il suffit, pour s'en convaincre, de suivre ce qu'en dit Daniel Baruch, biographe de l'auteur, qui en a reconstitué les termes à partir d'une fine analyse de son *Journal*. C'est, en effet, dès 1785, soit l'année même où son épouse quitte définitivement le domicile conjugal que Rétif, fort de sa proximité grandissante avec sa fille (Agnès, du même nom que sa mère) – qu'il protège activement de son mari brutal<sup>313</sup> – se rapproche d'elle intimement. La nuit, il lui touche les seins, la dorlote, l'embrasse ; le jour, il éjacule en la voyant, se masturbe (parfois dans ses chaussures) en pensant à elle, *et tutti quanti*<sup>314</sup>.

À partir du 29 avril 1788, il entretient, pendant cinq ans, des rapports sexuels suivis avec Agnès. Ce qu'il consigne à ce propos dans son *Journal* est sans équivoque : « foutu Agnès<sup>315</sup> », « Agnès foutue à plein con<sup>316</sup> », etc. Néanmoins, cette liaison filiale est plutôt triste :

---

<sup>309</sup> *C.H.D.*, p. 1046.

<sup>310</sup> *C.H.D.*, p. 1058 : « Je vous proteste devant Dieu, me dit Nanette, en levant la main vers le ciel, qu'après ce qui arriva dans l'étable aux mules, je n'ai pas vu d'homme [...] ; que je devins grosse, à mon grand étonnement ! que ne pouvant ni devant dire la vérité, je vins à Paris ; que j'y mis au monde une enfant, et que cette enfant est Zéphire. » »

<sup>311</sup> *C.H.D.*, p. 1060 (nous soulignons).

<sup>312</sup> Rétif ne jouira jamais avec Marion de l'intimité qu'il a développée avec Agnès : il se contentera, dit Baruch, de « quelques fois la toucher à son insu [par exemple pendant qu'elle dort]. » (BARUCH (Daniel), *Nicolas Edme Restif de la Bretonne*, *op. cit.*, p. 209).

<sup>313</sup> Cette protection active passe notamment par la publication d'*Ingénue Saxancour*, « Vibrant plaidoyer au service des épouses esclaves et des femmes battues, et mise au pilori des abus sexuels d'un mari joueur, ivrogne, brutal et dissipateur de l'argent du ménage. » (*ibid.*, p. 185).

<sup>314</sup> *Ibid.*, p. 187-188.

<sup>315</sup> *Ibid.*, p. 213.

<sup>316</sup> *Ibid.*

Le consentement passif, sans défense d'Agnès, la déception de Restif (il continue d'aller chez les filles) ; l'inceste a moins de charmes sur le petit lit d'Agnès qu'il n'en avait dans ses livres. Ce n'est pas l'atmosphère de bonheur partagé et de lubricité joyeuse qui parcourra l'*Anti-Justine*<sup>317</sup>.

Il semble que Pseudo-Rétif ne sera jamais tourmenté par cette propension à l'inceste. Non seulement il ne rend compte, dans ses textes, d'aucun remords, mais encore tout paraît justifier à ses yeux cette pratique : la mythologie (Zeus avait épousé sa sœur), la religion (descendance d'Adam et Ève), l'histoire (relations incestueuses chez les Pertinax – souche romaine des Rétif), la nature<sup>318</sup>, etc.

Pourtant, à l'évidence, par cette pratique, Rétif se met en porte-à-faux avec ses propres principes. En devenant l'amant de sa fille, dit Rigeschi-Caldwell, l'homme rétivien désacralise le rapport de hiérarchie de la famille en anéantissant l'image d'autorité et en mettant à la place un ordre égalitaire ; il refuse ainsi non seulement l'union matrimoniale, mais encore son rôle de patriarche<sup>319</sup>. Comment expliquer cela ?

Selon nous<sup>320</sup>, ce sont les textes dans lesquels Pseudo-Rétif expose les principes théoriques de sa cosmogonie qui, en cherchant à ratifier la subordination et l'infériorité de la femme à l'homme, ont généré un brouillage des frontières entre épouse et fille. Le passage suivant, déjà cité<sup>321</sup>, synthétise parfaitement le processus menant à cette confusion :

[...] Quatre fois l'année, aux solstices et aux équinoxes, quatre fêtes générales rassemblent les nations, et le plus ancien des vieillards présente notre hommage, d'abord à la *terre-mère*, ensuite au *soleil-père*. Après quoi, une même formule les réunissant tous deux les supplie de porter ce pieux hommage au souverain-être. Voici les [...] formules : / 1. Ô *Terre ! mère commune, fille puissante de l'auguste soleil*, nous, tes enfants, sommes rassemblés pour te rendre notre filial hommage : Ô *Terre sainte et sacrée, notre mère commune, nourris-nous !* / 2. *Soleil auguste ! père de l'intelligence, de la lumière et de la chaleur, du mouvement et de la vie, fils de Dieu, père et mari de la terre notre mère, nous les enfants de ton auguste et vénérable fille-épouse, la terre, nous sommes rassemblés pour te rendre notre filial et respectueux hommage : Ô Soleil saint et sacré, vivifie-nous*<sup>322</sup> !

---

<sup>317</sup> *Ibid.*, p. 212.

<sup>318</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>319</sup> RIGESCHI-CALDWELL (Cécile Isabelle), *Figures controversées : Rétif de la Bretonne (1734-1806) et la femme*, *op. cit.*, p. 160.

<sup>320</sup> Pierre Testud et Marie-Françoise Bosquet évoquaient déjà cette possibilité. Voir, respectivement, TESTUD (Pierre), *Rétif de la Bretonne et la création littéraire*, *op. cit.*, p. 638, et BOSQUET (Marie-Françoise), *Images du féminin dans les utopies françaises classiques*, *op. cit.*, p. 65.

<sup>321</sup> Voir la citation en note 300.

<sup>322</sup> *D.A.*, p. 230 (nous soulignons).

Ainsi, de simple mère des hommes (*terre-mère, mère commune*) et *fille du soleil*, la terre devient, d'après une formule synthétique et révélatrice, la *fille-épouse* du soleil, lequel est donc son *père et mari*.

Finalement, on peut considérer les amours incestueuses de Pseudo-Rétif (et même du « vrai » Rétif) comme les réalisations *a posteriori* de fantasmes apparus à un âge mûr, comme la conséquence du « regret d'occasions perdues, [qui] le conduit à rêver qu'il couche avec sa mère, sa belle-sœur, une de ses demi-sœurs<sup>323</sup> », et surtout, ses filles.

Cette hypothèse est chronologiquement valide, puisque Rétif se rend tôt à Paris – en 1755 la première fois<sup>324</sup> (soit avant même qu'il ne commence à écrire<sup>325</sup>) – et que c'est là que, profondément choqué par des mœurs urbaines qu'il juge dégradées<sup>326</sup> – à cause d'un patriarcat trop faible et d'une prostitution trop courante<sup>327</sup> – il va commencer à théoriser un monde idéal, forgé sur un passé devenu presque utopique : sa vie à Sacy.

\*

Globalement, Rétif est, dans la vie réelle, en marge de tous les impératifs que les représentations sociales imposent à son sexe. Incapable de faire figure d'autorité chez lui, pas plus qu'il ne l'est de pourvoir aux besoins primordiaux de sa famille, c'est son épouse qui se voit contrainte d'en endosser les rôles. D'où, entre autres, le fait qu'elle parte travailler hors du domicile conjugal pour obtenir, tant bien que mal, l'argent nécessaire à la survie de ses enfants.

Malgré les efforts d'Agnès, la pauvreté pèse tant chez les Rétif que les relations conjugales se détériorent. C'est ainsi que, à tort ou à raison, mais plus vraisemblablement pour se mettre à l'abri d'une dure réalité – il échoue en tant que père et époux –, notre auteur imagine le pire : qu'il est cocu.

Rétif n'est pas plus à même de contrôler ses pulsions sexuelles : en témoignent par exemple sa fréquentation de prostituées et ses masturbations répétées. Tout au plus se

---

<sup>323</sup> BARUCH (Daniel), *Nicolas Edme Restif de la Bretonne, op. cit.*, p. 35.

<sup>324</sup> TESTUD (Pierre), « Chronologie », dans *C.H.D.*, p. XXXIII.

<sup>325</sup> Rétif ne commencera à écrire que dans les années 1760 (TESTUD (Pierre), « Chronologie », dans *C.H.D.*, p. XXXIV-XXXV).

<sup>326</sup> POSTER (Mark), « The Concepts of Sexual Identity and Life Cycle in Restif's Utopian Thought », *art. cit.*, p. 243-245.

<sup>327</sup> BRUIT (Guy), « Restif de la Bretonne et les femmes », dans *La Pensée*, février 1967, p. 118-121.

conforme-t-il aux normes de la virilité en tant qu'il est père et en tant qu'il écrit et publie des livres. Du reste, mieux vaut, sans doute, s'évader dans le rêve, l'imaginaire, devenir Pseudo-Rétif : écrire.

Dans son œuvre littéraire, Pseudo-Rétif se scinde en deux grandes entités : il est, d'un côté, l'homme luxurieux, et jouit de tout ce à quoi la nature le pousse depuis toujours (disons Pseudo-Rétif 1). Il est, de l'autre côté, l'homme moralement censé, le patriarce idéal, le fruit de la culture (disons Pseudo-Rétif 2).

C'est dans la personne de Monsieur Nicolas que Pseudo-Rétif 1 s'incarne. Si, à l'instar de Rétif, il est mauvais patriarce, il peut ici jouir de tout ce à quoi aspire son « extrême sensibilité physique<sup>328</sup> » : les belles femmes. D'où des amours décuplées, magnifiées, consommées...

Quant à Pseudo-Rétif 2, il apparaît d'abord en tant que narrateur des « Idées singulières ». Là, il fait figure d'homme censé, de patriarce soucieux de rétablir des mœurs (celles de Sacy) qu'il juge dégradées (à Paris) – en particulier en termes de hiérarchie entre les sexes. Mais il fait plus que redresser ces mœurs : il les radicalise. Pour ce faire, il conceptualise, d'une part, toute une cosmogonie supposée entériner la subordination et l'infériorité des femmes sur le principe d'une correspondance avec la hiérarchie des astres dans l'univers. Il imagine, d'autre part, un programme éducatif très strict (soit une socialisation du genre) dont l'ambition est d'inculquer aux filles et aux garçons, dès leur plus jeune âge, leur rôle de sexe (ce qui passe notamment par l'alimentation, les vêtements, les jeux...).

Victorin s'offre comme la concrétisation romanesque de ces idéaux : parfait patriarce, il est riche, pourvoit aux besoins de sa famille, fait figure d'autorité dans son ménage (comme dans son peuple), sait maintenir son épouse « à sa place », etc.

Mais *La Découverte australe* n'est pas un programme : c'est un roman, on peut y rêver. Aussi le goût pour l'érotisme de Pseudo-Rétif 1 y pointe-t-il subrepticement. C'est le cas, entre autres, dans la conception du mariage éphémère des Métapatagons, et dans la liberté sexuelle de certains peuples d'hommes-brutes.

---

<sup>328</sup> C.H.D., p. 36.

Bref, cette forte polarité entre les différentes expressions de Pseudo-Rétif est non seulement révélatrice de son incapacité fondamentale de se conformer aux normes de genre qui s'appliquent à lui, mais encore de l'importance morale que, malgré tout, il y conférait. De là, deux options s'offrent à lui : soit laisser libre cours à ses pulsions naturelles, et assumer pleinement le fait de déroger à la norme, soit, au contraire, taire sa propension à l'érotisme, et s'idéaliser comme la parfaite expression de l'homme culturel.





## CHAPITRE DEUXIÈME

### **MONSIEUR NICOLAS AU FÉMININ**

*Devenir homme* est difficile, dit Gazalé, plus que devenir femme : si la fillette peut s'identifier aisément à son rôle de future épouse et mère, le garçon doit, lui, pour affirmer son genre, se défaire de l'harmonie originaire avec sa cette dernière, se dégager de la passivité qu'implique l'allaitement, chasser de lui la tentation du retour à l'androgynie primordiale. Il est question, en somme, de rompre avec tout ce qui a trait au maternel et, plus largement, au féminin<sup>329</sup>.

Cette construction de l'identité masculine, qui, dans certaines sociétés, est rendue très manifeste par des rites d'initiations spectaculaires<sup>330</sup>, est dans les sociétés occidentales, instituée de manière plus tempérée, passant par des logiques de ruptures et de distanciation par rapport au féminin<sup>331</sup>, voire par l'invisibilisation de ce dernier.

La distance ainsi générée doit répondre à un objectif précis : préserver la virilité de l'homme, qu'une intimité contaminante avec les femmes et le féminin pourrait altérer<sup>332</sup>. Cette purification du genre passe encore par l'impératif de l'hétérosexualité, orientation consubstantielle au patriarcat<sup>333</sup>.

Dans la perspective où, plus qu'à la famille ou à la société, c'est à l'individu que tendent à renvoyer les notions de genre et de sexualité, nous nous concentrerons davantage

---

<sup>329</sup> GAZALÉ (Olivia), *Le Mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes*, op. cit., p. 200-201.

<sup>330</sup> Gazalé et Bereni donnent des exemples de rites orientaux. Voir, respectivement, GAZALÉ (Olivia), *Le Mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes*, op. cit., p. 201-202, et BERENI (Laure) et al., *Introduction aux études sur le genre*, op. cit., p. 96.

<sup>331</sup> BERENI (Laure) et al., *Introduction aux études sur le genre*, op. cit., p. 96-97.

<sup>332</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>333</sup> Voir la citation en note 349.

ici, quoique non exclusivement, sur *Le Cœur humain dévoilé*, récit introspectif s'il en est. Dans quelle mesure Pseudo-Rétif 1, alias Monsieur Nicolas, a-t-il été sujet, enfant, à une distanciation physique par rapport aux femmes et à sa mère ? Comment a-t-il vécu et géré cette contrainte ? L'a-t-il, adulte, amenuisée, ou au contraire renforcée ? Y a-t-il du féminin en lui ? À quels niveaux ? Sous quelles formes ?

Les réponses que nous allons apporter à ces questions font, comme nous allons le voir, cohérence et système avec l'échec partiel de Pseudo-Rétif dans l'accomplissement de son rôle de père de famille : à la difficulté d'exprimer sa masculinité correspond une propension à la féminité.

### 1. Loin des yeux, près du cœur

Pour construire son identité masculine, l'homme, qu'il soit encore jeune garçon ou père de famille confirmé, doit activement rejeter les femmes et le féminin, qui constituent pour lui un contact contaminant, un risque d'atteinte à l'expression de sa virilité. D'où la nécessité, entre autres choses, de se distancier *physiquement* de la femme, c'est-à-dire de passer du temps dans des univers homosexués (entendons : composés d'un seul sexe, ici masculin<sup>334</sup>).

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, cette ségrégation sexuée rencontre, selon l'âge de l'homme (en devenir), des stratégies différentes. Le jeune nourrisson, par exemple, peut faire l'objet d'une séparation précoce avec le sein maternel ; devenu enfant ou jeune adolescent, il est susceptible d'être envoyé dans une école religieuse pour s'instruire et étudier ; jeune adulte, il se professionnalise ; homme, enfin, il exclut les femmes des lieux de pouvoir et de décision.

Mais à côté de cette distanciation physique, il est encore un autre stratagème, selon nous, auquel l'homme peut avoir recours pour préserver sa virilité. Il s'agit, tout bonnement, d'*invisibiliser l'autre*, voire d'effacer la figure féminine tout entière du tableau.

L'œuvre rétivienne rend compte, et comment, de ces différents mécanismes. Dans *Le Cœur humain dévoilé*, les membres masculins de la famille Rétif mettent tout en œuvre pour que la socialisation de genre du jeune Nicolas soit conforme à la norme. En d'autres mots, ils cherchent à l'éloigner des femmes, à commencer par sa mère. La première rupture

---

<sup>334</sup> *Ibid.*, p. 95-96.

concerne son alimentation en tant que nouveau-né. À ce propos, le narrateur de l'autobiographie nous dit, dès le début du récit : « [...] j'eus pour nourrice la femme la plus *tempéramenteuse* du canton (car *ma mère ne put m'allaiter ; mon père s'y opposa*, sans doute *par de bonnes raisons*<sup>335</sup>). » De quelles *bonnes raisons* pouvait-il s'agir, si ce n'est la volonté du père de rompre d'emblée les liens du fils avec sa mère ?

La séparation forcée du jeune Nicolas avec cette dernière est, dès 1736, définitivement actée. Il s'agit de l'année où, suite à une discussion entre son père et son cousin (Jean Rétif), son avenir est décidé : il sera prêtre, et non laboureur<sup>336</sup>. Aussi devra-t-il s'instruire parmi les frères (il ira d'abord à Bicêtre, et puis à Courgis). C'est dans ce contexte qu'il quittera le domicile parental. Sauf visites brèves et rares, il n'y retournera plus.

Les études de Monsieur Nicolas sont néanmoins arrêtées par son père et ses frères lorsque, faute de n'avoir pas pris la peine de dissimuler un poème érotique écrit de sa main, son goût prononcé pour les passions charnelles et pour les femmes qui l'environnent sont découvertes<sup>337</sup>. Il sera alors envoyé à Auxerre pour apprendre le métier d'imprimeur auprès de Monsieur Parangon : là-bas, il partagera son quotidien avec d'autres apprentis (tous des hommes).

En dépit des efforts et des décisions qui ont été prises pour écarter Monsieur Nicolas des femmes, celui-ci semble bien ne vivre que par et pour elles. « Je doute que les petits nègres, si tôt formés, puisqu'à neuf ou dix ans ils peuvent être pères, désirent les femmes plus que je ne les désirai<sup>338</sup>. », nous dit-il avant même d'avoir son premier rapport sexuel avec Nanette. Et en effet : à Bicêtre, il met enceinte des sœurs et leurs secrétaires ; à Courgis, il ne pense qu'à Jeannette Rousseau, profite d'un rêve érotique de Marguerite Pâris pour lui faire l'amour ; à Auxerre, il ne vit que pour « la céleste Colette<sup>339</sup> » (Madame Parangon), avec qui il finira par avoir quelque aventure (forcée) ; plus tard encore, il ira voir *les filles*, etc.

---

<sup>335</sup> C.H.D., p. 20 (sauf le terme *tempéramenteuse*, c'est nous qui soulignons).

<sup>336</sup> C.H.D., p. 135-136.

<sup>337</sup> C.H.D., p. 260-267.

<sup>338</sup> C.H.D., p. 46.

<sup>339</sup> C.H.D., p. 324.

Bref, si, dans sa famille, les hommes ont bien eu recours à des stratégies visant à préserver la virilité de Monsieur Nicolas, celui-ci les a toujours rejetées en bloc. En aucun cas il ne pouvait vivre sans les femmes.

À d'autres égards, *La Découverte australe* rend compte, elle aussi, du rejet des femmes, et en particulier des mères. Ainsi est-il significatif, en premier lieu, de constater qu'à aucun moment dans récit il n'est question de la mère de Victorin ou de celle de Christine<sup>340</sup>. Même lorsque cette dernière comprend qu'elle est condamnée à demeurer sur le Mont-inaccessible, ses pensées ne concernent que son père, le seigneur De-B-m-t : « Elle [Christine] avait souvent prié Victorin de tâcher de voler jusque chez son père<sup>341</sup>. » Tourments que le temps n'apaise apparemment pas, puisque « au bout de six mois, la tendre Christine ne put tenir aux inquiétudes que lui causait son père [...]»<sup>342</sup>. Plus tard, lorsque Victorin quitte le Mont-inaccessible pour s'installer, avec son peuple, sa famille et celle de Christine, sur l'île du même nom que son épouse, les mères sont, de nouveau, effacées du tableau :

Le bon seigneur ne voulut pas rester deux minutes de plus sur le Mont-inaccessible ; il pria son petit-fils aîné de le reporter chez lui pour vendre son château, ainsi que tous ses biens, et du prix faire une pacotille. [...] Victorin emmena le bon procureur fiscal son père, avec ses frères, ses sœurs, ses cousines, ses alliés, tant qu'il en eut [...]»<sup>343</sup>.

En second lieu, les femmes semblent être exclues – du moins en termes de droit à la parole – des discussions importantes. Différents exemples en témoignent : lorsque Victorin s'imagine partir à la découverte des terres australes, c'est au père de Christine (avec lequel il est fraîchement réconcilié) qu'il se confie. Quand, par ailleurs, les hommes Patagons doivent décider si oui ou non ils autorisent le mariage de l'une des leurs avec le fils de Victorin, considéré par sa nature humaine comme inférieur, les femmes n'ont pas le droit à la parole. Enfin, tandis que Hermantin s'entretient avec les Métopatagons au sujet de leurs mœurs, il ne s'adresse qu'à des hommes.

On peut encore noter, en troisième lieu, que la distanciation physique est bien de mise lors, par exemple, de fêtes. Il en va de la sorte pour les mariages, dont celui du fils aîné de

---

<sup>340</sup> La prudence commande ici de rappeler que le fait que nous ne trouvons pas de trace de leur mère dans la *D.A.* est peut-être dû à notre choix d'édition, qui opère des coupes dans le texte original. À ce propos, nous renvoyons aux prolegomènes, point 4.1. (et en particulier à la note 83).

<sup>341</sup> *D.A.*, p. 60.

<sup>342</sup> *Ibid.*

<sup>343</sup> *D.A.*, p. 97.

Victorin avec « la belle *Ishmichtris*<sup>344</sup> » fournit un exemple : « Tout le monde patagon était assemblé devant la porte, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre ; le père *d'Ishmichtris* seul avait été curieux de rester où l'on parait sa fille<sup>345</sup>. »

Au total, il apparaît que, dans les deux ouvrages considérés, il y a bien des stratégies qui sont mises en place pour préserver la virilité de l'homme. Dans *Le Cœur humain dévoilé*, ce sont les membres masculins de la famille Rétif qui, en essayant de créer une distance physique entre Monsieur Nicolas et les femmes, prennent en charge ces stratégies.

Quant à *La Découverte australe*, elle entérine la distance physique entre les sexes, exclut les femmes des conversations et discours sérieux, et tend à effacer (partiellement), par sa narration même, les femmes, et en particulier les mères.

À côté de ces ambitions ségrégatives, Monsieur Nicolas, dont les « idées, dès qu'il était seul, la nuit, le jour, n'avait d'autre objet que ce sexe [celui des femmes]<sup>346</sup> » résiste. Trop attiré par les femmes, il les fréquente, si bien que celles-ci le contaminent, et renforcent par là ce qui est peut-être déjà présent en lui depuis toujours, irréductiblement : le féminin.

## 2. Du goût pour le féminin

On l'a vu : Pseudo-Rétif est, dans son œuvre, incommensurablement coercitif vis-à-vis des hommes et des femmes<sup>347</sup>. C'est particulièrement le cas dans ses « Idées singulières » où il entend, moyennant l'application d'un programme rigide et exhaustif, éduquer les agents sexués (de la fille à la mère, et du garçon au père) au rôle de sexe – radicalisé par ses soins – qu'ils sont supposés tenir dans la famille et dans la société.

On a mis aussi en évidence le fait que, à côté d'un Victorin qui assume parfaitement la fonction de patriarche que *L'Andrographe* théorise, Monsieur Nicolas, lui, peine à se rattacher à cette norme. Trop occupé qu'il est à rechercher le contact des femmes, il n'est capable de contrôler ni sa sexualité débordante (là où il est censé *sublimier*), ni ses fantasmes sexuels, de sorte qu'il se place lui-même en porte-à-faux avec l'idéal (qu'il formalise pourtant) selon lequel, dans l'union conjugale, époux et épouse sont censés être fidèles l'un

---

<sup>344</sup> D.A., p. 112.

<sup>345</sup> *Ibid.*

<sup>346</sup> C.H.D., p. 45.

<sup>347</sup> Voir le chapitre 1.

à l'autre. Ainsi, non content de salir son mariage par la fréquentation de prostituées, il provoque encore le cocuage d'autres hommes en ayant des relations avec leur femme.

C'est cette polarité qui nous a amenés à faire le départ entre Pseudo-Rétif 1 et Pseudo-Rétif 2<sup>348</sup>. Que le premier, alias Monsieur Nicolas, assume difficilement, malgré ses efforts (formalisation stricte des rôles de sexe, etc.), sa fonction de patriarche, rend légitime la question de savoir s'il est possible que sommeille en lui un genre féminin faisant front à l'affirmation d'une virilité pourtant voulue.

Par ailleurs, si l'on suit les idées de Judith Butler, « patriarcat et hétérosexisme [*i.e.* la norme imposant l'hétérosexualité comme seule sexualité acceptable] sont consubstantiels<sup>349</sup>. » Dans cette perspective, il peut être opportun de nous demander si, derrière l'homophobie dont il se revendique, Pseudo-Rétif 1 dissimule quelque tendance homosexuelle. Si on peut l'établir, où et comment cette tendance se manifeste-t-elle ? De quelle manière lutte-t-il contre elle ?

### 2.1. Être comme une femme

Alors que son sexe biologique lui commande d'affirmer sa masculinité, de se montrer viril, de rejeter activement les femmes et le féminin, tout, dans l'œuvre et dans l'être de Pseudo-Rétif 1 tend à indiquer le contraire : indubitablement, Monsieur Nicolas échoue à répondre à sa vocation de patriarche. Le passage suivant, que le narrateur du *Cœur humain dévoilé* rattache à l'enfance de son protagoniste, fournit un début d'explication à ce problème.

Je me rappelle qu'alors *ma confiance dans les femmes et dans les filles étaient [sic] absolue* ; je les regardais comme les seuls êtres bons, compatissants, incapables de me tromper, de me persifler, l'ironie étant une figure de rhétorique avec laquelle on était toujours sûr de me mettre en fureur ; en un mot, je considérais les femmes comme d'excellentes créatures, infiniment éloignées de me faire du mal, et prêtes à me faire tout le bien qui pouvait dépendre d'elles. *J'avais des hommes une idée diamétralement opposée*, mon père seul excepté : je les regardais comme des êtres durs, sévères, moqueurs, méchants ; ils m'effrayaient ; je les craignais, je les fuyais presque avec la même horreur que j'avais pour le chien<sup>350</sup>.

---

<sup>348</sup> Voir la conclusion du chapitre 1.

<sup>349</sup> LÉPINARD (Éléonore) et LIEBER (Marylène), *Les théories en études de genre*, op. cit., p. 87.

<sup>350</sup> C.H.D., p. 27-28 (nous soulignons).

Ainsi se voit posé, dès le début du récit, un net antagonisme : à la confiance absolue octroyée aux femmes correspond une totale appréhension des hommes.

Cependant, cette opposition radicale semble *a priori* être moins fonction de ce que *sont* chacun de ces groupes sexués que de ce qu'ils *font*. C'est, en d'autres mots, sur le danger relatif qu'ils représentent pour Monsieur Nicolas (qui subit passivement leurs actes<sup>351</sup>) que ce dernier fonde son jugement : les premières sont *infiniment éloignées de lui faire du mal*, les seconds sont *moqueurs* et *méchants*.

Un premier indice rendant compte de son rejet de l'essence masculine en tant que telle nous est fourni par son horreur du chien – plusieurs fois rappelée dans son autobiographie<sup>352</sup> –, qu'il fait d'ailleurs correspondre à la crainte que lui inspire les hommes. En effet, « l'analyse psychanalytique freudienne constate que souvent chez les garçons l'angoisse [inconsciente] inspirée par le père est déplacée sur l'animal [...]»<sup>353</sup>. Or, que représente pour Monsieur Nicolas son père, si ce n'est le modèle du genre qu'il est censé imiter ?

À ce rejet du masculin, semble se conjuguer un désir du féminin, plus attrayant, semble-t-il, aux yeux du narrateur du *Cœur humain dévoilé*. Et pour cause : à bien des égards, son récit atteste de la volonté d'un retour à l'androgynie primordiale – celle de son enfance. Les descriptions physiques qu'il donne de lui sont, à ce propos, significatives. « *Ma figure délicate, efféminée*, plaisait infiniment dans un pays où le sang est si grossier<sup>354</sup> », dit-il avant de dresser un portrait de lui plus précis :

J'étais beau : mes cheveux, alors châtain doré, se bouclaient et me donnaient *l'air de ces anges*, enfants de la riante imagination des peintres d'Italie. *Ma figure délicate* était ennoblie par un nez aquilin, par la beauté de mes yeux, par la fraîcheur de mes lèvres, qui m'ont valu tant de bonnes fortunes ! J'étais pâle et d'une blancheur de lis, *mince, fluet*, dans un pays où la taille est épaisse [...]»<sup>355</sup>.

Plus que de neutraliser son sexe en prétendant avoir *l'air de ces anges* – êtres asexués –, c'est bien son rapprochement avec le féminin qu'il semble ici glorifier : il avait la figure

---

<sup>351</sup> Sur la passivité, voir le point 2.2.

<sup>352</sup> Voir par exemple *C.H.D.*, p. 26.

<sup>353</sup> RIGHESHI-CALDWELL (Cécile Isabelle), *Figures controversées: Rétif de la Bretonne (1734-1806) et la femme*, *op. cit.*, p. 178.

<sup>354</sup> *C.H.D.*, p. 23 (nous soulignons).

<sup>355</sup> *C.H.D.*, p. 44.



*délicate et efféminée*, il était *mince* et *fluet* (donc plutôt fragile, au lieu de fort et robuste comme le veut l'idéal viril), etc.

L'importance qu'avait pour lui sa beauté rendit d'autant plus traumatisants les effets dévastateurs générés par la petite vérole :

Guéri de ma petite vérole, je fus aussi laid de visage que j'avais été beau. Mes traits étaient grossis et absolument changés ; mes cheveux, châtain doré et bouclés, étaient tombés ; ils revinrent noirs et droits. La première fois que je me vis dans un miroir, ce fut avec une sorte d'horreur. De ce moment, je devins plus honteux, plus sauvage ; je n'avais plus rien qui me rassurât<sup>356</sup>.

Mais si Monsieur Nicolas ressent de la honte et de l'horreur quand il constate que son physique le rapproche désormais des hommes – « [...] de blond comme ma mère, j'étais devenu brun comme mon père [...]»<sup>357</sup> –, il n'en conserve pas moins une attitude proprement féminine, sans doute présente en lui depuis toujours. En effet, il est sujet, comme sa mère avant lui, à des frayeurs nocturnes<sup>358</sup>, il est timide<sup>359</sup>, se sent faible<sup>360</sup>, prend l'air modeste et contrit des petites filles<sup>361</sup>, baisse les yeux quand on le complimente – si bien qu'on feint de le confondre avec une fille : « C'est une fille modeste que votre fils ; êtes-vous sûr de son sexe<sup>362</sup> ? »

Le protagoniste semble encore se complaire dans des activités jugées féminines<sup>363</sup> : il aime le chant, et en fait pour ses amis<sup>364</sup>, a du goût pour la danse, si bien qu'il se produit publiquement<sup>365</sup> ; surtout, il est casanier et aime soigner les animaux. Et de préciser à ce sujet : « [...] on avait remarqué en moi une extrême répugnance à quitter ma patrie, attaché comme je l'étais à mon bélier, que j'avais élevé, aux abeilles, que je soignais, etc.»<sup>366</sup> Or, un « vrai » homme est censé aimer à s'aventurer hors de chez lui, à explorer le monde qui l'entoure.

---

<sup>356</sup> *C.H.D.*, p. 99.

<sup>357</sup> *C.H.D.*, p. 151.

<sup>358</sup> Voir *C.H.D.*, p. 26-27.

<sup>359</sup> Voir par exemple *C.H.D.*, p. 288 (les aveux de sa timidité sont formulés à de multiples reprises).

<sup>360</sup> Voir *C.H.D.*, p. 37.

<sup>361</sup> Voir *C.H.D.*, p. 41.

<sup>362</sup> *C.H.D.*, p. 47.

<sup>363</sup> Voir les prolégomènes, point 5.1.

<sup>364</sup> *C.H.D.*, p. 71.

<sup>365</sup> *C.H.D.*, p. 646-647.

<sup>366</sup> *C.H.D.*, p. 50.

Quant à sa passion pour les activités ayant trait au *care*, elle est vivement réprimée par son père ; aussi, quand il parvient, aidant par là sa mère, à élever des oies et des canards, la réaction paternelle est-elle sans équivoque :

Mon père, à qui elle [la mère de Monsieur Nicolas] en parlait devant moi [de sa réussite dans l'élevage des animaux], lui dit qu'il augurait mal de cette grande aptitude aux petites choses ; il assura qu'il fallait m'en dégoûter, en engageant mes sœurs aînées à se moquer de moi, par l'insultant sobriquet de *metteur-de-poules-couver*. J'entendais ce discours sur mon pommier, et je rougis douloureusement<sup>367</sup>.

Que les soins que Monsieur Nicolas prodigue aux animaux soient si mal perçus, qu'ils soient suivis de l'incitation à la moquerie par la féminisation du coupable (mettre les poules à couver était une activité spécifiquement féminine dit Testud<sup>368</sup>) rend compte non seulement des représentations de genre en vigueur à l'époque, mais encore du caractère extrêmement contraignant de celles-ci. Le héros souffre de cette pression sociale, et son inquiétude est perceptible lorsque, peu après, venant de mettre un essaim dans sa ruche, il demande à sa mère : « "C'est un ouvrage d'homme, n'est-ce pas maman ? – Oui, mon fils", me répondit-elle *en souriant* [...]»<sup>369</sup>.

C'est encore par son « extrême sensibilité physique<sup>370</sup> » et par sa sexualité précoce que Monsieur Nicolas se rapproche du féminin. Rappelons ce passage : « Je doute, nous dit-il, que les petits nègres, si tôt formés, puisqu'à neuf ou dix ans ils peuvent être pères, désirent les femmes plus tôt que je ne les désirai<sup>371</sup>. » Cette attirance pour les femmes va le conduire à avoir tôt, et en grand nombre des relations sexuelles avec elles, qu'il imposera généralement par la force. Or, selon nous, cette manière de parvenir à ses fins peut résulter du complexe identitaire (propre au masculin) dont il souffre.

En effet, paradoxalement, on pourrait dire que, *dans la mesure où il correspond à un incontrôlable besoin de coït immédiat*, le viol (ou ce qu'on a l'habitude de désigner anachroniquement comme tel<sup>372</sup>) est, dans ce qui le motive, davantage à lier aux représentations du féminin. En effet,

---

<sup>367</sup> C.H.D., p. 87 (c'est l'auteur qui souligne).

<sup>368</sup> TESTUD (Pierre), « Notes et variantes », dans C.H.D., p. 1211.

<sup>369</sup> C.H.D., p. 87 (nous soulignons).

<sup>370</sup> C.H.D., p. 36.

<sup>371</sup> C.H.D., p. 46.

<sup>372</sup> Sur la notion de *viol*, voir la note 135.

Un homme [sa représentation] est, avant tout, un individu qui se distingue clairement de l'espèce inférieure des femmes par ses facultés d'autocontrôle : tandis que les femmes [leur représentation] sont soumises à leur corps et à leurs émotions, l'homme, lui, en a la parfaite maîtrise<sup>373</sup>.

Quant aux moyens combattifs mobilisés pour y parvenir, ils sont, eux, clairement associés à ce que l'on considère comme étant masculin.

L'épisode qui retrace le « bel usage, à Sacy, d'embrasser par force le *petit Monsieur Nicolas*<sup>374</sup> ... » vient encore renforcer cette thèse. En effet, d'un côté, il affirme qu'être « le jouet des grandes filles, qui [l']embrassaient pour se divertir, ou plutôt pour exciter les grands garçons<sup>375</sup> » l'effrayait au point de les fuir, et d'envier – malgré toute l'importance qu'il attachait à sa beauté – « l'imposante laideur<sup>376</sup> » de M. Comtois (qui serait propre, pensait-il, à éloigner de lui ses bourrelles).

D'un autre côté, il nous fait part d'une réflexion que cette situation lui inspire : « Mais ce qui doit étonner, c'est que je me figurais que j'aurais du plaisir à embrasser une fille malgré elle, à lui inspirer de la timidité, à l'obliger à fuir, et à la poursuivre : je sentais que c'était là mon rôle et je brûlais de le remplir<sup>377</sup>. » Or, que révèle cette remarque, si ce n'est la volonté d'un renversement des rôles alors en vigueur ? que donne à voir son ambition d'*embrasser une fille malgré elle*, de *lui inspirer de la timidité*, etc., si ce n'est son désir, plus que de la subordonner à sa personne, de s'arroger de son rôle à elle ? d'*agir comme elle* ? d'*être*, en somme, *comme une femme* ? Dans cette perspective, il semble bien que les amours forcées de Monsieur Nicolas s'assimilent à des manières d'exprimer sa part proprement féminine.

Par ailleurs, s'il arrive au protagoniste de regretter, pour des raisons d'ordre moral, l'acte sexuel en lui-même, à aucun moment dans le récit il ne paraît se repentir des moyens qu'il a mis en place pour le provoquer (soit la contrainte). Sans doute faut-il voir dans cette apparente candeur une tendance du héros à imaginer donner à ses victimes une satisfaction que, plus tôt, alors qu'il se faisait embrasser par les filles, il ressentait : « Ma résistance

---

<sup>373</sup> GAZALÉ (Olivia), *Le Mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes*, op. cit., p. 203.

<sup>374</sup> *C.H.D.*, p. 44.

<sup>375</sup> *C.H.D.*, p. 37.

<sup>376</sup> *C.H.D.*, p. 45.

<sup>377</sup> *C.H.D.*, p. 44-45.

multipliait et rendait plus vives leurs attaques. Je *souffrais tout à la fois, et j'avais du plaisir*<sup>378</sup>... »

Mais pourquoi vouloir renverser les rôles s'il trouvait du plaisir dans la souffrance ? L'explication tient selon nous au fait que, dans son fantasme, Pseudo-Rétif se dédouble, jouissant par là non seulement de son comportement féminin, mais en outre du plaisir qu'il procure à ses victimes. Encore reste-t-il à vérifier que l'homosexualité latente qu'une telle interprétation suppose se rencontre effectivement dans son œuvre.

## 2.2. Passivité et sexualité dans Le Cœur humain dévoilé

On a montré que la passivité était un trait généralement associé au féminin<sup>379</sup>. Dans les « Idées singulières » et dans *La Découverte australe*, Pseudo-Rétif en a d'ailleurs lui-même clarifié la norme en établissant un rapprochement entre le monde humain (sexué) et une cosmogonie de son invention. Cette dernière repose sur deux forces, exclusives l'une de l'autre : la mâle et la femelle ; la première étant le principe actif et fécondant, la seconde, le principe passif et fécondé.

Pourtant, globalement, Pseudo-Rétif 1 semble bien sentir une propension pour la passivité, à commencer en termes de sexualité. En effet, s'il prétend haïr l'homosexualité<sup>380</sup> (entendons par ce terme : l'*acte* de sodomie entre hommes) – ou, pour le dire avec ses mots, le « vice philandrique<sup>381</sup> » –, sa condamnation semble bien relever de la dénégation, dit Testud, dans la mesure où elle est significativement présente dans son œuvre<sup>382</sup>.

### 2.2.1. Bicêtre et le « vice philandrique »

C'est, dans *Le Cœur humain dévoilé*, à Bicêtre que le risque de succomber à l'homosexualité prend le plus d'ampleur. Effectivement, à peine arrive-t-il dans sa nouvelle maison que frère Augustin – c'est à ce nom que Monsieur Nicolas répond dans l'école

---

<sup>378</sup> C.H.D., p. 44 (nous soulignons).

<sup>379</sup> Voir le chapitre 1, point 4.2.3.

<sup>380</sup> Au XVIII<sup>e</sup> siècle, ni le terme d'*homosexualité*, ni ce qu'il désigne aujourd'hui – soit, selon Gazalé, une orientation sexuelle choisie, assumée, exclusive, intime et définitive (voir GAZALÉ (Olivia), *Le Mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes*, op. cit., p. 212) – n'existait. Le seul clivage existant, dans l'acte sexuel, était celui de dominant/dominé, actif/passif. En d'autres mots, il ne s'agissait pas d'*être* quelque chose, mais de *faire* quelque chose (voir à ce propos PORTER (Charles A.), « Restif de la Bretonne et le premier personnage homosexuel de la littérature française », dans *Sexualité, mariage et famille au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Laval, Presses de l'Université Laval, 1998, p. 4.

<sup>381</sup> C.H.D., p. 159.

<sup>382</sup> TESTUD (Pierre), « Notes et variantes », dans C.H.D., p. 1241.

religieuse<sup>383</sup> – se rapproche intimement de deux acolytes – lesquels sont parés de qualités féminines :

[Nicolas] Fayel surtout me montra, dans les commencements, une *douceur*, une *aménité* qui gagnèrent absolument mon cœur. Quant à Jean-Baptiste [Poquet], il paraissait ressembler d’abord un peu aux *coquettes*, dont il avait la recherche, *l’élégance et les charmes*, mais il n’était ni capricieux, ni léger<sup>384</sup>.

Il n’est pas innocent que Fayel soit présenté comme un être capable de *douceur* et d’*aménité*, et que Poquet le soit comme ressemblant aux *coquettes* (apparemment en mieux, puisqu’il n’a pas leurs défauts). Au contraire, cela prépare la suite du récit :

Lié d’une étroite amitié avec ce jeune camarade [Fayel], je ne fus pas plus heureux qu’autrefois, mais pour des causes opposées : mes deux premiers amis [M’lo Bérault et Étienne Dumont], grossiers, paysans [à Sacy], manquaient de sensibilité ; celui-ci fut au contraire susceptible, capricieux, jaloux : c’est ce qui, depuis, m’a rendu si sensible aux peines des femmes ; nouveau Tirésias, en un sens, j’ai fait le rôle d’amante contrainte, gênée dans ses paroles et jusque dans ses regards. Fayel, une fois préféré, me querellait, me tourmentait, dès que j’avais parlé, ou seulement répondu au joli frère Jean-Baptiste, dont le visage efféminé, les couleurs vives et rosées annonçaient plutôt une fille déguisée qu’un véritable garçon<sup>385</sup>.

De cet extrait, deux éléments au moins sont à souligner. D’une part, la féminisation des deux camarades de frère Augustin se trouve accentuée. Le premier, Fayel, se rapproche des femmes par son comportement (il est *susceptible, capricieux, jaloux*) ; le second, lui, par son physique, qui le fait ressembler à une *fille déguisée* (à l’instar de Monsieur Nicolas avant qu’il ne contracte la petite vérole). C’est dire qu’ils sont susceptibles de se livrer à la pratique homosexuelle, comme tel passage des « Rêveries », qui raconte le même épisode, semble encore le confirmer :

Nous partîmes pour Bicêtre. Ce fut là que j’eus trois ou quatre aventures, et que je vis une corruption, à moi jusqu’alors inconnue. Deux jolis camarades, le jeune Poquelin et le jeune Fayel, étaient les maîtresses de nos maîtres. Sous prétexte de les fouetter, ils les caressaient des heures entières le matin. [...] Ces deux enfants me prirent en amitié ; ils me caressaient comme

---

<sup>383</sup> C.H.D., p. 152.

<sup>384</sup> C.H.D., p. 154 (nous soulignons).

<sup>385</sup> C.H.D., p. 155.

on les caressait [...]. Ainsi, l'on voit que je n'ai pas tout dit dans mon histoire. Je n'ai jamais pédérasté, tandis que des saints l'ont fait<sup>386</sup>.

À l'évidence, du côté de ses camarades, le risque de succomber à l'homosexualité est donc bien présent.

Mais frère Augustin semble lui-même concerné par cette tentation, ou du moins a-t-il trouvé quelque complaisance dans son *rôle d'amante contrainte, gênée dans ses paroles et jusque dans ses regards*. En effet, s'il se prétend d'abord malheureux de cette situation, il ne s'en compare pas moins, peu après, à Tirésias – personnage légendaire qui, pour avoir vécu dans le corps d'une femme durant sept ans, sait que celle-ci ressent neuf fois plus de *plaisir* dans l'amour que l'homme<sup>387</sup>. Or, un tel rapprochement sous-entend qu'il a éprouvé du plaisir à avoir été l'objet désiré, puisque c'est dans le contexte du triangle amoureux avec les frères Fayel et Poquet qu'il l'établit.

### 2.2.2. Monsieur Nicolas selon la psychanalyse

Une lecture psychanalytique du héros rétivien vient encore renforcer l'idée selon laquelle Pseudo-Rétif présente les signes d'une homosexualité latente : celle-ci serait due, selon Bakkali-Yedri<sup>388</sup>, à un complexe de castration, à la fois craint et désiré, lui-même généré par un complexe d'Œdipe non surmonté<sup>389</sup>. Ce dernier, qui procéderait des stratégies dont on a parlé plus tôt<sup>390</sup> (soit celles mises en place durant l'enfance du protagoniste pour le séparer de sa mère) se concrétiserait à deux niveaux. D'un côté, le héros aspirerait inconsciemment à l'usurpation de l'identité paternelle (pour jouir de ses avantages conjugaux), voire au parricide<sup>391</sup>. D'un autre côté, il éprouverait une attirance de nature incestueuse envers sa mère<sup>392</sup>.

---

<sup>386</sup> RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), *Les Posthumes. Lettres reçues après la mort du mari, par sa femme qui le croit à Florence, par feu Cazotte* (1802), tome 4, Genève, Slatkine Reprints, 1987-1988, p. 320-321, cité par TESTUD (Pierre), « Notes et variantes », dans *C.H.D.*, p. 1242.

<sup>387</sup> Sur la légende de Tirésias, voir TESTUD (Pierre), « Notes et variantes », dans *C.H.D.*, p. 1236.

<sup>388</sup> Dans *Monsieur Nicolas ou le héros maudit. Essai de lecture du héros rétivien*, Bakkali entreprend une lecture psychanalytique du personnage de papier qu'est le héros rétivien. Celui-ci est assimilable à celui que nous avons décidé d'appeler Pseudo-Rétif.

<sup>389</sup> BAKKALI-YEDRI (Mohammed), *Monsieur Nicolas ou le héros maudit. Essai de lecture du héros rétivien*, *op. cit.*, p. 125.

<sup>390</sup> Voir le point 1.

<sup>391</sup> BAKKALI-YEDRI (Mohammed), *Monsieur Nicolas ou le héros maudit. Essai de lecture du héros rétivien*, *op. cit.*, p. 55-56. Le désir inconscient de parricide semble surtout présent dans *Le Paysan pervers*.

<sup>392</sup> *Ibid.*, p. 53.

En dépit du fait qu'à bien des égards Pseudo-Rétif se différencie de son père<sup>393</sup>, la volonté de ressemblance avec ce dernier est patente. Les deux hommes se rejoignent par exemple dans l'énergie qu'ils mettent dans leur profession respective, ainsi que dans leurs nombreuses paternités. Ainsi, là où celui-ci « était ardent au travail<sup>394</sup> » et père d'une famille nombreuses (il avait quatorze enfants<sup>395</sup>), celui-là est tout autant acharné dans son métier (sa production littéraire énorme<sup>396</sup>, qui constitue déjà une sorte de paternité en soi, en témoigne) et donne l'impression qu'il est père d'autant d'enfants qu'il n'a eu de rapports sexuels.

Il est encore comparé à son père, dit-il, par Ursule Simon, en tant qu'il présente des qualités similaires à celui-ci : « Vous êtes comme ma mère dit quelquefois qu'était votre père à votre âge, clairvoyant, franc, bon [...]»<sup>397</sup>.

Par ailleurs, ce désir de s'aligner sur le modèle paternel est formellement explicité dans tel passage du *Cœur humain dévoilé*, dans lequel Monsieur Nicolas, après avoir été écarté de ses études à cause de son goût trop prononcé pour les femmes, fraîchement découvert et condamné, décide de se remettre sur un chemin plus conforme à la norme :

J'étais bien décidé à me faire laboureur [c'est le métier de son père] ; je ne regrettais plus ni mes livres ni mes études ; je n'en voulais plus à mes frères ; j'envisageais avec transport une vie patriarcale *comme celle de mon père* ; je faisais déjà les arrangements pour régler ma maison [...]»<sup>398</sup>.

Que le protagoniste n'ait pas réalisé le dessein qu'il rapporte ici n'est pas de son fait : c'est son père qui, plus tard, décidera que, plutôt que de travailler dans les champs, son fils irait apprendre le métier d'imprimeur chez Monsieur Parangon<sup>399</sup>.

Quant à l'attirance de nature incestueuse que Monsieur Nicolas éprouve envers sa mère, elle est, elle aussi, indubitable. Qu'il prouve, suite à une discussion mal interprétée avec son grand-père, quel amour il ressent pour elle en mettant sa main au feu constitue déjà un début de piste :

« Nicolas, ton père t'aime : l'aimes-tu ? – Oh oui, grand-papa ! – S'il était en danger, et qu'il fallut, pour le sauver, supposons, mettre la main au feu... l'y mettrais-tu ?... là, s'il le fallait ?... »

---

<sup>393</sup> Voir le chapitre 1.

<sup>394</sup> *C.H.D.*, p. 20.

<sup>395</sup> Voir note 224.

<sup>396</sup> Voir les prolégomènes. La production littéraire du « vrai » Rétif est assez proche de celle de Pseudo-Rétif.

<sup>397</sup> *C.H.D.*, p. 110.

<sup>398</sup> *C.H.D.*, p. 282 (nous soulignons).

<sup>399</sup> *C.H.D.*, p. 291.

– Oui ! grand-papa. – Et pour moi ? – Pour vous ? les deux ! les deux ! – Nous allons voir si tu dis vrai, car ta maman a grand besoin de ton petit secours ! Si tu aimes ta mère, il faut le prouver. » Je ne répondis rien ; mais combinant tout ce qui venait de m’être dit, je m’avançai du côté de la cheminée ; et tandis qu’on se faisait des signes, je mis ma main droite au feu. La douleur me fit pousser un grand soupir<sup>400</sup>.

Qu’il s’identifie physiquement et psychologiquement à elle en donne un autre : il était « blond comme [s]a mère<sup>401</sup> » (avant de contracter la petite vérole), était sujet, comme elle, à des frayeurs nocturnes<sup>402</sup>, se différencie « PRODIGIEUSEMENT<sup>403</sup> » de ses demi-frères en raison de leur différence de mère, etc.

Outre ces premiers indices, c’est sans conteste dans ses aventures avec des femmes telles que Julie Barbier, Marguerite Pâris ou Madame Parangon que l’on trouve l’assurance définitive qu’il y a désir d’inceste : si Monsieur Nicolas a eu des relations sexuelles avec chacune d’entre elles, ce n’est qu’après avoir longuement insisté sur le rôle maternel qu’elles ont joué avec lui (en le soignant, l’écoutant, le conseillant...). Le cas de Marguerite Pâris, gouvernante du curé de Courgis est, à cet égard, emblématique :

« Il me semble, dis-je à ma compagne, qu’on ne saurait avoir un plus joli pied ! » Marguerite sourit, en répondant : « Allons-nous-en ! – Un moment encore ! » Et je la retins avec force, car je commençais d’être vigoureux. « Eh bien ! eh bien ! je le veux ; causons. » Je passai le bras droit autour de sa taille ; mes yeux pétillaient ; j’osai l’embrasser. Elle s’effraya : « *Monsieur Nicolas ! Monsieur Nicolas !... Allons-nous-en ! – Non, non !* » dis-je d’un ton animé qui augmenta sa frayeur. Je l’embrassai de nouveau avec une véhémence inexprimable... « Que faites... que voulez-vous, *méchant enfant* ? me dit-elle. – Je veux... je veux... » (J’osai exprimer ce que je voulais.) « Non, non mon enfant ! Non ! Monsieur Nicolas ! c’est un péché. – Eh ! non, non ! – Si, en vérité ! c’est un péché... Allons-nous-en ! » Je la serrai à l’étouffer... « *Mon cher enfant !* me disait-elle, vous vous préparez des remords !... Un jour, si vous êtes pour épouser Jeannette... » Elle fut interrompue par la vivacité de mes entreprises. Elle se défendait aisément de l’attaque maladroite d’un adolescent, que sa trop grande ardeur même rendait redoutable. « Allons-nous-en, *mon fils* ! » répétait-elle. Alors, touché de son ton, je devins tendre au lieu de brutal [...]<sup>404</sup>.

---

<sup>400</sup> C.H.D., p. 31.

<sup>401</sup> C.H.D., p. 151.

<sup>402</sup> C.H.D., p. 27.

<sup>403</sup> C.H.D., p. 135. En petites capitales dans le texte.

<sup>404</sup> C.H.D., p. 227 (nous soulignons).



On remarquera, dans le récit de cette « attaque<sup>405</sup> » inaboutie qui a pour point de départ le constat du *joli pied* qu'a Marguerite<sup>406</sup>, la gradation qui s'opère dans la manière qu'a celle-ci de s'adresser à son assaillant. Alors qu'il ose l'embrasser une première fois, elle le repousse, effrayée, en l'appelant de manière assez neutre *Monsieur Nicolas*, puis, au second baiser, elle lui dit *méchant enfant*, créant par là, *ipso facto*, une hiérarchie basée sur l'âge. Quand, ensuite, elle utilise la formule *mon cher enfant*, elle révèle non seulement à son agresseur l'affection qu'elle ressent pour lui, mais encore, par le pronom possessif *mon* qu'elle emploie, se l'approprie-t-elle, annonçant par là l'ultime formule, *mon fils*, qui signe le terme de cette première tentative de conquête.

Cette accalmie, néanmoins, ne fut que temporaire. Peu de temps après, en effet, Monsieur Nicolas vient profiter d'un rêve érotique que fait la gouvernante pour terminer ce qu'il avait commencé :

Au milieu de la nuit, lorsque je compris, à la respiration de tout le monde, qu'on était sous l'empire de Morphée, je me levai doucement ; sans réfléchir à quoi je m'exposais, j'entrai dans la cuisine, dont la porte ne fermait qu'à la spartiate. Je cherchai à tâtons le lit de la gouvernante : je le trouve, j'écoute... Elle dormait... Je me glisse auprès d'elle... Marguerite rêvait. Elle disait entre ses lèvres : « *Laisse-moi, mon cher Denêvres, laisse-moi !* » Excité par là, guidé par la nature et par mon expérience, je réalisai doucement son rêve... Marguerite s'éveilla trop tard ; elle partageait mes transports... je demeurai comme anéanti dans ses bras, après une vivacité qui tenait de la fureur. Au lieu de me gronder, il fallut me ranimer sans bruit [...] <sup>407</sup>.

Ainsi le complexe d'Œdipe dont souffre Pseudo-Rétif est-il démontré. Or, une des premières conséquences de l'Œdipe, dit Bakkali-Yedri, est le désir de castration<sup>408</sup>. Chez Monsieur Nicolas, ce dernier se donne à voir dans une série de traits que nous avons déjà développés<sup>409</sup> – mais qui peuvent donc, à la lumière de la psychanalyse, rencontrer une nouvelle explication : effémination physique, goût inné pour le *care*, forte sensibilité, sexualité insatiable et surtout, pour en revenir à la thèse, attirance (refoulée) pour la pratique homosexuelle.

---

<sup>405</sup> C'est le terme qu'emploie le narrateur. Voir *C.H.D.*, p. 228.

<sup>406</sup> Sur le fétichisme, voir le point 2.2.3.

<sup>407</sup> *C.H.D.*, p. 232.

<sup>408</sup> BAKKALI-YEDRI (Mohammed), *Monsieur Nicolas ou le héros maudit. Essai de lecture du personnage romanesque chez Rétif de la Bretonne, op. cit.*, p. 125.

<sup>409</sup> Voir le chapitre 2, point 1.

Dans cette perspective, l'idée que nous avons présentée plus haut<sup>410</sup> selon laquelle Pseudo-Rétif, dans ses fantasmes, jouit tant du plaisir éprouvé par le dominant que de celui ressenti (malgré lui) par le dominé – ce qui implique une sorte de dédoublement – se trouve renforcée.

C'est un raisonnement du même type qui permet à Bakkali-Yedri de réinterpréter la peur rétivienne de l'infidélité :

L'amant paranoïaque qui est livré à un délire permanent de jalousie, présente des signes d'homosexualité latente. [...] Ce type particulier d'objet d'amour recherché lui permet de vivre fantasmatiquement sa sexualité perverse. L'amant délaissé qui a tendance à s'identifier à ces femmes sur lesquelles il projette tous ses désirs passifs, vit intensément leurs infidélités, et *satisfait son homosexualité par leur intermédiaire*<sup>411</sup>.

Vivre sa sexualité à travers autrui a donc un but clair : satisfaire, par là, son homosexualité, pour ne jamais y succomber. Et Pseudo-Rétif d'affirmer, en effet : « Je n'ai jamais pédérasté, tandis que des saints l'ont fait<sup>412</sup>. »

Mais il est un autre moyen de lutter contre une telle tendance : le goût pour le pied et la chaussure.

### 2.2.3. Du fétichisme pour lutter contre l'homosexualité

À bien égards, c'est à Rétif, et non aux sexologues, que revient le mérite d'avoir « inventé », un siècle au moins avant la reconnaissance médicale du phénomène, le fétichisme<sup>413</sup>. D'une part, en effet, c'est lui qui introduit le vocabulaire religieux – en particulier les termes de *fétiche*, *relique*, *idole* et *talisman* – dans la représentation de l'adoration masculine pour le pied et la chaussure de la femme<sup>414</sup>. D'autre part, il est des premiers à en examiner l'aspect psycho-sexuel<sup>415</sup>.

Mais Rétif ne vivait pas ce goût comme une pathologie sexuelle honteuse, loin de là. Il le percevait, au contraire, comme une source de plaisir et d'inspiration, d'ailleurs partagée

---

<sup>410</sup> Voir le chapitre 2, point 2.1.

<sup>411</sup> BAKKALI-YEDRI (Mohammed), *Monsieur Nicolas ou le héros maudit. Essai de lecture du personnage romanesque chez Rétif de la Bretonne*, op. cit., p. 277 (nous soulignons).

<sup>412</sup> RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), *Les Posthumes. Lettres reçues après la mort du mari, par sa femme qui le croit à Florence, par feu Cazotte* (1802), tome 4, Genève, Slatkine Reprints, 1987-1988, p. 320-321, cité par TESTUD (Pierre), « Notes et variantes », dans *C.H.D.*, p. 1242.

<sup>413</sup> WYNGAARD (Amy S.), « The Fetish in/as Text: Rétif de la Bretonne and the Development of Modern Sexual Science and French Literary Studies, 1887-1934 », dans *PMLA*, vol. 121, n° 3, mai 2006, p. 667.

<sup>414</sup> *Ibid.*, p. 665.

<sup>415</sup> *Ibid.*, p. 664.

par nombre de ses compagnons : c'était, en effet, comme se sont empressés de le souligner les défenseurs de l'auteur, une préoccupation commune au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>416</sup>.

Si, dans *La Découverte australe*, le fétichisme du pied et de la chaussure ne rencontre qu'une concrétisation implicite (à travers les différentes estampes dont est garni le récit<sup>417</sup>), il est en revanche très clair dans *Le Cœur humain dévoilé*. Ainsi, le simple fait d'apercevoir des chaussures féminines emplît Monsieur Nicolas d'émotions : « Lorsque j'entrais dans quelque maison, et que je voyais les chaussures des fêtes rangées en parade, comme c'est l'usage, je palpiais de plaisir : je rougissais, je baissais les yeux, comme devant les filles elles-mêmes<sup>418</sup>. »

En plus d'aligner son goût pour la chaussure et pour *les filles elles-mêmes* sur un même niveau, le protagoniste, non content, le présente encore comme inné, et prévalant sur l'attrait de la gorge :

Tout enfant, et ayant à peine acquis le premier développement, je fus sensible, non à la beauté de la gorge (ce goût me vint plus tard), mais à l'élégance du pied et de la chaussure des femmes. Le pied d'Agathe Tilhien me fit la première impression, et j'eus, avant quatre ans, l'envie de le baiser. [...] Cette fille avait dix-huit ans ; il y avait trop de disproportion. Le chignon blond d'Edme Miné me fit la seconde impression ; son pied m'en fit aussi, mais elle était moins bien chaussée qu'Agathe<sup>419</sup>.

Et d'idolâtrer absolument, comme dans tel passage que nous rappelons, les femmes ayant un pied à son goût : « Elle [Jeannette Rousseau] était modeste, belle, grande ; elle avait l'air virginal [...] *et surtout* elle avait *ce charme tout puissant*, auquel je ne pouvais résister, *un joli pied*<sup>420</sup>. » Ce dernier, d'ailleurs, fascine tant Monsieur Nicolas qu'il en oublie jusqu'à son identité :

Un jour, en passant devant le château auprès duquel était la maison de Mlle Rousseau, je l'aperçus, assise avec sa cousine Stallin : elles travaillaient de l'aiguille. J'entrevis le joli pied de

---

<sup>416</sup> *Ibid.*, p. 667.

<sup>417</sup> Voir les annexes 2 à 5. Les deux premières images annoncent le goût pour le petit pied des femmes (en comparaison avec le grand pied des hommes), tandis que les deux autres illustrent l'intérêt pour le talon haut.

<sup>418</sup> *C.H.D.*, p. 47.

<sup>419</sup> RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), *Les Posthumes. Lettres reçues après la mort du mari, par sa femme qui le croit à Florence, par feu Cazotte* (1802), tome 4, Genève, Slatkine Reprints, 1987-1988, p. 320-321, cité par TESTUD (Pierre), « Notes et variantes », dans *C.H.D.*, p. 1189-1190.

<sup>420</sup> *C.H.D.*, p. 195 (nous soulignons).

Jeannette. Ah ! comme ce charme surpassait tout ce que j'avais admiré jusqu'alors !... Je rougis en saluant gauchement ; je ne savais ce que j'étais, ce que je faisais<sup>421</sup>.

On se souviendra encore que la première tentative de séduction de la gouvernante du curé de Courgis avait eu pour point de départ l'appréciation de son « joli pied<sup>422</sup> » – qualité qui avait déjà été remarquée plus tôt : « [...] Marguerite étant continuellement sous mes yeux, ayant ce charme du joli pied, auquel j'étais sensible dès l'enfance, ce fut le désir de ses faveurs qui me dévora<sup>423</sup>. » L'envoûtement est tel que le protagoniste se décide à voler une de ses chaussures :

Je reviens sur mes pas, comme si j'eusse oublié quelque chose ; j'entre dans la chambre de Marguerite, l'imagination embarrassée. La gouvernante n'y était pas. J'aperçus ses mules [...]. J'en pris une, je l'emportai, je partis. [...] En chemin j'admire cent fois le bijou dont je m'étais emparé<sup>424</sup>.

Il est encore, précise le narrateur des *Gynographes*, un autre critère déterminant pour le fétichisme, l'hygiène : « Leur chaussure [celle des filles] sera toujours blanche ou noire, et de la plus grande propreté<sup>425</sup>. »

Mais comment, finalement, appréhender cette particularité psycho-sexuelle ? Dans un discours introspectif qui ne manque pas d'intérêt, Pseudo-Rétif s'interroge :

Mais ce goût pour la beauté des pieds, si puissant en moi qu'il excitait inmanquablement les désirs et qu'il m'aurait fait passer sur la laideur, a-t-il sa cause dans le physique, ou dans le moral ? Il est excessif, dans tous ceux qui l'ont : quelle est sa base ? Serait-ce ses rapports avec la légèreté de la marche ? Avec la grâce et la volupté de la danse<sup>426</sup> ?

Les premières idées de réponses qu'il suggère, qui relèvent de la simple supposition, ne se vérifieront pas. Peu après, en effet, il fournit au lecteur une explication de prime abord plus satisfaisante :

Le goût factice pour la chaussure n'est que le reflet de celui pour les jolies [*sic*] pieds, qui donnent de l'élégance aux animaux même ; on s'accoutume à considérer l'enveloppe comme la chose. Ainsi la passion que j'eus, dès l'enfance, pour les chaussures délicates, était un goût factice basé sur un goût naturel. Mais celui de la petitesse du pied a seulement une cause physique, indiquée

---

<sup>421</sup> C.H.D., p. 218.

<sup>422</sup> C.H.D., p. 227.

<sup>423</sup> C.H.D., p. 217.

<sup>424</sup> C.H.D., p. 218.

<sup>425</sup> *Gyno.*, p. 68 (nous soulignons).

<sup>426</sup> C.H.D., p. 46.

par le proverbe, *Parvus pes, barathrum grande* [Petit pied, trou énorme] ! la facilité que donne ce dernier étant favorable à la génération<sup>427</sup>...

Et de préciser, pour aller jusqu'au bout de sa pensée : « Une vulve ouverte facilite toujours la pénétration et la projection de la semence dans l'utérus<sup>428</sup>. »

Ce raisonnement, qui, *in fine*, établit une sorte de désir inconscient de procréation chez le fétichiste – rejoignant par là l'idée (véhiculée par les penseurs de l'époque<sup>429</sup>, dont Pseudo-Rétif<sup>430</sup>) selon laquelle la femme est destinée à être mère – repose sur deux postulats. Le premier est qu'il convient de faire le départ entre goûts du pied et de la chaussure, celui-ci, *goût factice*, n'étant qu'un simulacre de celui-là, *goût naturel*. Or, ce dernier aurait une origine physique (c'est le second postulat) : que la femme aie un petit pied, dit Pseudo-Rétif, indique qu'elle a un grand sexe. S'en verrait ainsi facilitée l'injection du sperme, d'où une maternité favorisée.

Si le discernement opéré entre goûts du pied et de la chaussure mérite d'être conservé (quoique le lien causal entre l'un et l'autre ne soit pas vérifié), l'association entre petit pied et grand sexe, elle, n'est pas convaincante. Non seulement il existait, à l'époque de Rétif, une opinion inverse<sup>431</sup>, mais encore sait-on aujourd'hui que de tels rapprochements ne sont pas fondés. Ainsi l'explication du fétichisme du pied et de la chaussure de Pseudo-Rétif doit-elle se trouver ailleurs. Selon nous, et, rejoignant par là l'opinion de Michel Doumas<sup>432</sup>, la lecture psychanalytique de Bakkali-Yedri est, à ce sujet, assez convaincante. Selon ce dernier, les questions que se pose le héros rétifien sont au XVIII<sup>e</sup> siècle des énigmes insolubles, de sorte que les réponses qu'il y apporte « ne sont guère que de simples élucubrations pour calmer son âme inquiète<sup>433</sup>. »

Mais inquiète de quoi ? Peut-être de l'idée, enfouie en lui, ici ou là, de quelque chose qui se rapprocherait de ce que la psychanalyse affirme révéler, soit que le culte du petit pied

---

<sup>427</sup> C.H.D., p. 46-47. La traduction française de la formule *Parvus pes, barathrum grande* est proposée par Testud et figure dans l'apparat critique : TESTUD (Pierre), « Notes et variantes », dans C.H.D., p. 1193.

<sup>428</sup> C.H.D., p. 47 (en note de bas de page). En latin dans le texte : « *Aperta vulva semper faciliat intromissionem ac projectum seminis in uterum.* » La traduction française proposée figure dans l'apparat critique : TESTUD (Pierre), « Notes et variantes », dans C.H.D., p. 1193.

<sup>429</sup> Voir les prolégomènes, point 5.1.

<sup>430</sup> Pseudo-Rétif est particulièrement clair à ce sujet dans sa cosmogonie. Voir le chapitre 1, point 4.2.3.

<sup>431</sup> BARUCH (Daniel), *Nicolas Edme Restif de la Bretonne, op. cit.*, p. 151-152.

<sup>432</sup> DOUMAS (Michel), « Rétif de la Bretonne et la psychanalyse », dans *Études rétiviennes*, n° 3, juin 1986, p. 29-33.

<sup>433</sup> BAKKALI-YEDRI (Mohammed), *Monsieur Nicolas ou le héros maudit. Essai de lecture du personnage romanesque chez Rétif de la Bretonne, op. cit.*, p. 406.

et de son accessoire ne sont rien de moins que les traces d'une angoisse refoulée devant la menace de castration. Or, cette dernière, qui se fonderait sur une crainte qu'éprouverait l'homme vis-à-vis de la femme, être châtré – plutôt que sexuellement distinct – qui voudrait lui voler son phallus, est, comme on l'a dit, ce qui le mènerait, par voie de conséquence, à l'homosexualité. Dans cette perspective,

Le faux phallus s'érige en sauveur parce qu'il éloigne du fétichiste le péril de la castration et le danger de l'homosexualité, tout en lui rendant possible la satisfaction génitale. C'est pourquoi la foi en ces parties métonymiques de la femme [le pied et la chaussure] prend l'aspect d'une religion ; le petit pied est vénéré avec ferveur et sa parure considérée comme une relique, bénéficie de tous les respects et de tous les hommages possibles<sup>434</sup>.

D'où encore, chez les fétichistes, chez Pseudo-Rétif, l'intérêt – dont les estampes de *La Découverte australe* rendent compte – pour le talon haut, qui donne « un sexe au pied des femmes<sup>435</sup> ».

### 2.3. Vers de la passivité dans les « Idées singulières » ?

On a établi, dans ce chapitre, que Pseudo-Rétif 1 souffre manifestement d'une homosexualité latente, refoulée, dont il semble jouir d'un côté par les prismes passifs que sont les femmes qu'il dit avoir prises de force, et de l'autre par le fétichisme du pied et de la chaussure, qui vient donner un sexe à la gent féminine.

Mais une question se pose : et si Pseudo-Rétif 2, qui pourtant présente le principe mâle comme forcément actif, avait lui aussi pour ambition de jouir d'une certaine forme de passivité ? En voulant apprendre aux garçons, aux jeunes-hommes, aux hommes leur rôle de sexe par leurs corps, les jeux, les lois, les sanctions, la politique d'État, ne cherche-t-il pas, Big Brother de soi-même, à conditionner son propre sexe ? n'a-t-il pas pour but de lui inculquer sciemment une norme dès le berceau, écrasant par là sa volonté propre ? sa liberté de penser ?

Par ailleurs, le programme qu'il présente dans les « Idées singulières » ne permet-il pas à l'homme, *in fine*, de jouir gratuitement, sans effort, de tous les avantages que confère la masculinité hégémonique<sup>436</sup> en vertu de son seul sexe ?

---

<sup>434</sup> *Ibid.*, p. 410.

<sup>435</sup> Voir les annexes 4 et 5.

<sup>436</sup> Sur la notion de masculinité hégémonique, voir CONNELL (Raewyn), *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Amsterdam Éditions, 2014, p. 73-74.

Nous verrons, dans le chapitre suivant, que ce point de vue qui amorce un début de réconciliation entre les deux pôles de Pseudo-Rétif, entre nature et culture, trouve encore de quoi assurer sa validité.

\*

À l'évidence, Monsieur Nicolas refuse de demeurer loin des femmes. Au contraire, son autobiographie témoigne, et comment, d'une quête avide et perpétuelle de leur présence. Pourtant, ce n'est pas faute des membres masculins de sa famille d'avoir tenté activement de l'en distancier. C'est dans cette optique, par exemple, qu'il ne connut jamais le sein maternel et qu'il fut tôt envoyé dans des lieux où, si pas inexistante, la présence féminine est en tout cas clairement moindre – on pense évidemment ici aux écoles religieuses de Bicêtre et de Courgis, ainsi qu'à l'atelier d'imprimerie de Monsieur Parangon.

Alimenté par les femmes qu'il fréquente, renforcé par un complexe d'Œdipe que la coupure trop précoce avec sa mère aurait provoqué, présent en lui, sans doute, depuis toujours, le féminin semble bien être consubstantiel à la personne de Monsieur Nicolas, et ce, à deux niveaux au moins.

Tout, d'abord, paraît le rapprocher d'un genre féminin. Il jouit, dit-il, d'une beauté semblable à celle des filles ; il est timide, fragile, casanier, aime soigner les animaux, est doté d'une forte sensibilité physique ; surtout, il est sujet à une sexualité précoce et insatiable, incontrôlable, qui le mène à prendre les femmes de force.

Mais dans la mesure où il avoue, dans un même souffle, prendre du plaisir à être embrassé malgré lui et vouloir jouer le rôle des grandes filles qui le dominent, il révèle un goût inavoué pour le « vice philandrique », qu'il prétend haïr : c'est, en effet, par une projection dans ses victimes (par une sorte de dédoublement) qu'il jouirait fantasmatiquement de son homosexualité. Or, cette dernière, qui se vérifie d'un côté par ses rapprochements avec les frères Poquet et Fayel, et de l'autre par une lecture psychanalytique de sa projection littéraire trouve un autre moyen d'être vécue : le fétichisme du pied et de la chaussure.

Enfin, il appert que dans ses utopies programmatiques elles-mêmes, Pseudo-Rétif 2 rend possible la passivité chez l'homme, et ce, non seulement par l'annihilation de la volonté

du jeune garçon, mais encore par le pouvoir absolu inconditionnellement octroyé à l'homme en vertu de son seul sexe. De là, en somme, une possible réunification des deux pôles de Pseudo-Rétif, que nous avons distingué au terme du premier chapitre.





## CHAPITRE TROISIÈME

### **JEANNETTE ROUSSEAU, OU LE GRAAL RÉTIVIEN**

Loin de se trouver isolé des autres rapports de pouvoir, le genre s'articule intrinsèquement à nombre d'entre eux : âge, race, classe, sexualité, etc. Or, poser la question de l'imbrication, c'est permettre de voir de quelle manière les processus de marginalisation se renforcent entre eux, voire comment les privilèges peuvent cohabiter avec la marginalisation<sup>437</sup>.

Au fait étayé<sup>438</sup> que Pseudo-Rétif se place en porte-à-faux des normes du genre, qu'il radicalise pourtant dans ses « Idées singulières », s'ajoute une autre réalité : il est, d'un point de vue social, marginal. Pourquoi l'était-il ? Comment a-t-il vécu cette mise à l'écart ? Pourquoi en a-t-il souffert ? Quelles en ont été les implications littéraires ? Y a-t-il apporté des solutions ? lesquelles ? Surtout, en quoi cette marginalité s'imbrique-t-elle, chez lui, avec le genre ?

Par les éléments de réponse que nous entendons apporter ici à ces questions, nous nuancerons et compléterons ce qui a été établi dans les chapitres précédents en ce qui concerne l'ambition rétivienne d'asseoir la domination des hommes sur les femmes.

#### 1. Victorin tout-puissant

Nicolas-Edme Rétif voit le jour le 23 octobre 1734 *dans une famille de paysans*<sup>439</sup> : là est le début du drame. S'il jouissait, à la campagne, de quelque avantage que lui conférerait la

---

<sup>437</sup> LÉPINARD (Éléonore) et LIEBER (Marylène), *Les théories en études de genre, op. cit.*, p. 109.

<sup>438</sup> Voir les chapitres 1 et 2.

<sup>439</sup> On notera que dans son autobiographie, Rétif se trompe de date de naissance (il pense être né le 22 novembre). Voir BARUCH (Daniel), *Nicolas Edme Restif de la Bretonne, op. cit.*, p. 13.

relative aisance financière de son père (pour quelqu'un qui habite à Sacy<sup>440</sup>), c'est à la ville qu'il passera la plus grande partie de sa vie, où il ne sera plus guère plus qu'un « original sauvage<sup>441</sup> ».

La situation du protagoniste du *Cœur humain dévoilé* est du même type : né en milieu rural dans des conditions favorables, il se heurtera, d'une part, au mur de la noblesse et de la riche bourgeoisie et, d'autre part, à la honte de sa pauvreté. Sans doute Monsieur Nicolas a-t-il mal vécu ce changement radical car, pour son plus grand malheur, il souffre d'amour-propre : « L'orgueil, ou le sentiment vif de ma supériorité [...] était le motif de mon humeur sauvage [...]»<sup>442</sup>.

Une des conséquences les plus douloureuses de son statut social inférieur est sans conteste l'irréductible inaccessibilité de Jeannette Rousseau. Si celle-ci a joué pour lui le rôle positif de muse – le poussant par là à étudier *pour la mériter* –, l'évidence néanmoins est bien là : il ne l'a jamais eue, et il ne lui a même jamais adressé la parole<sup>443</sup>. Ainsi doit-il se contenter de rêver son bonheur avec elle :

[...] je faisais ce que j'ai depuis appelé, dans mes cahiers, une agréable *chimère* : je m'occupais de Jeannette, je me figurais que j'avais dix ans de plus, *que j'avais travaillé, que j'avais un état*, et que *devenu pour elle un parti avantageux*, je me présentais pour la demander en mariage. Je l'obtenais [...] j'étais l'époux d'une fille chérie, je l'aimais, *j'en étais aimé* ; nous avons des enfants charmants comme elle. [...] je me représentais *nos filles belles comme elles* ; je les établissais, après avoir joui, avec elle, des hommages de nos gendres futurs. *Nous mariions également nos garçons* [...]<sup>444</sup>.

Or, il est patent que ce tableau se rapproche intimement de celui de *La Découverte australe*. D'un côté, en effet, Victorin est, à l'instar de Monsieur Nicolas, d'origine modeste : simple « fils d'un procureur fiscal<sup>445</sup> », sa « gaucherie paysanne<sup>446</sup> » gêne ses révérences et lui vaut le dédain du seigneur De-B-m-t, père de Christine, pour qui il n'est d'abord qu'un « vil paysan<sup>447</sup> ».

---

<sup>440</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>441</sup> RIGHESHI-CALDWELL (Cécile Isabelle), *Figures controversées: Rétif de la Bretonne (1734-1806) et la femme*, op. cit., p. 141.

<sup>442</sup> *C.H.D.*, p. 147.

<sup>443</sup> *C.H.D.*, p. 196 : « J'ai tout fait pour mériter cette fille, que je n'ai pas eue, à qui je n'ai jamais parlé [...] ».

<sup>444</sup> *C.H.D.*, p. 200-201 (sauf le terme de *chimère*, c'est nous qui soulignons).

<sup>445</sup> *D.A.*, p. 49.

<sup>446</sup> *Ibid.*

<sup>447</sup> *D.A.*, p. 68.

D'un autre côté, Christine joue, tout comme Jeannette, un rôle de muse : c'est elle qui, par sa beauté, pousse Victorin à s'illustrer pour la mériter. La différence est que le héros de *La Découverte australe* parvient, lui, à réaliser son fantasme : il travaille, explore, voyage, crée un état dont il est souverain (sur le Mont-inaccessible, et puis sur l'Île-Christine) ; il obtient, surtout, grâce à sa nouvelle condition, et l'amour et la main de sa bien-aimée ; il a le bonheur d'avoir avec elle des fils qu'il marie, ainsi qu'une fille, que l'on sait déjà être « Christine elle-même, telle qu'elle était lorsque son mari l'avait enlevée<sup>448</sup>. »

Cela dit, ce rêve ne s'est pas réalisé sans effort : il a fallu le rendre possible, outrepasser les différences de conditions, convaincre, en d'autres termes, de l'idée selon laquelle « la noblesse ne donne pas le mérite et l'intelligence ; et le mérite et l'intelligence peuvent donner la noblesse [...] »<sup>449</sup>. Or, c'est précisément à ce renversement de valeurs que Victorin, par ses prouesses, a su amener Christine et le seigneur De-B-m-t : « – Tout ce que tu me dis [ce que Victorin a réalisé pour Christine et dans sa société] m'enchanté, mon gendre ; et ne fusses-tu pas souverain, je te donnerais encore ma fille<sup>450</sup> » dit celui-ci. Quant à celle-là, comblée de son mariage : « Hélas ! disait-elle mon cher mari ! combien folle est la prétendue différence des conditions : c'était avec toi que le bonheur m'attendait<sup>451</sup> ! »

Ainsi le mérite remplace-t-il absolument la noblesse, qui semble quant à elle abolie :

[...] je vous dirai en bref [dit le narrateur de *La Découverte australe*] qu'on établit dans l'île [l'Île-Christine] les lois du Mont-inaccessible, et qu'elles y allèrent très bien parce que Victorin y maintint une sorte d'égalité, malgré son beau-père qui voulait de la noblesse, des barons, des comtes, des marquis, et même des ducs et des cordons bleus, mais il ne tarda pas à entendre raison<sup>452</sup>.

Néanmoins, on remarquera le caractère ambigu d'une telle politique qui, *in fine*, ne fait que consacrer le pouvoir absolu<sup>453</sup> de Victorin sur son peuple – régime autoritaire justifié par l'invention de ses fameuses ailes, qui le rapproche d'un Dieu<sup>454</sup>.

Ce n'est qu'en fin de récit, dans le 16<sup>e</sup> article de la nouvelle constitution de l'Île-Christine, que le protagoniste dit renoncer à sa toute-puissance :

---

<sup>448</sup> Voir la citation en note 305.

<sup>449</sup> *D.A.*, p. 81-82.

<sup>450</sup> *D.A.*, p. 81.

<sup>451</sup> *D.A.*, p. 69.

<sup>452</sup> *D.A.*, p. 97.

<sup>453</sup> Voir note 193.

<sup>454</sup> Voir la citation en note 250.

Il n'y aura plus de souverain individuel. Nous abandonnerons par le présent rescrit la souveraine puissance, et nous la remettons à la société [...]. Entendons néanmoins que, par une loi fondamentale, agréée par toute la nation, les princes de notre sang soient maintenus dans le droit exclusif et patrimonial de porter des ailes [...]<sup>455</sup>.

Mais dans la mesure où les ailes sont précisément ce qui confère aux membres de la famille jusque-là royale leur mérite quasi divinisant – et par là leur noblesse tue –, un tel discours n'a-t-il pas pour effet paradoxal d'entériner à jamais (ou du moins tant qu'est en vigueur cette loi) leur domination sur la société christinienne ? C'est en tout cas ce que semble confirmer le début du 15<sup>e</sup> article :

Nous établissons par le présent rescrit un nouvel ordre de rang et de dignité parmi nos concitoyens, au lieu de celui que nous abrogeons. En conséquence nous entendons que les dignités, les préséances soient données à l'âge, à la vertu en tout genre, et aux grandes et belles actions [...]<sup>456</sup>.

Cet extrait, qui par synergie avec le 16<sup>e</sup> article affermit l'idée selon laquelle la descendance de Victorin est destinée aux hauts rangs et aux hautes dignités (quoi de plus facile, pour quelqu'un qui peut voler, d'accomplir de *grandes et belles actions* ?), annonce en outre l'existence d'une autre source de pouvoir : l'âge.

Que la vieillesse soit érigée en facteur décisif de pouvoir dans la nouvelle constitution de l'Île-Christine était prévisible. Tout au long du récit, en effet, non seulement les vieillards ont joué un rôle clé dans les relations diplomatiques et dans les célébrations, mais encore le narrateur les a-t-il systématiquement désignés par des épithètes valorisantes : « saint vieillard<sup>457</sup> », « vieillard vénérable<sup>458</sup> », etc.

Il est encore intéressant de constater, enfin, que c'est précisément au moment où Victorin et Christine deviennent les plus âgés de leurs concitoyens qu'est imposée la loi selon laquelle le plus vieil homme et la plus vieille femme de la communauté christinienne obtiennent le grade, respectivement de grand prêtre et de grande prêtresse – soit les fonctions appelant au plus haut respect et à la plus grande dignité.

Finalement, en jouissant de la toute-puissance et de la dignité de l'homme volant dans lequel il se projette, Pseudo-Rétif parvient à panser une plaie profonde et ancienne, restée

---

<sup>455</sup> D.A., p. 252.

<sup>456</sup> D.A., p. 251.

<sup>457</sup> D.A., p. 119.

<sup>458</sup> D.A., p. 212.

longtemps ouverte : celle occasionnée par une condition sociale inférieure et, partant, par l'inaccessibilité de la personne de ses rêves, Jeannette Rousseau.

## 2. Contre la marginalité

On a montré, dans ce chapitre, que la pensée rétivrienne articulait au sexe deux grands autres rapports de pouvoir : l'âge et le mérite. Une telle imbrication n'est pas innocente, tant s'en faut. Elle fournit à Pseudo-Rétif un argument permettant de rehausser la légitimité de la domination qu'il rêve d'imposer dans sa famille et dans la société. En effet, d'une part, en alignant l'autorité sur l'âge, il renforce non seulement sa souveraineté arbitraire dans sa famille – qu'en théorie son sexe lui conférait déjà – (Agnès étant sa puînée<sup>459</sup>), mais encore s'assure-t-il une meilleure place dans une société qui tend à le tenir sur le banc des marginaux.

D'autre part, le mérite permet une redéfinition du paradigme de la noblesse, dont on doit désormais se montrer digne par l'intelligence<sup>460</sup> et par l'ardeur au travail. Or, dans une telle perspective, Pseudo-Rétif est gagnant sur tous les fronts, et ce, dans toutes ses fictions. Si on sait déjà que Victorin est devenu roi en vertu des grandes actions que lui ont permis de réaliser ses prouesses intellectuelles (par l'invention de ses ailes), le mérite est aussi ce qui redorerait le blason de Monsieur Nicolas (et par extension celui du Compère du même nom). N'est-il pas, en effet, fier d'affirmer sa supériorité d'esprit<sup>461</sup> ? sa « facilité d'apprendre<sup>462</sup> » ? sa « prodigieuse mémoire<sup>463</sup> » ? N'est-il pas dévoué corps et âme à sa profession ?

Demeure à préciser qu'en choisissant l'âge et le mérite comme arguments justificatifs de la domination qu'il rêve d'asseoir, Pseudo-Rétif semble rechercher un pouvoir que seule justifie la passivité : là où le premier se fonde sur le temps qui coule, sur lequel nul n'a d'emprise, le second, lui, le conforte dans ce qu'il fait le mieux, écrire.

\*

Ayant passé la majeure partie de son existence en milieu urbain, Pseudo-Rétif a, au travers de Monsieur Nicolas, grandement souffert du fait d'être un fils de paysan. S'il

---

<sup>459</sup> Voir TESTUD (Pierre), « Chronologie », dans *C.H.D.*, p. XXX. Rétif est né le 23 octobre 1734, et Agnès le 13 juillet 1738.

<sup>460</sup> Voir la citation en note 449.

<sup>461</sup> Voir la citation en note 442.

<sup>462</sup> *C.H.D.*, p. 91.

<sup>463</sup> *C.H.D.*, p. 143.

jouissait, à la campagne, de conditions favorables par rapport à d'autres familles, plus pauvres que la sienne, il ne fut plus, à la ville, qu'un sauvage réduit à son origine rurale. Sacy devint un paradis perdu.

Or, dans le même temps, Pseudo-Rétif semble bien n'avoir vécu que par et pour les femmes, dont, très tôt, et avec avidité, il a commencé à rechercher le contact<sup>464</sup>. Quoi de plus cohérent, dès lors, que de jeter son dévolu sur Jeannette Rousseau, une femme qui synthétise, tel un Graal rétifien, perfection féminine et supériorité de condition ?

Cependant, par ses impératifs autoréférentiels, *Le Cœur humain dévoilé* ne peut que rendre compte de la « réalité », soit que la différence de conditions est foncièrement ségrégative, de sorte que Monsieur Nicolas est condamné à demeurer loin de sa bien-aimée qui, au plus, joue pour lui un rôle de muse.

Pour abolir cette distance, il lui faudra écrire, rêver, s'envoler, fabriquer des ailes qui lui permettront de réaliser ses chimères ; dans *La Découverte australe*, le mérite est une clé qui fonctionne. Dans ce récit, Pseudo-Rétif abolit la noblesse, et la remplace par le mérite qui, d'après lui, fait tout l'homme. Mais il va plus loin : non seulement, en légiférant l'exclusivité du port des ailes pour sa descendance, il assure à celle-ci les meilleures conditions pour pouvoir s'illustrer – ce qui revient, à bas mots, à l'anoblir –, mais encore, par la préséance qu'il accorde à l'âge, et en particulier au plus âgé des vieillards – lui, en l'occurrence – s'érige-t-il lui-même en la personne la plus respectée de l'Île-Christine. Désormais, il n'a de comptes à rendre qu'à Dieu.

---

<sup>464</sup> Voir le chapitre 2, et en particulier le point 1.

## CONCLUSION

En conclusion seront présentés ici un bilan reprenant les principaux apports de ce travail ainsi que quelques perspectives critiques suggérant de nouvelles pistes d'analyse.

### 1. Bilan

Notre réflexion est partie de la volonté de réinterpréter de manière neuve, à l'aide d'outils récents, les rapports que Pseudo-Rétif – soit l'*alter ego* littéraire du « vrai » Rétif – entretient avec les femmes, l'ambition sous-jacente étant de contribuer à revaloriser la plume de l'écrivain par là même où elle a si longtemps été sujette au discrédit.

Dans cette perspective, il fallait montrer que tant sa symptomatologie (inceste et fétichisme) que les propos misogynes qu'il laisse transparaître dans ses textes sont dus, moins à une « âme viciée » ou à de réelles convictions antiféministes qu'à son incapacité de répondre à des normes de genre contraignantes et arbitraires : être masculin, et ne pas être féminin.

L'analyse des aspects textuels a révélé qu'il existait bien, et comment, une part de Pseudo-Rétif qui échoue à s'aligner sur ces normes. C'est dans Monsieur Nicolas, protagoniste du *Cœur humain dévoilé*, que cet échec est le plus manifeste. Ce dernier, en effet, ne parvient pas à asseoir son autorité dans sa famille (qu'il est d'ailleurs incapable de nourrir), échoue en tant qu'époux (son mariage se solde par le divorce), est doté d'une trop forte sensibilité, aime encore les activités féminines comme la danse, le chant ou le soin des animaux. Il semble, en outre, qu'il présente des tendances homosexuelles. Or, la norme de l'époque étant l'hétérosexisme (la passivité dans l'acte sexuel chez l'homme étant mal perçue), il lui faut dissimuler ce penchant, l'étouffer absolument. C'est de là que



proviendraient, comme on l'a montré, sa prétendue haine du « vice philandrique », son fétichisme du pied et de la chaussure, ainsi que son habitude de prendre les femmes par la force.

Il est deux voies au moins par lesquelles Pseudo-Rétif réagit à cet échec – que la société condamne. La première est la suggestion de projets de réforme (*L'Andrographe* et *Les Gynographes*) dans lesquels il entend clarifier et radicaliser les rôles des deux sexes. Or, dans ces textes, la femme est réduite au rôle de « fille-épouse » de l'homme ; d'où, certainement, le fantasme de l'inceste père-fille.

La seconde voie est le rêve : à travers Victorin, héros principal de *La Découverte australe*, Pseudo-Rétif jouit d'une identité bien masculine, est un parfait patriarche, un bon père et époux, un homme viril, etc. Tout l'inverse, en somme, de Monsieur Nicolas.

Néanmoins, ces deux polarités de Pseudo-Rétif sont moins opposées qu'il n'y paraît. Derrière l'homme moral, en effet, se cache l'agent social orgueilleux (Monsieur Nicolas) qui, souffrant de sa condition de marginal, cherche par l'écriture à légitimer l'autorité à laquelle il prétend. Or, les facteurs de pouvoir proposés dans ses utopies ont ceci en commun qu'ils donnent lieu à une domination passive (soit considérée comme féminine), et ce, que ce soit par le pouvoir absolu accordé à l'homme en vertu de son seul sexe, par l'âge sur lequel on n'a nulle emprise, ou par le mérite – qui, bien que ne menant pas directement à l'oisiveté, conforte du moins Monsieur Nicolas dans son mode de vie, puisqu'écrire, selon lui, est signe d'intelligence et de mérite.

L'œuvre de Rétif de la Bretonne fait mieux que de donner à apprécier au lecteur un cas clinique et pathologique. Non seulement elle rend compte du malheur qu'a pu générer, à une époque donnée, le genre (que ce soit pour les deux sexes), mais encore elle nous enseigne que ce sont peut-être ceux qui en souffrent le plus qui le *construisent* le mieux, et, partant, qu'il est préférable sans doute de déconstruire le genre, ou, du moins, de le laisser se déconstruire.

## 2. Perspectives critiques

Bridé par des contraintes d'ordres matériel et temporel – nous poussant par là à nous contenter d'un fragment de l'œuvre rétivienne et, en ce qui concerne les théories en études de genre, de synthèses –, ce travail ne constitue finalement qu'un simple regard jeté dans un

univers critique encore largement inexploré : celui des études de genre dans la littérature d'Ancien Régime.

Mener ce travail au terme de son ambition, s'il en est un, nous pousserait tout d'abord à considérer l'ensemble du corpus rétivien. Si la lecture de Pierre Testud nous a permis, dans le cadre de ce travail, d'en faire provisoirement l'économie, il n'a s'agit que d'un pis-aller. Rien ne vaut, évidemment, une connaissance intégrale de l'auteur.

Il faudrait ensuite considérer de bien plus près les différentes théories portant sur le genre, revenir aux sources, établir au passage des méthodes, encourager d'autres chercheurs et étudiants à adopter plus régulièrement les « lunettes du genre ». Une telle entreprise nous permettrait, à nous, de mener une analyse plus fine, plus nuancée, de mieux saisir, en somme, le rapport de Rétif aux femmes et au féminin, de mieux appréhender sa symptomatologie. À d'autres, elle fournirait des outils plus commodes, des exemples.

Enfin, il faudrait comparer, toujours dans la perspective du genre, Rétif à d'autres auteurs de son temps, voire d'autres époques. Quelle est la singularité rétivienne à côté d'un Rousseau, d'un Sade, d'un Casanova ? Quelle est leur singularité à eux ? Qu'est-ce qui les distingue des penseurs des autres époques ? En quoi rendent-ils compte, plus globalement, du mécanisme de la construction du genre ? Tant de questions qui méritent des réponses.



## BIBLIOGRAPHIE

### 1. SOURCES PRIMAIRES

RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), *La Découverte australe par un Homme-Volant ou Le Dédale français. Nouvelle philosophique*, Paris, France Adel, coll. « Bibliothèque des utopies », 1977.

RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), *Monsieur Nicolas ou Le Cœur humain dévoilé*, tome 1, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989.

RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), *L'Andrographe, ou Idées d'un honnête homme sur un projet de règlement proposé à toutes les nations de l'Europe, pour opérer une réforme générale des mœurs, et par elle, le bonheur du genre humain. Avec des notes historiques et justificatives recueillies par N.-E. Rétif de la Bretonne, éditeur de l'ouvrage*, Paris, La Haye, 1782. Disponible en ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6438356w.texteImage>.

RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), *Les Gynographes, ou Idées de deux honnêtes femmes sur un projet de règlement proposé à toute l'Europe, pour mettre les femmes à leur place, et opérer le bonheur des deux sexes. Avec des notes historiques et justificatives, suivies des noms des femmes célèbres, recueillis par N.-E. Rétif de la Bretonne, éditeur de l'ouvrage*, Paris, La Haye, 1777. Disponible en ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1095093v/f5.item>.

### 2. SOURCES SECONDAIRES

#### 2.1. SUR LE(S) GENRE(S), LE(S) GENRE(S) EN LITTÉRATURE, LA VIRILITÉ...

BEAUVOIR (Simone de), *Le Deuxième Sexe – I. Les faits et les mythes*, tome 1, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 1949.

BEAUVOIR (Simone de), *Le Deuxième Sexe – II. L'expérience vécue*, tome 2, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 1949.

BERENI (Laure), CHAUVIN (Sébastien), JAUNAIT (Alexandre) et REVILLARD (Anne), *Introduction aux études sur le genre*, 3<sup>e</sup> éd., Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, 2020.

BERTHU-COURTIVRON (Marie-Françoise) et POMEL (Fabienne), dir., *Le genre en littérature. Les reconfigurations masculin/féminin du Moyen Âge à l'extrême contemporain*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2021.

BOISCLAIR (Isabelle), dir., *Lectures du genre*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 2002.

BOOF-VERMESSE (Isabelle), « Masquereading : mascarade et lecture, l'élargissement du répertoire », dans LEDUC (Guyonne), dir., *Comment faire des études-genres avec de la littérature. Masquereading*, préface de Sam Bourcier, Paris, L'Harmattan, coll. « Des idées et des femmes », 2014, p. 185-196.

- BOURCIER (Marie-Hélène), « Mini-épistémologie des études littéraires, des études genres et autres -*studies* dans une perspective interculturelle », dans LEDUC (Guyonne), dir., *Comment faire des études-genres avec de la littérature. Masquereading*, préface de Sam Bourcier, Paris, L'Harmattan, coll. « Des idées et des femmes », 2014, p. 13-28.
- BOURDIEU (Pierre), *La Domination masculine*, Paris, Points, coll. « Points Essais », 2014.
- CLAIR (Isabelle), *Sociologie du genre*, Paris, Armand Colin, coll. « 128 », 2012.
- CONNELL (Raewyn), *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Amsterdam Éditions, 2014.
- CORBIN (Alain), dir., *Histoire de la virilité – 2. Le triomphe de la virilité. Le XIX<sup>e</sup> siècle*, tome 2, Paris, Seuil, coll. « L'Univers Historique », 2011.
- COURNUT (Jean), *Pourquoi les hommes ont peur des femmes*, Paris, Presses Universitaires de France, 2006.
- FARGE (Arlette), « Virilités populaires », dans *Histoire de la virilité – 1. L'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières*, tome 1, Paris, Points, coll. « Points histoire », 2015, p. 427-451.
- FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL (Dominique), PLANTÉ (Christine), RIOT-SARCEY (Michèle) et ZAIDMAN (Claude), dir., *Le Genre comme catégorie d'analyse. Sociologie, histoire, littérature*, Paris, L'Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme », 2003.
- FROLOFF (Nathalie) et RIALLAND (Ivanne), dir., « À la lumière des études de genre », dans *ELFe XX-XXI*, n° 6, 2016.
- GAZALÉ (Olivier), *Le Mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes*, Paris, Robert Laffont, 2017.
- HANIN (Laetitia), dir., « Sociopoétique du genre », dans *Sociopoétiques*, n° 4, 2019, [pages]. Disponible en ligne : <https://revues-msh.uca.fr/sociopoetiques/index.php?id=655>.
- LASSERRE (Audrey), « Le genre et les études littéraires d'expression française (XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle) en France », dans *ELfe XX-XXI*, n° 6, 2016, p. 19-39.
- LEDUC (Guyonne), dir., *Comment faire des études-genres avec de la littérature. Masquereading*, préface de Sam Bourcier, Paris, L'Harmattan, coll. « Des idées et des femmes », 2014.
- LETT (Didier), « Les régimes de genre dans les sociétés occidentales de l'Antiquité au XVII<sup>e</sup> siècle », dans *Annales. Histoire, sciences sociales*, 2012/3, p. 563-572. Disponible en ligne : <https://www.cairn.info/revue-Annales.htm>.
- LÉPINARD (Éléonore) et LIEBER (Marylène), *Les théories en étude de genre*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2020.
- PLANTÉ (Christine), « Genre, un concept intraduisible ? », dans FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL (Dominique), PLANTÉ (Christine), RIOT-SARCEY (Michèle) et ZAIDMAN (Claude),

dir., *Le Genre comme catégorie d'analyse. Sociologie, histoire, littérature*, Paris, L'Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme », 2003, p. 127-136.

PLANTÉ (Christine), « Le genre en littérature : difficultés, fondements et usages d'un concept », dans GenERe, dir., *Épistémologies du genre : croisements des disciplines, intersections des rapports de domination*, Lyon, ENS Éditions, 2018. Disponible en ligne : <https://books.openedition.org/enseditions/9197>.

RIOT-SARCEY (Michèle), *Histoire du féminisme*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2002.

SETTI (Nadia), « Le genre, une catégorie utile pour étudier la littérature ? », dans MÉKOUAR-HERTZBERG (Nadia), MARIE (Florence) et LAPORTE (Nadine), dir., *Le genre, effet de mode ou concept pertinent ?*, Bern, Peter Lang, coll. « Espacios literarios en contacto », 2015, p. 185-197.

VIENNOT (Eliane), « Le genre, cet inconnu. Le mot et la chose dans l'étude de l'Ancien Régime », dans FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL (Dominique), PLANTÉ (Christine), RIOT-SARCEY (Michèle) et ZAIDMAN (Claude), dir., *Le Genre comme catégorie d'analyse. Sociologie, histoire, littérature*, Paris, L'Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme », 2003, p. 153-166.

VIGARELLO (Georges), dir., *Histoire de la virilité – 1. L'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières*, tome 1, Paris, Points, coll. « Points histoire », 2015.

## 2.2. SUR RÉTIF DE LA BRETONNE

ABAD (Barbara), « État présent des études sur Rétif aux États-Unis », dans *Études rétiviennes*, n° 39, décembre 2007, p. 169-177.

ABAD (Barbara), « Les voix silencieuses : vers un nouvel idéal du père dans *La Vie de mon père* », dans *Études rétiviennes*, n° 37, décembre 2005, p. 127-154.

BAKKALI-YEDRI (Mohammed), *Monsieur Nicolas ou le héros maudit. Essai de lecture du personnage romanesque chez Rétif de la Bretonne*, Thèse de doctorat, Université Paris VIII, 1985.

BAKKALI-YEDRI (Mohammed), « Rétif de La Bretonne et la Révolution », dans *Études rétiviennes*, n° 10, septembre 1989, p. 19-38.

BART (Jean), « Rétif de La Bretonne et la conception révolutionnaire de la famille », dans *Études rétiviennes*, n° 44, décembre 2012, p. 187-196.

BARUCH (Daniel), *Nicolas Edme Restif de La Bretonne*, Paris, Fayard, 1996.

BERKMAN (Gisèle), *Filiation, origine, fantasme. Les voies de l'individuation dans Monsieur Nicolas ou Le Cœur humain dévoilé de Restif de La Bretonne*, Thèse de doctorat, Université de Paris VII, Denis Diderot, 2000.

BERKMAN (Gisèle), « Les études rétiviennes en France », dans *Études rétiviennes*, n° 39, décembre 2007, p. 209-216.

- BERKMAN (Gisèle), « Points critiques de l'histoire du sujet. Les évanouissements dans *Monsieur Nicolas ou Le Cœur humain dévoilé* de Rétif de la Bretonne, » dans *Revue des sciences humaines*, n° 275, juillet septembre 2004, p. 85-101.
- BOCHENEK-FRANCZAK (Regina), « Image immédiate et déformée de la Révolution à travers Restif de la Bretonne », dans (dir.) COCULA (Bernard) et HAUSSER (Michel), *Écrire la liberté*, 1989, Bordeaux, L'Horizon Chimérique, p. 13-18.
- BOSQUET (Marie-Françoise), « Du *Pornographe* aux *Gynographes* : une image utopique contrastée de la féminité », dans *Études rétiviennes*, n° 36, décembre 2004, p. 83-106.
- BOSQUET (Marie-Françoise), *Images du féminin dans les utopies françaises classiques*, Oxford, Voltaire Foundation, coll. « Studies on Voltaire and the eighteenth century », 2007.
- BOSQUET (Marie-Françoise), « Le drame conjugal dans les utopies rétiviennes », dans *Études rétiviennes*, n° 44, décembre 2012, p. 25-40.
- BOSQUET (Marie-Françoise), « Les représentations de la féminité dans les illustrations rétiviennes », dans *Études rétiviennes*, n° 31, décembre 1999, p. 201-213.
- BRAHIMI (Denise) « Restif féministe ? Étude de quelques "Contemporaines" », dans *Études sur le XVIII<sup>e</sup> siècle*, vol. 3, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1974, p. 77-91.
- BOULERIE (Florence), « Les utopies éducatives de *La Découverte australe* de Rétif de La Bretonne », dans *Nouvelle Revue Française*, n° 580, 2007, p. 344-360.
- BRUIT (Guy), « Restif de la Bretonne et les femmes », dans *La Pensée*, février 1967, p. 117-126.
- COWARD (David), « Entre l'instinct et la raison : l'utopisme de Rétif », dans *Études rétiviennes*, n° 17, décembre 1992, p. 9-18.
- COWARD (David), « Les études rétiviennes en Grande-Bretagne », dans *Études rétiviennes*, n° 39, décembre 2007, p. 177-181.
- CSEPPENTÖ (István), « Science et fiction, *La Découverte australe* », dans *Études rétiviennes*, n° 39, décembre 2007, p. 279-288.
- CSEPPENTÖ (István), « Un modèle conjugal : l'image du couple heureux dans le discours rétivien », dans *Études rétiviennes*, n° 44, décembre 2012, p. 11-24.
- DOUMAS (Michel), « Rétif de La Bretonne et la psychanalyse », dans *Études rétiviennes*, n° 3, juin 1986, p. 29-33.
- HOUPEPMANS (Sjef), « Pygmalion ou l'origine de la femme », dans *Études rétiviennes*, n° 49, décembre 2017, p. 83-92.
- KLEIN (Claude), « La réception allemande de Rétif de la Bretonne », dans *Études rétiviennes*, n° 39, décembre 2007, p. 182-186.

- KRIEF (Huguette), « État de nature, état utopique. L'univers sexué des images de *La Découverte australe* », dans *Études rétiviennes*, n° 32, 2000, p. 129-143.
- LAFARGE (Catherine), « Pierre Testud : Rétif de la Bretonne et la création littéraire, 1977 », dans *Dix-huitième siècle*, n° 11, 1979, p. 512-513.
- LE BORGNE (Françoise), « Les autobiographies sans pacte de Rétif de La Bretonne », dans BOUJ (Emmanuel) (dir.), *Littératures sous contrat*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2002, p. 19-29.
- LE BORGNE (Françoise), *Rétif de La Bretonne et la crise des genres littéraires (1767-1797)*, Paris, Honoré Champion, 2011.
- MASSON (Nicole), « L'autre sexe : physiologie, mythologie et féminisme », dans *Études rétiviennes*, n° 6, juin 1987, p. 47-56.
- PIAU (Colette), « Les veuves de Rétif », dans *Études rétiviennes*, n° 16, juin 1992, p. 45-54.
- PORTER (Charles A.), « Restif de la Bretonne et le premier personnage homosexuel de la littérature française », dans *Sexualité, mariage et famille au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Laval, Presses de l'Université Laval, 1998, p. 3-9.
- POSTER (Mark), « Patriarchy and Sexuality : Restif and the Peasant Family », dans *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, n° 216, 1983, p. 217-240.
- POSTER (Mark), « The Concepts of Sexual Identity and Life Cycle in Restif's Utopian Thought », dans *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, n° 73, 1970, p. 241-271.
- POSTER (Mark), *The Utopian Thought of Restif de la Bretonne*, New York, New York University Press, 1971.
- RIGHESHI-CALDWELL (Cécile Isabelle), *Figures controversées : Rétif de la Bretonne (1734-1806) et la femme*, Thèse de doctorat, Université d'Oklahoma, 2006.
- SACKS (Charline), « Le rôle de la femme dans la société utopique de Restif de la Bretonne », *Studies on voltaire and the eighteenth century*, n° 216, 1983, p. 216-218.
- OBA (Shizue), « Les études rétiviennes au Japon », dans *Études rétiviennes*, n° 39, décembre 2007, p. 186-209.
- TESTUD (Pierre), « Chronologie », dans DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme Rétif), *Monsieur Nicolas ou Le Cœur humain dévoilé*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, p. XXVII-LIII.
- TESTUD (Pierre), « Les problèmes posés par l'édition des œuvres de Rétif », dans *Études rétiviennes*, n° 39, décembre 2007, p. 217-225.
- TESTUD (Pierre), « Monsieur Nicolas ou l'autobiographie dévoilée », dans *Études rétiviennes*, n° 15, décembre 1991, p. 31-48.



- TESTUD (Pierre), « Notes et variantes », dans RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), *Monsieur Nicolas ou Le Cœur humain dévoilé*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, p. LXVII-LXXI.
- TESTUD (Pierre), « Note sur la présente édition », dans RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), *Monsieur Nicolas ou Le Cœur humain dévoilé*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, p. LXVII-LXXI.
- TESTUD (Pierre), « Première à huitième époque. Notice », dans RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), *Monsieur Nicolas ou Le Cœur humain dévoilé*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, p. 1133-1146.
- TESTUD (Pierre), *Restif de La Bretonne et la création littéraire*, Genève-Paris, Librairie Droz, 1977.
- TESTUD (Pierre), « Restif de la Bretonne, *La Découverte australe*, préface de Jacques Lacarrière. Paris, Éditions France Adel, “Bibliothèque des Utopies”, 1977 », dans *Revue d’Histoire littéraire de la France*, janvier-février 1980, n° 1, p. 114-116
- WAGSTAFF (Peter), *Memory and Desire : Rétif de la Bretonne, Autobiography and Utopia*, Amsterdam, Atlanta, 1996.
- WYNGAARD (Amy S.), « The Fetish in/as Text: Rétif de la Bretonne and the Development of Modern Sexual Science and French Literary Studies, 1887-1934 », dans *PMLA*, vol. 121, n° 3, mai 2006, p. 662-686.

### 2.3. AUTRES SOURCES SECONDAIRES

- CHEVALLARD (Yves), *La transposition didactique : du savoir savant au savoir enseigné*, Grenoble, La Pensée sauvage, 1985.
- LEJEUNE (Philippe), *Le Pacte autobiographique*, Paris, Points, coll. « Points Essais », 1996.
- PIERON (Julien), « L’audace de la pensée : sur Kant et les Lumières » [en ligne], dans *Dissensus – Revue de philosophie politique de l’Ulg*, n° 2, septembre 2009, p. 65-77.  
URL : <https://popups.uliege.be/2031-4981/index.php?id=714>.



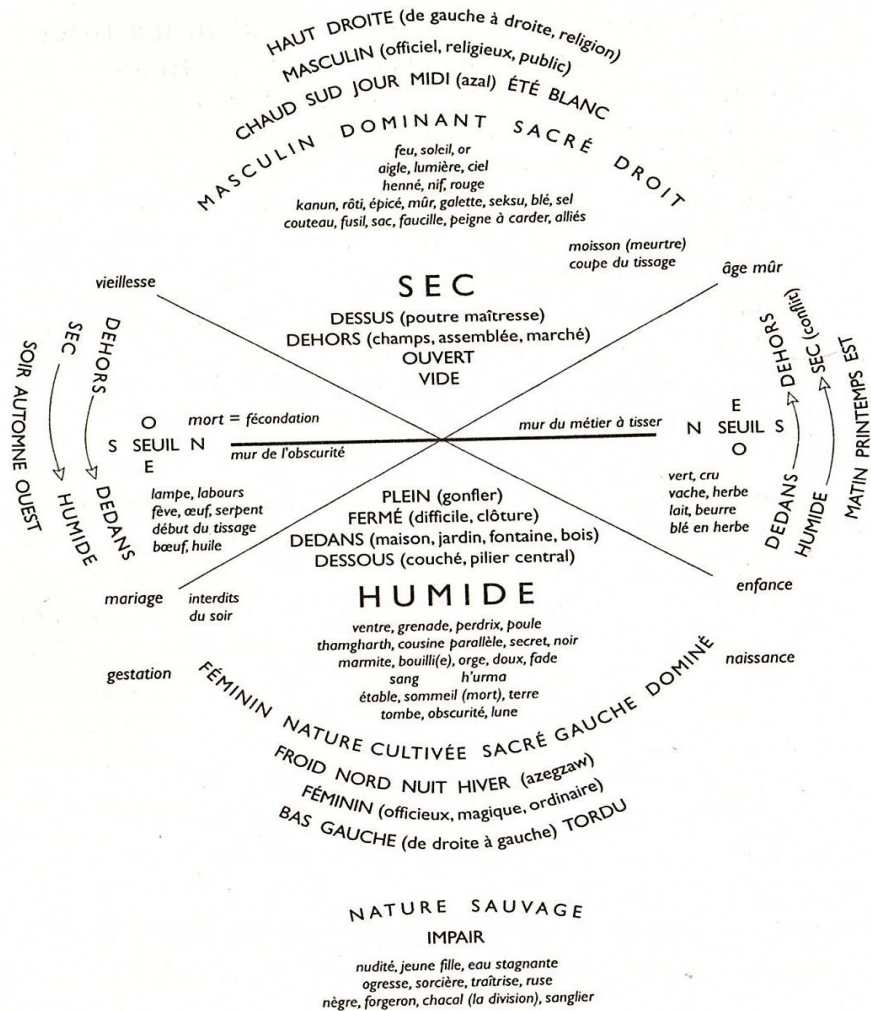
# TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION .....	5
PREMIÈRE PARTIE – PROLÉGOMÈNES À L'ÉTUDE DE GENRE DE RÉTIF DE LA BRETONNE .....	9
1. Réception critique de Rétif .....	11
2. Objectif .....	15
3. Méthode .....	17
3.1. Du genre dans la littérature d'Ancien Régime .....	18
3.2. Intérêts d'une approche genrée .....	20
3.3. Notre approche du genre .....	21
4. Choix du corpus et hypothèse de lecture .....	23
4.1. Choix du corpus et des éditions .....	23
4.2. Hypothèse de lecture .....	26
5. Contexte de production : « Régimes de genre » à l'époque des Lumières .....	28
5.1. Représentations du féminin .....	29
5.2. Représentations du masculin .....	30
DEUXIÈME PARTIE – ASPECTS TEXTUELS .....	33
CHAPITRE PREMIER – UN DILEMME INCONCILIABLE : LA LUXURE AUX PRISES DE LA MORALITÉ .....	37
1. Monsieur Nicolas ou la puissance sexuelle .....	38
2. Entre mariage et libertinage .....	43
3. Devoirs du patriarche .....	48
4. La peur de l'infidélité féminine .....	52
4.1. Contrer la peur : la subordination de la femme .....	56
4.2. Justifier la subordination : l'infériorité de la femme .....	62
4.2.1. <i>De l'animalisation de la femme par sa sexualité</i> .....	64
4.2.2. <i>De l'animalisation de la femme par sa beauté, ou manque d'esprit</i> .....	65
4.2.3. <i>La cosmogonie rétivraine</i> .....	69
4.3. L'inceste père-fille comme conséquence des discours normatifs .....	71
CHAPITRE DEUXIÈME – MONSIEUR NICOLAS AU FÉMININ .....	79
1. Loin des yeux, près du cœur .....	80
2. Du goût pour le féminin .....	83
2.1. Être comme une femme .....	84
2.2. Passivité et sexualité dans <i>Le Cœur humain dévoilé</i> .....	89
2.2.1. <i>Bicêtre et le « vice philandrique »</i> .....	89
2.2.2. <i>Monsieur Nicolas selon la psychanalyse</i> .....	91
2.2.3. <i>Du fétichisme pour lutter contre l'homosexualité</i> .....	95
2.3. Vers de la passivité dans les « Idées singulières » ? .....	99

CHAPITRE TROISIÈME – JEANNETTE ROUSSEAU, OU LE GRAAL RÉTIVIEN .....	103
1. Victorin tout-puissant .....	103
2. Contre la marginalité .....	107
CONCLUSION.....	109
1. Bilan.....	109
2. Perspectives critiques .....	110
BIBLIOGRAPHIE.....	113
TABLE DES MATIÈRES .....	120
ANNEXES .....	122

# ANNEXES

## 1. ANNEXE 1<sup>465</sup>



**Schéma synoptique des oppositions pertinentes**

On peut lire ce schéma en s'attachant soit aux oppositions verticales (sec/humide, haut/bas, droite/gauche, masculin/féminin, etc.), soit aux processus (e.g. ceux du cycle de vie : mariage, gestation, naissance, etc., ou ceux de l'année agraire) et aux mouvements (ouvrir/fermer, entrer/sortir, etc.).

<sup>465</sup> BOURDIEU (Pierre), *La Domination masculine*, op. cit., p. 24.

2. ANNEXE 2<sup>466</sup>



---

<sup>466</sup> D.A., p. 191.

3. ANNEXE 3<sup>467</sup>



---

<sup>467</sup> D.A., p. 138.

4. ANNEXE 4<sup>468</sup>



---

<sup>468</sup> D.A., p. 110.



5. ANNEXE 5<sup>469</sup>



---

<sup>469</sup> *D.A.*, p. 118.